SYN

FR

DIFFÉRE

LE CHOI

P

Par M. l'A

mie Fr

I

TRO

De l'Imprime

de

Avec A

SYNONYMES FRANÇOIS,

49297

LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE

Pour parler avec justesse.

PAR M. L'ABBÉ GIRARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, ET SECRETAIRE-INTERPRETE DU ROI.

TROISIEME EDITION.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la Veuve D'HOURY, rue de la Harpe, au Saint-Esprit.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

P

la Parol
le plus
cieux, é
pinceau
ſes opé
du cœu
dans le
homme
eſt le
qu'on p
Quand
manque

PRÉFACE.

SI la Société ſe forme par la communication des idées & des ſentimens, la Parole en doit être le lien le plus eſſenciel & le plus gracieux, étant tout-à-la-fois le pinceau de l'eſprit, l'image de ſes opérations, & l'interprete du cœur. Plus on eſt répandu dans le monde & livré aux hommes, plus on ſent qu'elle eſt le ſel de tous les plaiſirs qu'on peut gouter dans la vie. Quand tous les autres nous manquent, ou que l'âge fait

que nous leur manquons, celui de la converſation reſte pour fournir un amuſement à nos vieux jours : il devient même alors plus vif & plus ſatisfaiſant ; car comme on ne veut rien perdre, le diſcours s'empare de ce que l'exécution ne peut plus ſaiſir. Dans tous les tems, dans toutes les occaſions, il eſt doux de parler : point de feſtin ſi les joyeux propos n'en ſont l'ame : point de fortune qu'on ne veuille publier : point de ſecret dont on ne ſoit tenté de faire confidence : point de tendre ſentiment dont on ne cherche à faire la déclaration : point de ſiſteme qu'on ne ſouhaite d'expliquer : point de maux dont on ne ſoit charmé

de ſe plaindre : point de conſolation ſans le tendre langage de l'amitié : point de réputation ſans la voix de la Renommée : en un mot rien ſans la parole, ou du moins rien de propre à ſatisfaire la raiſon & à flater les paſſions. Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les graces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous les autres ? Cette façon de penſer ſi injurieuſe au bon gout n'eſt pas d'une nation polie. La bonne éducation étend ſes ſoins ſur le langage comme ſur les meurs : elle ne ſe borne pas uniquement à orner l'intérieur de l'Ame par l'intelligence, la ſcience, & la vertu ; elle travaille encore à la déco-

rer au dehors par l'art de ſe manifeſter avec avantage : elle veut que les expreſſions répondent aux penſées, & que la gloire aille d'un pas égal avec le mérite.

Tous les Peuples illuſtres ont cultivé leur Langue. La Françoiſe eſt peut-être celle qui a le plus de diſpoſition à la perfection ; ſon caractere conſiſtant dans la clarté, la pureté, la fineſſe, & la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie préférablement aux autres Langues de l'Europe pour être celle de la politique générale de cette partie du monde ; & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de la Latine. Elle mérite donc no-

tre attention ; & nous devons ſavoir gré à ceux qui la cultivent, ſoit par des Métodes ſavantes puiſées dans ſon propre génie, pour en donner une exacte connoiſſance ; ſoit par des Critiques judicieuſes, pour en conſerver la pureté ſans rejetter les nouveaux avantages dont elle eſt ſuſceptible ; ſoit par des acquiſitions utiles, pour l'enrichir ſans défigurer l'uſage établi. Mais combien ſeroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changemens que le pur caprice eſſaye d'y introduire ! Cela eſt au-deſſus du pouvoir des Particuliers : le ſort de toute ce qui eſt vivant ne lui permet pas de reſter toujours dans le même état.

Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de notre Langue dans les ſiecles poſtérieurs, la crainte de ſon altération ou de ſon anéantiſſement ne m'empechera pas de donner au Public les obſervations que j'ai faites. Elles n'ont pour objet ni les regles de Grammaire ni la pureté de l'Uſage, mais uniquement la différence délicate des SYNONYMES ; c'eſt-à-dire le caractere ſingulier de ces mots qui, ſe reſſemblant comme freres par une idée commune, ſont néanmoins diſtingués l'un de l'autre par quelque idée acceſſoire & particuliere à chacun d'eux ; d'où nait, dans baucoup d'occaſions, une néceſſité de choix, pour les placer à propos &

parler avec juſteſſe, qualité auſſi rare qu'aimable, dont le gout eſt capable de faire briller le vrai & donner de la ſolidité au brillant. Toutafait éloignée du verbiage, elle aprend à dire des choſes : ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible : judicieuſe dans l'emploi des mots, elle met du fin & même de l'éloquent dans l'expreſſion : exacte, elle bannit les images vagues & tous les *à peu près*, dont les eſprits ſuperficiels & pareſſeux ſe contentent dans leur façon de concevoir comme dans celle de s'expliquer : antagoniſte du confus, elle empeche de s'égarer dans l'étude des ſciences : enfin, j'oſe le dire, l'eſprit de juſ-

teſſe & de diſtinction eſt partout la vraie lumiere qui éclaire ; & dans le diſcours il eſt le trait qui diſtingue l'homme d'éclat de l'homme vulgaire.

Pour aquérir la juſteſſe, il faut ſe rendre un peu difficile ſur les mots : ne point imaginer que ceux qu'on nomme *ſynonymes* le ſoient dans toute la rigueur d'une reſſemblance parfaite, enſorte que le ſens ſoit auſſi uniforme entre eux que l'eſt la ſaveur entre les goutes d'eau d'une même ſource. Car en les conſidérant de près, on verra que cette reſſemblance n'embraſſe pas toute l'étendue & la force de la ſignification : qu'elle ne conſiſte que dans une idée principale, que tous énon-

cent, mais que chacun diverſifie à ſa maniere par une idée acceſſoire qui lui conſtitue un caractere propre & ſingulier. La reſſemblance que produit l'idée générale fait donc les mots ſynonymes; & la différence qui vient de l'idée particuliere qui accompagne la générale, fait qu'ils ne le ſont pas parfaitement, & qu'on les diſtingue comme les diverſes nuances d'une même couleur.

Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait des occaſions où il ſoit aſſez indifférent de choiſir: mais je ſoutiens qu'il y en a encore plus où ils ne doivent ni ne peuvent figurer l'un pour l'autre, ſurtout dans les ouvrages médités & compoſés avec réfle-

xion. S'il n'eſt queſtion que d'un habit jaune, on peut prendre le ſouci ou le jonquille : mais s'il faut aſſortir, on eſt obligé à conſulter la nuance. Eh quand eſt-ce que l'eſprit n'eſt pas dans le cas de l'aſſortiment ? cela eſt rare ; puiſque c'eſt en quoi conſiſte l'art d'écrire.

Qu'une fauſſe idée des richeſſes ne vienne pas ici, pour fronder mon ſyſteme ſur la différence des ſynonymes, faire parade de la pluralité & de l'abondance. J'avoue que la pluralité des mots fait la richeſſe des Langues ; mais ce n'eſt pas la pluralité purement numérale, elle n'eſt bonne qu'à remplir les coffres d'un avare : c'eſt celle qui vient de la diverſité, telle

qu'elle brille dans les productions de la nature. La ſatisfaction de l'eſprit & non le chatouillement de l'oreille fait l'objet de la converſation & de la lecture : je ne fais donc cas de la quantité des mots que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue & de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroiſſent plus propres à fatiguer la mémoire qu'a enrichir & faciliter l'art de la parole. Protéger le nombre des mots ſans égard au ſens, c'eſt, ce me ſemble, confondre l'abondance avec la ſuperfluité. Je ne ſçaurois mieux comparer

un tel gout qu'à celui d'un Maître-d'Hôtel qui feroit conſiſter la magnificence du feſtin dans le nombre des plats plûtôt que dans celui des mets. Qu'importe d'avoir pluſieurs termes pour une ſeule idée ? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer.

En vain le Pléonaſme alléguera en ſa faveur qui ſert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition ; car c'eſt ſe tromper ſur la cauſe de cet effet que de l'attribuer à la répétition du ſon plûtôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplait lorſqu'il reparoit, ce n'eſt point parce qu'il a frapé l'oreille, mais par-

ce qu'il a déja frapé l'eſprit, qui s'ennuye & ſe dégoute de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De-là l'établiſſement de certains mots qu'on nomme *pronoms*, que l'Uſage fait répéter ſans ennui, ne leur ayant donné pour cet effet d'autre fonction que de rapeler par un ſimple raport ce dont il eſt queſtion, ſans en repréſenter une ſeconde fois l'idée par l'étalage de ſa dénomination. La même raiſon fait que les mots qu'on nomme *articles* & *prépoſitions* ſont pareillement répetés avec grace; parce que leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication, qui n'ayant par elle-

même rien de décidé, paroit toujours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nouveau. Ce qui eſt une preuve bien claire que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation que le mot eſt redevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours; & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'a les regarder de près, & devenir un peu ſcrupuleux ſur leur emploi; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réflexions que je donne ici; ſoit bien ſoit mal déduites, elle montreront clai-

rement qu'il n'y a point de mots assez parfaitement synonymes pour avoir, dans toutes sortes d'occasions, une force de signification entierement semblable; qu'ainsi il y a un choix entre eux. C'est ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui distinguent & dévelopent le propre caractere de chacun de ces mots; en quoi je me flate d'avoir rencontré juste, sans prétendre néanmoins m'assurer du succès que par le jugement du Public, dont cette troisiéme édition m'annonce la faveur.

A l'égard de mon travail, je lirai simplement, sans vanité ni modestie affectée, que je

n'ai copié perſonne : que je ne crois pas même qu'il y ait encore eû perſonne à copier ſur cette matiere ; de ſorte que ſi cet ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. A cette grace il ajoute celle de la variété ; preſque à chaque page c'eſt choſe différente & indépendante de celle qui précede & qui ſuit, quoique de la même eſpece. Jamais Livre ne fut en même-tems plus uniforme & plus diverſifié : il n'exige point d'être lû de ſuite ni par ordre, il n'y a qu'à l'ouvrir au haſard, on tombera toujours ſur quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire la curioſité s'il ne contente l'eſprit : auſſi bon pour

remplir un quart-d'heure que pour occuper une journée, on peut le prendre & le laiſſer à tout moment.

maux dont on ne soit charmé

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monsieur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé *Synonymes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse, par M. l'Abbé Girard.* C'est une nouvelle Edition d'un Ouvrage que le Public a déja approuvé : elle est beaucoup augmentée, & je crois qu'elle sera reçue avec plaisir. A Paris ce 12 Septembre 1735.

LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve de LAURENT

D'HOURY Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, un Livre intitulé *Synonymes François; leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par le ſieur* GIRARD, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement lad. Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire

d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire led. ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens, dommages, & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au-long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dud. Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725 ; & qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit

Livre, ſera remis dans le même état où l'aprobation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſante ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contrai-

res : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-ſeptieme jour du mois d'Août l'an de grace mil ſept cent trente-cinq, & de Notre Regne le vingtiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil,

ſigné, SAINSON

Regiſtré ſur le Regiſtre I X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 166, folio 161, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 15 Septembre 1735. G. MARTIN, *Syndic.*

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec juſteſſe.

AVOIR-ACCÈS. ABORDER. APROCHER.

ON *a-accès* où l'on entre. On *aborde* les perſonnes à qui l'on veut parler. On *aproche* celles avec qui l'on eſt ſouvent.

Les Princes donnent *accés* : ils ſe laiſſent *aborder* : & ils permettent qu'on les *aproche*. L'*accès* en eſt facile ou difficile ; l'*abord* en eſt rude

ou gracieux ; *l'aproche* en eſt utile ou dangereuſe.

Qui a beaucoup de connoiſſances peut *avoir-accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardieſſe *aborde* ſans peine tout le monde. Qui joint à la hardieſſe un eſprit ſouple & flateur peut *aprocher* les Grands avec plus de ſuccès qu'un autre.

Lorſqu'on veut être connu des gens, on cherche les moyens d'*avoir-accès* auprès d'eux : quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder* ; & lorſqu'on a deſſein de s'inſinuer dans leurs bonnes graces, on eſſaye de les *aprocher*.

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir-accès* dans les maiſons bourgeoiſes que dans les Palais des Rois. Il ſied bien aux Magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité d'avoir l'*abord* grave, pourvû qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *aprochent* les Miniſtres de près ſentent bien que le Public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes gens, mais il eſt dangereux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les Dames qu'avec un air de reſpect, & qu'on en *aproche* toûjours avec une ſorte de hardieſſe aſſaiſonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action ſe dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* ſe dit ſeulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'eſt plus par ſes *actions* que par ſes paroles qu'on découvre les ſentimens de ſon cœur. C'eſt un *acte* héroïque de pardonner à ſes ennemis lorſqu'on eſt en état de s'en venger.

Le ſage ſe propoſe dans toutes ſes *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverſes époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit une *action* vertueuſe, &

une bonne ou mauvaiſe *action* ; mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain ; c'eſt l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit & de leur conformité à la loi éternelle ; mais toute leur gloire eſt dûe aux circonſtances avantageuſes qui les accompagnent & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une religion différente de la leur : d'autres ont ſeulement crû faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable ; mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou hiſtorique diſtingue enco-

re ces deux mots ; celui d'*action* ayant plus de rapport à la puiſſance qui agit, & celui d'*acte* en ayant davantage à l'effet produit par cette puiſſance : ce qui rend l'un propre à devenir attribut de l'autre. De façon qu'on parleroit avec juſteſſe en diſant que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire enſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté ou des *actes* d'equité.

ADRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.

L'*adreſſe* eſt l'art de conduire ſes entrepriſes d'une maniere propre à y réuſſir. La *ſoupleſſe* eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux événemens imprévûs. La *fineſſe* eſt une façon d'agir ſecrette & cachée. La *ruſe* eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois premiers de

ces mots se prennent plus souvent en bonne part que les deux autres.

L'*adresse* emploie les moyens ; elle demande de l'intelligence. La *souplesse* évite les obstacles ; elle veut de la docilité. La *finesse* insinue d'une façon insensible ; elle suppose de la pénétration. La *ruse* trompe ; elle a besoin d'une imagination ingénieuse. L'*artifice* surprend ; il se sert d'une dissimulation préparée.

Il faut qu'un négociateur soit *adroit* ; qu'un courtisan soit *souple* ; qu'un politique soit *fin* ; qu'un espion soit *ruse* ; qu'un Lieutenant-Criminel soit *artificieux* dans ses interrogations.

Les affaires difficiles réussissent rarement si elles ne sont traitées avec beaucoup d'*adresse*. Il est impossible de se maintenir long-tems dans la faveur sans être doué d'une grande *souplesse*. Si l'on n'est pas extremement *fin*, l'on est bien-tôt pénétré à la Cour jusqu'au fond de

l'ame. Il n'eſt pas d'un galant-homme de ſe ſervir de *ruſe*, excepté en cas de repréſailles & en fait de guerre. On eſt quelquefois obligé d'uſer d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des perſonnes fortement prévenues.

DEXTÉRITÉ. ADRESSE. HABILETE'.

La *dextérité* a plus de rapport à la maniere d'exécuter les choſes ; l'*adreſſe* en a davantage aux moyens de l'exécution ; & l'*habileté* regarde plus le diſcernement des choſes mêmes. La premiere met en uſage ce que la ſeconde dicte ſuivant le plan de la troiſieme.

Pour former un gouvernement avantageux à l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince ou dans ſes Miniſtres ; de l'*adreſſe* dans ceux à qui l'on confie la maneuvre du détail ; & de la *dextérité* dans ceux à qui l'on commet l'exécution des ordres.

Avec un peu de talent & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier.; de l'*adreſſe* pour leur donner le tour qu'on veut; & de l'*habileté* pour les conduire.

La *dextérité* donne un air aiſé, & répand des graces dans l'action. L'*adreſſe* fait opérer avec art & d'un air fin. L'*habileté* fait travailler d'un air entendu & ſavant.

Savoir couper à table & ſervir ſes convives avec *dextérité*; mener une intrigue avec *adreſſe*; avoir quelque *habileté* dans les jeux de commerce & dans la muſique; voilà avec un peu de jargon ſur quoi roule aujourd'hui le mérite de nos aimables gens.

GRACIEUX. AGRÉABLE.

L'air & les manieres rendent *gracieux*. L'eſprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*; il plait. On recherche

la compagnie d'un homme *agréable*; il amuſe.

Les perſonnes polies ſont toujours *gracieuſes*; & les perſonnes enjouées ſont ordinairement *agréables*.

Ce n'eſt pas aſſez pour la ſociété d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit & la bouche ſincere.

Qu'il eſt difficile de ne ſe pas attacher où l'on trouve toujours à la ſuite d'une réception *gracieuſe* une converſation *agréable!*

Il me ſemble que c'eſt plus par les manieres que par l'air que les hommes ſont *gracieux*; & que les femmes le ſont plûtôt par leur air que par leurs manieres, quoiqu'elles puiſſent l'être par celles-ci, mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manieres rebutantes. Il me paroit auſſi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable* eſt un eſprit vif & délié; & que ce qui y

a le plus de part à l'égard de la femme eſt une humeur égale & enjouée.

Lorſque ces mots ſont employés dans un autre ſens que pour marquer des qualités perſonnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flate les ſens ou l'amour-propre, & celui d'*agréable* quelque choſe qui convient au gout & à l'eſprit.

Il eſt gracieux d'avoir toujours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçû partout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangereux d'aprocher de ce qui eſt *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui eſt très-*agréable* ſoit très-nuiſible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoute* une choſe à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*ajouter* fait entendre qu'on joint des choſes différentes;

ou que ſi elles ſont de la même eſpece, on les joint de façon qu'elles ne ſont pas confondues enſemble, & qu'on les diſtingue encore l'une de l'autre après qu'elles ſont jointes. Le mot d'*augmenter* marque qu'on rend la choſe ou plus grande ou plus abondante, par une addition, faite de façon que ce qu'on y joint ſe confonde & ne faſſe avec elle qu'une ſeule & même choſe; ou que du moins le tout enſemble ne ſoit conſidéré après la jonction que ſous une idée identique. Ainſi l'on *ajoute* une ſeconde meſure à la premiere, & un nouveau corps de logis à l'ancien; mais on *augmente* la doſe & la maiſon.

Bien des gens ne font pas ſcrupule pour *augmenter* leur bien d'y *ajouter* celui d'autrui.

Ajouter eſt toujours un verbe actif: mais *augmenter* eſt d'uſage dans le ſens neutre comme dans le ſens actif.

Nôtre ambition *augmente* avec

nôtre fortune ; nous ne ſommes pas plûtôt revêtus d'une dignité que nous penſons à y en *ajouter* une autre.

AIR, MANIERES.

L'*air* ſemble être né avec nous ; il frape à la premiere vûe. Les *manieres* viennent de l'éducation ; elles ſe dévelopent ſucceſſivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choſes qui eſt néceſſaire pour plaire. Ce ſont les belles *manieres* qui diſtinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque choſe de plus fin ; il prévient. Les *manieres* diſent quelque choſe de plus ſolide ; elles engagent. Tel qui déplait d'abord par ſon *air* plait enſuite par ſes *manieres*.

On ſe donne un *air*. On affecte des *manieres*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos ne ſervent qu'à faire remarquer nôtre pe-

titeſſe, dont on ne s'apercevroit peut-être pas ſans cela. Les mêmes *manieres* qui ſiéent quand elles ſont naturelles rendent ridicule quand elles ſont affectées.

Il eſt aſſez ordinaire de ſe laiſſer prévenir par l'*air* des perſonnes, ou en leur faveur ou à leur deſavantage : & c'eſt preſque toujours les *manieres* plûtôt que les qualités eſſencielles qui font qu'on eſt gouté dans le monde ou qu'on ne l'eſt pas.

L'*air* prévenant & les *manieres* engageantes ſont d'un plus grand ſecours auprès des Dames que le mérite du cœur & de l'eſprit.

On dit compoſer ſon *air*, étudier ſes *manieres*.

Pour être bon courtiſan, il faut ſavoir compoſer ſon *air* ſelon les différentes occurrences, & ſi bien étudier ſes *manieres* qu'elles ne découvrent rien des véritables ſentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il ſuffit d'aimer pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On ſe fait *amant* d'une femme dont on veut ſe faire aimer.

Les tendres ſentimens naiſſent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs paſſionnés paroiſſent avec ménagement dans les manieres d'un *amant*.

On eſt ſouvent très-*amoureux* ſans oſer paroître *amant*. Quelquefois on ſe déclare *amant* ſans être *amoureux*.

C'eſt toujours la paſſion qui rend *amoureux*; alors la poſſeſſion de l'objet eſt l'unique fin qu'on ſe propoſe. La raiſon ou l'intérêt peut rendre *amant*; alors un établiſſement honnête ou quelque avantage particulier eſt le but où l'on tend.

Il eſt difficile d'être *amoureux* de

deux perſonnes en même tems ; il n'y a que la Philis de Siro qui ſe ſoit trouvée dans le cas d'être *amoureuſe* de deux hommes juſqu'à ne pouvoir donner ni de préférence ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'eſt pas rare de voir un *amant* ſervir tout à la fois pluſieurs maitreſſes ; on en a même vû qui ont pouſſé le gout de la pluralité juſque dans le mariage. On peut auſſi être *amoureux* d'une perſonne & *amant* de l'autre ; on parle à celle que l'interêt engage à rechercher, tandis qu'on ſoupire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouſer.

L'aſſiduité détermine l'occaſion à favoriſer les deſſeins d'un homme *amoureux*. Les richeſſes donnent à l'*amant* de grands avantages ſur ſes rivaux.

J'ajoute, au haſard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant* eſt ſubſtantif, que celui d'*amoureux* eſt adjectif, & qu'il n'y a que le bas

peuple qui dise mon *amoureux* pour dire mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célebre Académicien, qui a observé que le rang de synonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même classe grammaticale ; dont l'instruction, n'ayant aucun raport à la délicatesse du sens & à la précision des idées, n'est nullement de mon district.

ANE. IGNORANT.

On est *âne* par disposition d'esprit ; & *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas parce qu'il ne peut aprendre, & le second parce qu'il n'a point apris.

L'*âne* a pû s'apliquer à l'étude, mais son travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine.

A quoi bon parler science devant des *ânes?* leurs oreilles ne sont pas faites pour ce langage. Ce n'est pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans ;* ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet ; & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable ; mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſſent ni ne ſentent pas même le mérite de la ſcience. Les *ignorans* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

ETUDIER. APRENDRE.

Etudier c'eſt uniquement travailler à devenir ſavant. *Aprendre* c'eſt y travailler avec ſuccès.

On étudie pour *aprendre ;* & l'on *aprend* à force d'*étudier.*

Les eſprits vifs *aprennent* aiſément, & ſont pareſſeux à *étudier.*

On ne peut *étudier* qu'une choſe à la fois ; mais on peut en *aprendre* pluſieurs ; cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on *étudie.*

Plus on *aprend* plus on ſait ; &

quelquefois plus on *étudie* moins on ſait.

C'eſt avoir bien *étudié* que d'avoir *apris* à douter.

Il y a certaines choſes qu'on *aprend* ſans les *étudier:* il y en a d'autres qu'on *étudie* ſans les *aprendre.*

Les plus ſavans ne ſont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *apris.*

On voit des perſonnes *étudier* continuellement ſans rien *aprendre*, & d'autres tout *aprendre* ſans *étudier.*

Le tems de la jeuneſſe eſt le tems d'*étudier;* mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on *aprend* véritablement ; car il faut que l'eſprit ſoit formé pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il ſemble qu'on *aprend* d'un maître, en écoutant ſes leçons ; & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *aprendre ;* & il y a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire.*

Quelquefois on *aprend* ce qu'on ne voudroit pas ſavoir : mais on veut toujours ſavoir les choſes dont on *s'inſtruit.*

On *aprend* les nouvelles publiques par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui ſait écouter ſait *aprendre.* Qui ſait faire parler ſait *s'inſtruire.*

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *apris :* mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire.*

Celui qui *aprend* un art ou une ſcience eſt dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *inſtruit* a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *aprendre* de ceux qui ſavent ; & travailler enſuite à *s'inſ-*

truire ſoi-même comme ſi on n'avoit rien *apris*.

APUI. SOUTIEN. SUPORT.

L'*apui* fortifie ; on le met tout auprès, pour réſiſter à l'impulſion des corps étrangers. Le *ſoutien* porte ; on le place au-deſſous, pour empécher de ſuccomber ſous le fardeau. Le *ſuport* aide ; il eſt à l'un des bouts, pour ſervir de jambage.

Une muraille eſt *apuyée* par des arcs-boutans. Une voute eſt *ſoutenue* par des colonnes. Le toict d'une maiſon eſt *ſuporté* par les gros murs.

Ce qui eſt violemment pouſſé ou ce qui panche trop a beſoin d'*apuis*. Ce qui eſt exceſſivement chargé ou ce qui eſt trop lourd par ſoi-même a beſoin de *ſoutiens*. Les pieces d'une certaine étendue qui ſont élevées ont beſoin de *ſuports*.

On met des *apuis* pour tenir les choſes dans une ſituation droite ; des *ſoutiens* pour les rendre ſolides ; des *ſuports* pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le ſens figuré, l'*apui* a plus de raport à la force & à l'autorité; le *ſoutien* en a plus au crédit & à l'habileté; le *ſuport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un protecteur puiſſant de l'*apui* contre ſes ennemis. Quand les raiſons manquent on a recours à l'autorité pour *apuyer* ſes ſentimens. Ce n'eſt pas les plus honnêtes-gens de la Cour qu'il faut choiſir pour *ſoutiens* de ſa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne ſe repent guere d'une entrepriſe où l'on ſe voit *ſoutenu* d'un habile-homme. Des amis toujours diſpoſés à parler en nôtre faveur & toujours prêts à nous ouvrir leur bourſe ſont de bons *ſuports* dans le monde.

Le vrai Chrétien ne cherche d'*apui* contre la malignité des hommes que dans l'innocence & la droiture de ſa conduite; il fait de ſon travail le plus ſolide *ſoutien* de ſa fortune; & regarde la parfaite ſoumiſſion aux

ordres de la providence comme le plus inébranlable *ſuport* de ſa félicité.

ARME. ARMURE.

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & ſeulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps; on dit, par exemple, une *armure* de tête & une *armure* de cuiſſe; mais on ne dit pas en général les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*armes*.

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichote n'eſt pas de le voir revêtu de ſes *armes* combatre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revêtu de ſon *armure* particuliere chaque partie de ſon

corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offenſive : aujourd'hui l'on y va ſans toutes ces précautions ; eſt-ce valeur ? étoit-ce poltronerie ? je ne le crois pas ; le gout & la mode ont décidé de ces uſages ainſi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité ; avec cette différence qu'*aſſez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, & que *ſuffiſamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *aſſez* ; il accumule & ſouhaite ſans ceſſe. Le prodigue n'en a jamais *ſuffiſamment* ; il veut toujours dépenſer plus qu'il n'a.

On dit, c'eſt *aſſez*, lorſqu'on n'en veut pas davantage : & l'on dit, en voilà *ſuffiſamment*, lorſqu'on en a préciſément ce qu'il en faut pour l'uſage qu'on en veut faire.

A l'égard des doſes & de tout ce

me *gracieux* ; il plaît. On recherche

qui se consume, *assez* paroit marquer plus de quantité que *suffisamment* ; car il semble que quand il y en a *assez* ce qui seroit de plus y seroit de trop ; mais que quand il y en a *suffisamment* ce qui seroit de plus n'y feroit que l'abondance sans y être de trop. On dit aussi d'une petite portion & d'un revenu médiocre qu'on en a *suffisamment* ; mais on ne dit guere qu'on en a *assez*.

Il se trouve dans la signification d'*assez* plus de généralité ; ce qui, lui donnant un service plus étendu, en rend l'usage plus commun ; au lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un raport à l'emploi des choses, qui lui donnant un caractere plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture ; mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe sait en trouver *assez*

où

un esprit vif & délié ; & que ce qui y

A v

où il y en a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.

On se sert du ton de la voix ou d'une certaine maniere de dire les choses pour les *assûrer* ; & l'on prétend par-là en marquer la certitude. On emploie le serment pour *affirmer*, dans la vûe de détruire tous les soupçons desavantageux à la sincérité. On a recours à une nouvelle preuve ou au témoignage d'autrui pour *confirmer* ; c'est un renfort qu'on oppose au doute, & dont on appuie ce qu'on veut persuader.

Parler toujours d'un ton qui *assûre* c'est affecter l'air dogmatisant, ou montrer qu'on ignore jusqu'où la sagesse peut pousser le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit c'est le moyen d'insinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être crû sur sa parole. Le trop d'attention à

qu'on joint des choſes différentes ;

vouloir tout *confirmer* rend la converſation ennuyeuſe & fatigante.

Les demi-ſavans, les pédans, & les petits-maîtres *aſſûrent* tout ; ils ne parlent que par déciſions. Les menteurs ſe font une habitude de tout *affirmer* ; les juremens ne leur coutent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des perſonnes fort au-deſſus d'eux diſent en leur préſence.

Nous devons croire un fait lorſqu'un honnête-homme nous en *aſſûre*, & que d'ailleurs il eſt poſſible ; mais il n'en eſt pas de même d'un point de doctrine, il eſt permis de contredire tout ce qui n'eſt pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point paſſer pour véridique ; & ſont plus propres à jetter de la défiance dans ceux qui écoutent qu'à s'en attirer la confiance. Il eſt de la prudence du ſage d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques avant que d'y ajouter foi, &

d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne maniere défend de rien *affirmer* que lorſqu'on en eſt requis dans le cérémonial de la juſtice ; elle ordonne d'avoir ſoin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire ou être ſujet à conteſtation ; & elle permet dans le diſcours l'air & le ton *aſſûrant*, lorſqu'on s'aperçoit que les perſonnes à qui on parle ne ſont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*aſtronome* connoit le cours & le mouvement des aſtres. L'*aſtrologue* raiſonne ſur leur influence. Le premier obſerve l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipſes, & les révolutions qui naiſſent des loix établies par le premier mobile de la nature dans le nombre immenſe des globes que contient l'univers;

il n'erre guere dans ſes calculs. Le ſecond prédit les événemens, tire des horoſcopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, & toutes les variations des météores; il ſe trompe ſouvent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il ſait, & mérite l'eſtime des ſavans. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du peuple.

Le deſir de ſavoir fait qu'on s'aplique à l'*aſtronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*aſtrologie*.

La plûpart des gens regardent l'*aſtronomie* comme une ſcience inutile & de pure curioſité; parce qu'aparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du tems, la diverſité & la route des mouvemens céleſtes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choſes de la vie civile & politique, & devient un fondement néceſſaire à la géographie & à l'art de la navigation. Mais ſi, avec tou-

tes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que ſans cette ſcience l'hiſtoire & la cronologie ne ſeroit que confuſion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cauſe des différentes manieres dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années; alors ils rendront à l'*aſtronomie* & à ceux qui la cultivent l'eſtime dûe à leur mérite. L'*aſtrologie* eſt à préſent moins à la mode qu'autrefois; ſoit parceque le commun des hommes eſt plus déniaiſé; ſoit parceque l'amour du vrai eſt plus de gout des habiles gens que l'envie d'éblouir & de duper le monde; ſoit enfin parceque le brillant de la réputation ne dépend pas aujourdui du nombre des ſots, mais du diſcernement des ſages.

ATTACHEMENT. ATTACHE. DEVOUEMENT.

Quoique le mot d'*attachement* puiſſe quelquefois s'appliquer en mauvaiſe part, il eſt pourtant mieux

placé que les deux autres à l'égard d'une paſſion honnête & modérée ; on a de l'*attachement* à ſon devoir ; on en a pour un ami, pour ſa famille, pour une femme d'honneur qu'on eſtime. Celui d'attache convient mieux lorſqu'il eſt queſtion d'une paſſion moins aprouvée ou pouſſée à l'excès ; on a de l'*attache* au jeu ; on en a pour une maîtreſſe, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* eſt d'uſage pour marquer une parfaite diſpoſition à obéir en tout ; on eſt *dévoué* à ſon Prince, à ſon maître, à ſon bienfaiteur, à une Dame qui a acquis ſur nous un empire abſolu. Les deux premiers expriment de la ſenſibilité & de la tendreſſe ; ils entrent ſouvent dans le langage du cœur. Le dernier marque de la docilité & du reſpect ; il appartient au langage du courtiſan.

On dit de l'*attachement*, qu'il eſt ſincere ; de l'*attache* qu'elle eſt forte ; & du *dévouement*, qu'il eſt ſans

reſerve. L'un nous unit à ce que nous eſtimons. L'autre nous lie à ce que nous aimons. Le troiſieme enfin nous ſoumet à la volonté de ceux que nous deſirons ſervir.

Les mœurs de notre ſiecle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oſeroit pas non plus, ſans rougir, faire paroître beaucoup d'*attache* en amour, mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La paſſion la plus délicate du tems eſt de ſe *dévouer* aux perſonnes dont on attend ſa fortune.

La vie ne ſauroit être gracieuſe ſans quelque *attachement*. Une forte *attache* fait également ſentir des plaiſirs vifs & des chagrins piquans. Il eſt difficile de plaire aux Princes ſans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHE'. AVARE. INTERESSE'.

Un homme *attaché* aime l'épar-

gne, & fuit la dépenſe. Un homme *avare* aime la poſſeſſion, & ne fait aucun uſage de ce qu'il a. Un homme *intéreſſé* aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abſtient de ce qui eſt cher. L'*avare* ſe prive de tout ce qui coute. L'*intéreſſé* ne s'arrête guere à ce qui ne produit rien,

On manque quelquefois ſa fortune pour être trop *attaché*, comme on ſe ruine en faiſant trop de dépenſe. Les *avares* ne ſçavent ni donner ni dépenſer; ils ſe laiſſent ſeulement extorquer par la néceſſité ou par le beſoin ce qu'ils tirent de leur bourſe. Il y a des perſonnes qui pour être *intéreſſées* n'en ſont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaiſirs ce que l'avidité du gain leur a fait aquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échape. L'*exactitude* empêche qu'on n'ob-

mette la moindre choſe. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la préſence d'eſprit pour être *attentif*; de la mémoire pour être *exact*; & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit magiſtrat *attentif*, ambaſſadeur *exact*, & capitaine *vigilant*.

Un ſage miniſtre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat; de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens; & de la *vigilance* pour en procurer le ſuccès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choſes qu'il dit & aux termes dont il ſe ſert; afin qu'il y ait du vrai & du gout dans ſes ouvrages. Le commiſſionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans la maniere de faire les choſes; afin que tout ſoit fait à propos & comme on le ſouhaite. Le Général d'armée doit être *vigilant* ſur les

marches des ennemis & ſur les ſiennes, afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occaſion.

Il eſt du devoir de tous les Paſteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage ſpirituel de leur troupeau ; de l'*exactitude* à les inſtruire des vérités ſalutaires de l'Evangile ; & de la *vigilance* pour les préſerver du crime & de l'erreur. Mais il eſt de la pratique de quelques-uns de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier ; de n'être *exacts* qu'à ſe faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire ; & de n'être *vigilans* que pour la conſervation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit ; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons ; & de la *vigilance* ſur ce qui nous eſt confié.

L'homme ſage eſt *attentif* à ſa conduite ; *exact* à ſes devoirs ; & *vigilant* ſur ſes intérêts.

Une femme coquette n'eſt *atten-*

tive qu'à ſon miroir ; *exacte* qu'à ſa toilette ; & *vigilante* que ſur ſa parure.

ATTRAITS. APAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots ſynonymes, il leur eſt encore commun de n'avoir point de ſingulier dans le ſens dans lequel ils ſont pris ici, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ſont employés pour marquer le pouvoir qu'a ſur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plait. A l'égard de leurs différences, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus naturel dans les *attraits* ; quelque choſe qni tient plus de l'arr dans les *apas* ; quelque choſe de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* ſe font ſuivre. Les *apas* nous engagent. Les *charmes* nous entraînent.

Le cœur de l'homme n'eſt guére ferme contre les *attraits* d'une jolie

femme ; il a bien de la peine à se défendre des *apas* d'une coquette ; & il lui est impossible de résister aux *charmes* d'une beauté bienfaisante.

Les Dames sont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuse conformation de leurs traits ; mais elles prennent quelquefois leurs *apas* sur leur toilette.

Je ne sais si ce je que vas dire sera gouté de tout le monde, mais je sens cette distinction que je livre au jugement du lecteur ; & peutêtre lui paroitra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la nature distribue aux femmes, avec plus ou moins de largesse aux unes qu'aux autres, & qui sont l'apanage commun du sexe. Que les *apas* viennent de ces graces cultivées que forme un fidele miroir consulté avec attention, & qui sont le travail entendu de l'art de plaire. Que les *charmes* viennent de ces graces singulieres

que la nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonnels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *apas* s'évanouiſſent dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorſque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont uſé le gout.

C'eſt ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer; enſuite les *apas* étalés à propos achevent de le ſoumettre à l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* ſecrets la chaine n'eſt pas de longue durée.

Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à l'égard de la beauté & des agrémens du ſexe; ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plait; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choſes qui ſont

ou qu'on ſupoſe être aimables en elles-mêmes & par leur mérite, au lieu que celui d'*apas* s'applique quelquefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles ſont, ou à qui les reſſorts ſecrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions ſi la raiſon en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce monde ont des *apas* qui font que la cupidité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir a des *charmes* qui le font rechercher partout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philoſophe comme par le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté ; c'eſt toujours lui qui fait le gout & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puiſſans *apas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honeur a de grands *attraits* pour

les belles ames. La fortune a de puiſſans *apas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* ſe trouvent toujours dans l'objet de la paſſion dominante. Les *apas* les plus puiſſans ne ſont pas ceux qui ſont étalés avec le plus d'oſtentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles que par la ſolidité du mérite & la force du gout.

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la ſituation ; mais *avant* eſt pour l'ordre du tems, & *devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derriere celles qui paſſent *devant*.

Le plûtôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

Il ſe propoſe dans l'école d'auſſi

L'économe ſait en trouver *aſſez*
où

ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le monde qu'il ſe fait dans le céremonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien inſtruire de ce qui a été *avant* nous pour n'être pas tout-à-fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Q'importe de marcher derriere ou *devant* les autres, pourvû qu'on marche à ſon aiſe & commodément ?

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honeur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui, & ſuſpect tout ce qui le ſuit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me ſemble qu'*avare* convient mieux lorſqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice ;

& qu'*avaricieux* se dit plus proprement lorsqu'il n'est question que d'un acte ou d'un trait particulier de cette passion. Le premier de ces mots a aussi meilleure grace dans le sens substantif, c'est-à-dire pour la dénomination du sujet; & le second dans le sens adjectif, c'est-à-dire pour la qualification du sujet. Ainsi l'on dit, c'est un grand *avare*, c'est un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais passe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occasion ou qui donne trop peu s'attire l'épithete d'*avaricieux*.

L'*avare* se refuse toutes choses. L'*avaricieux* ne se les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroit avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la passion sordide & jalouse de posséder sans aucun dessein de faire usage. Celui d'*avaricieux* paroit avoir plus de raport à l'aversion mal-placée de la dépense lors-

ques avant que d'y ajouter foi, &

qu'il eſt néceſſaire de s'en faire honneur.

On n'emploie jamais qu'en mauvaiſe part & dans le ſens litéral le mot d'*avaricieux*; mais on ſe ſert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le ſens figuré.

Un habile général ne paye point ſes eſpions en homme *avaricieux*, & conduit ſes troupes comme un homme *avare* du ſang du ſoldat qu'il craint de prodiguer.

Il eſt permis d'être *avare* du tems; mais il ne faut pas pour le ménager prodiguer ſa ſanté. Ce n'eſt pas être libéral que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* ſupoſe l'interrogation. La *confeſſion* tient un peu de l'accuſation. On *avoue* ce qu'on a eû envie de cacher. On *confeſſe* ce qu'on a eû tort de faire. La queſtion fait *avouer* le crime, la repentance le fait *confeſſer*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *confeſſe* le péché dans lequel on eſt tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* ſincere que de s'excuſer de mauvaiſe grace. Il ne faut pas faire ſa *confeſſion* à toutes ſortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas a quelque choſe de noble ou de ſot, ſelon les circonſtances & l'effet qu'il doit produire. Une *confeſſion* qui n'eſt pas accompagnée de repentir n'eſt qu'une indiſcrétion inſultante.

C'eſt manquer d'eſprit que d'*avouer* ſa faute ſans être aſſuré que l'*aveu* en ſera la ſatisfaction ; & c'eſt une ſotiſe d'en faire la *confeſſion* ſans eſpérance de pardon ; pourquoi ſe déclarer coupable à des gens qui ne reſpirent que la vengeance ?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire ou de réveiller l'attention ; il ſe fait pour nous

de la navigation. Mais il, avec tou-

aprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction ; mais avec un raport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe donnant dans la vûe de faire agir ou parler ; avec cette différence entre eux que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état ſoit de génie ; au lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les auteurs mettent des *avertiſſemens* à la tête de leurs livres. Les eſpions donnent *avis* de ce qui ſe paſſe dans les lieux où ils ſont. Les peres & meres ont ſoin de donner des *conſeils* à leurs enfans avant que de les produire dans le monde.

Le chanoine écoute l'*avertiſſement* de la cloche pour ſavoir quand

il doit ſe rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de ſon correſpondant pour payer les lettres de change tirées ſur lui. Le plaideur prend *conſeil* d'un avocat pour ſe défendre ou pour agir contre ſa partie.

On dit des *avertiſſemens*, qu'ils ſont ou judicieux ou inutiles; des *avis*, qu'ils ſont ou vrais ou faux; des *conſeils*, qu'ils ſont ou bons ou mauvais.

L'*avertiſſement* étant fait pour diſſiper le doute & l'obſcurité, il doit être clair & précis. L'*avis* ſervant à déterminer, il doit être prompt & ſecret. Le *conſeil* devant conduire, il doit être ſage & ſincere.

Le cours des fonctions de la nature eſt un *avertiſſement* de l'état de notre ſanté, plus ſûr que le raiſonnement des médecins. Tel manque d'*avis* qui eſt en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne ſauroit s'en prévaloir. Autant que la vieilleſſe

aime à donner des *conſeils*, autant la jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.

Il faut que l'*avertiſſement* ſoit donné avec attention, l'*avis* avec diligence, & le *conſeil* avec art & modeſtie ſans air de ſupériorité. Car on ne fait point uſage des *avertiſſemens* placés mal à propos ; l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems, & la vanité toujours choquée du ton de maître empeche de faire aucune diſtinction entre la ſageſſe du *conſeil* & l'impertinence de la maniere dont il eſt donné, enſorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriſer le *conſeil* & rendre le conſeiller odieux.

Une perſonne d'ordre ne manque jamais aux *avertiſſemens* dont on a remis le ſoin à ſa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à ſon ami. La ſageſſe rend extrememement reſervé à donner *conſeil*; il faut toujours attendre qu'on nous

le demande & quelquefois même s'en diſpenſer malgré les ſollicitations; parce qu'un ſalutaire *conſeil* peut déplaire & être rejetté avec de certaines façons qui expoſent à la tentation de ſouhaiter, pour ſon honneur, que celui pour qui on s'intéreſſoit d'abord ne réuſſiſſe pas dans ſes entrepriſes.

AVOIR. POSSE'DER.

Il n'eſt pas néceſſaire de pouvoir diſpoſer d'une choſe, ni qu'elle ſoit actuellement entre nos mains pour l'*avoir;* il ſuffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *poſſéder* il faut qu'elle ſoit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en diſpoſer ou d'en jouir. Ainſi nous *avons* des revenus, quoique non-payés ou même ſaiſis par des créanciers; & nous *poſſédons* des tréſors.

On n'eſt pas toujours le maître de ce qu'on *a;* on l'eſt de ce qu'on *poſſede.*

On *a* les bonnes graces des per-

ſonnes à qui l'on plait. On *poſſede* l'eſprit de celles que l'on gouverne abſolument.

Il n'eſt pas poſſible, quelque modéré qu'on ſoit, de n'*avoir* pas quelquefois en ſa vie des emportemens ; mais quand on eſt ſage on ſait ſe *poſſed r* dans ſa colere.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes lorſque le démon de la jalouſie le *poſſede*.

Un avare peut *avoir* des richeſſes dans ſes coffres ; mais il n'en eſt pas le maître ; ce ſont elles qui *poſſedent* & ſon cœur & ſon eſprit.

Nous n'*avons* ſouvent les choſes qu'à demi ; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *poſſédons* que lorſqu'elles ſont entierement à nous & que nous en ſommes les ſeuls maîtres.

Un amant *a* le cœur d'une dame lorſqu'il en eſt aimé ; il le *poſſede* lorſqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vaſſaux ; & ils *poſſedent* des terres.

En

En fait de ſciences & de talens, il ſuffit pour les *avoir* d'y être médiocrement habile ; pour les *poſſéder* il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoiſſance des arts en ſavent & en ſuivent les regles ; mais ceux qui les *poſſedent* ſont & donnent des regles à ſuivre.

AUSTERE. SÉVERE. RUDE.

On eſt *auſtere* par la maniere de vivre ; *ſévere* par la maniere de penſer ; *rude* par la maniere d'agir.

La moleſſe eſt l'opoſé de l'*auſtérité* ; il eſt rare de paſſer immédiatement de l'une à l'autre ; une vie ordinaire & réglée tient le milieu entre elles. Le relachement & la *ſévérité* ſont deux extremes, dans l'un deſquels on donne preſque toujours ; peu de perſonnes ſavent diſtinguer le juſte milieu, qui conſiſte dans une connoiſſance exacte & préciſe de la loi. Les fades complaiſances ſont l'excès opoſé aux

manieres *rudes* ; les gens nés groſſiers & d'une ame vile ſe dédommagent de l'un de ces excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont ils eſperent quelque avantage, par l'autre excès où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croient n'avoir pas beſoin ; mais la politeſſe à l'égard de tout le monde eſt le point de la bonne éducation.

Ce n'eſt pas pour ſoi qu'on eſt *auſtere* ; & l'on n'eſt *rude* que pour les autres ; mais on peut être *ſévere* pour ſoi & pour les autres.

Les ſaints ſe plaiſent dans les exercices de l'*auſtérité* ; elle étoit autrefois le partage des cloîtres. Quelques caſuiſtes affectent de ſe diſtinguer par une morale *ſévere* ; c'eſt une mode qu'on ſuivra juſqu'à ce que le goût en ſoit uſé. Il y a des gens aſſez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la nobleſſe des ſentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté ſoit une baſſeſſe.

La vie *auſtere* conſiſte dans la pri-

vations des plaiſirs & des commodités; on l'embraſſe quelquefois par un gout de ſingularité, qu'on ſe repréſente comme un principe de religion. La morale trop *ſévere* peut, également comme la morale relachée, nuire à la régularité des meurs. Le commandement *rude* fait haïr le ſupérieur, & ne rend pas l'obéïſſance plus prompte ni plus ſoumiſe.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* eſt une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* ſemble être une action plus particuliere, & ſouvent imprévûe. Ainſi les actions qui ſe ſont paſſées à Cannes entre les Cartaginois & les Romains, à Pharſale entre Céſar & Pompée, ſont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces déciderent du ſort de Rome & d'Albe, celle du paſſage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti ſont des *combats*

La *bataille* d'Almanza fut une action decisive entre Philippe de France & Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Espagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque chose d'assez rare, la valeur du soldat à l'épreuve de la surprise, les ennemis introduits au milieu d'une place en enlever le commandant sans pouvoir s'en rendre maitres, & des troupes se conduire sans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de raport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particulieres lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est pourquoi l'on ne parleroit pas mal en disant qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* se donnent, & seulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* se donnent entre les hom-

mes, & ſe font entre toutes les autres choſes qui cherchent ou à ſe détruire ou à ſe ſurmonter ; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon Roi y fut fait priſonnier ; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce-qu'elle lui attira de puiſſans ennemis. Un général qui a eu occaſion de donner pluſieurs *combats* & qui en eſt toujours ſorti victorieux doit autant remercier la fortune que ſe louer de ſa conduite ; & celui qui n'en a point donné ſans être battu ne doit pas rougir ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le roman de la Princeſſe de Cleves un *combat* continuel entre le devoir & le penchant, ou aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux ſuccombent.

BATTRE. FRAPER.

Il ſemble que pour *battre* il faille

redoubler les coups ; & que pour *fraper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit *frapé* ; mais on peut être *frapé* ſans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec deſſein : on *frape* quelquefois ſans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frape* le premier.

On *bat* les gens ; & on les *frape* dans quelqu'endroit de leur corps. Céſar, pour *battre* ſes ennemis, commande à ſes troupes de *fraper* au viſage.

Le Sage a dit que les verges ſont attachées au col des enfans ; il n'eſt donc pas permis à ceux qui en ont ſous leur conduite de penſer différemment ; mais il leur eſt défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime juſqu'à les *battre* réellement ; rien n'étant plus opoſé à la bonne éducation que l'exemple d'une conduite violente & d'un

commandement rude ; le précepteur qui *frape* ſon éleve ſe livre bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au ſoin de la correction.

Le mot de *fraper* eſt un verbe actif, qui, comme preſque tous les autres verbes de la même eſpece, reſte toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque ; c'eſt-à-dire que ce pronom placé ſous le régime de ce verbe ſert alors à marquer un objet auquel ſe termine l'action que le verbe exprime. Il n'en eſt pas de même du mot de *battre ;* il ceſſe, par l'avénement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif, & reçoit un ſens neutre ; c'eſt-à-dire que ce pronom ne ſert pas alors à marquer un objet où l'action ſe termine ; mais que ſon ſervice ſe borne uniquement à former conjointement avec le verbe la ſimple expreſſion de l'action, ſans raport à aucun objet diſtingué d'elle-même ; car ſe

mieux lorſqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice ;

battre ne ſignifie ni donner des coups à un autre ni s'en donner à ſoi-même ; il ſignifie ſimplement l'action perſonnelle dans le combat, ainſi que le mot *s'enfuir*.

Le docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de ſe *fraper* à coups de foet, ſoutenant que cet exercice eſt indécent & plus payen que chrétien. La loi du Prince défend de ſe *battre* dans bien des occaſions où celle de l'honneur l'ordonne ; quel embarras pour ceux qui ſe trouvent malheureuſement dans ce cas !

BEAU. JOLI.

Le *beau* eſt grand, noble, & régulier ; on ne peut s'empêcher de l'admirer ; & quand on l'aime ce n'eſt jamais médiocrement, il attache. Le *joli* eſt fin, délicat, & mignon ; on eſt toujours porté à le louer ; & dès qu'on l'aperçoit, on le goute, il plait. Le premier tend avec plus de force à la perfection,

paroit avoir plus de raport à l'averſion mal-placée de la dépenſe lorſ-

& doit être la regle du gout. Le ſecond cherche les graces avec plus de ſoin, & dépend du gout.

Nous jettons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli*.

Les dames ſont *belles* dans les romans. Les bergeres ſont *jolies* dans les Poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit; nous ne lui refuſons pas nos aplaudiſſemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur; nous lui donnons nos ſentimens.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux ſans aller plus loin; tandis que la *jolie* forme les liens & fait de véritables paſſions. Alors la premiere a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits forment

avouer le crime, la repentance le fait *confeſſer*.

les *belles* perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuſe du viſage quoique moins réguliere.

En fait d'ouvrages d'eſprit, il faut pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet; de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite. Mais le vraiſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes ſont *jolis*. Je ne ſais s'il a bien rencontré; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas une *jolie* tragédie; mais on peut dire une *jolie* comédie.

l'attention ; il ſe fait pour nous

Je mets au rang des *belles* réponſes celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius ; celle de Louis XII. au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône, & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Naſſau ſur les démarches qu'elle faiſoit auprès de ce Prince pour ſauver la vie à ſon fils ainé, qui avoit eû connoiſſance de la conſpiration de ſon frere ſans la découvrir. Le premier répond à Parménion qui lui diſoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius ; & moi je les refuſe parceque je ne ſuis point Parménion. Le ſecond replique à ſes courtiſans qui cherchoient à le flater du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Oriéans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpece de reproche par le Prince d'Orange pourquoi elle demandoit la gra-

ment de la cloche pour ſavoir quand

ce de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond que c'eſt parceque ſon fils eſt coupable & que ſon mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli* les reparties & les ſaillies Gaſcones quand elles ont du ſel. Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient la raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrît les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choſes n'eſt pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la converſation en eſt quelquefois trop grave & trop ſavante. Qui dit de *jolies* choſes eſt ordinairement écouté avec plaiſir; la converſation en eſt toujours enjouée.

Le mot de *beau* ſe place fort bien à l'égard de toutes ſortes de choſes quand elles en méritent l'épithete. Celui de *joli* ne convient guere qu'à

prévaloir. Autant que la vieilleſſe

l'égard des choſes qui ne ſoufrent point de médiocrité ; telles ſont la peinture & la poëſie ; on ne dit pas un *joli* poëme ni un *joli* tableau ; ces ſortes d'ouvrages ſont *beaux*, ou s'ils ne le ſont pas ils ſont mauvais.

Lorſque les épithetes de *beau* & de *joli* ſont données à l'homme elles ceſſent d'être ſynonymes, leurs ſignifications n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt tout autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du premier tombe ſur la figure du corps & du viſage ; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les manieres d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choſes ; mais *beaucoup* eſt d'uſage ſoit qu'il s'agiſſe de calcul de meſure ou d'eſtimation ; & *pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on eſtime, *beaucoup* de

faut toujours attendre qu'on nous

terrein qu'on néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoit pas. Parmi les perſonnes qui ſe piquent de gout & de diſcernement, il y en a *pluſieurs*, qui ne regardent les objets que par un ſeul point de vûe, ſans faire attention qu'ils en ont *pluſieurs*, les dépouillent enſuite mal-à-propos de *pluſieurs* qualités réelles ſur le ſeul fondement qu'elles ne les y ont point vûes.

L'opoſé de *beaucoup* eſt peu. L'opoſé de *pluſieurs* eſt un.

Afin qu'un état ſoit bien gouverné, il faut, à mon ſens, *beaucoup* de ſubalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *pluſieurs* miniſtres pour le détail, & un ſeul Prince pour le général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit point encore vû de chef-d'œuvre d'eſprit être l'ouvrage de *pluſieurs*; & j'ajoute que pour rendre un ouvrage parfait il faut l'expoſer à la cenſure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoiſſeurs.

On *a* les bonnes graces des per-

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la diſpoſition à faire du bien ; on dit d'un aſtre qu'il eſt *benin ;* on le dit auſſi des Princes ; mais rarement des particuliers, excepté dans un ſens ironique lorſqu'ils ſoufrent des injures avec baſſeſſe. *Doux* indique un caractere d'humeur qui rend très-ſociable & ne rebute perſonne ; on s'en ſert plus communément à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la ſociété, pour laquelle il ſemble qu'elles aient préciſément été faites. *Humain* dénote une ſenſibilité ſimpatiſante aux maux ou à l'état d'autrui ; on en fait un plus grand uſage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils ſe trouvent dans de plus fréquentes occaſions de faire paroitre leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* eſt une qualité qui

affecte proprement la volonté dans l'ame, par raport aux biens & aux plaiſirs qu'on peut faire aux autres; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle eſt la malignite ou le ſecret plaiſir de nuire. La *douceur* eſt une qualité qui ſe trouve particulierement dans la tournure de l'eſprit, par raport à la maniere de prendre les choſes dans le commerce de la vie civile; ſes contraires ſont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réſide principalement dans le cœur; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on ſe prête aux diverſes ſituations où ſe trouvent ceux avec qui l'on eſt en relation d'amitié, d'affaires, ou de dépendance; rien n'y eſt plus opoſé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de ſoi-même.

Une mauvaiſe conformation dans les organes & un défaut d'éducation dans la jeuneſſe rendent inutile l'influence des aſtres les plus *benins*;

& le même inſtant de naiſſance fait voir en deux ſujets toute la *bénignité* du ciel & toute la malignité de la nature corrompue. Il eſt certains tons ſi aigres que les perſonnes les plus *douces* ne ſauroient les ſuporter ; & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apoſtrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croient trouver dans l'eſtime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes le droit d'une raillerie inſultante ? Le métier de la guerre n'exclud pas l'*humanité* ; & ſi l'on examinoit bien la façon de penſer de chaque état, on trouveroit que le ſoldat les armes au poing eſt plus *humain* que le partiſan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pouſſer la *bénignité* juſqu'à autoriſer l'impunité du crime ; mais il doit en avoir aſſez pour pardonner facilement ce qui n'eſt que faute, & pour gratifier toujours avec plaiſir les ſujets qui ſont à portée de recevoir ſes graces.

C'eſt par une conduite modérée, par des manieres modeſtes & polies que l'homme doit montrer la *douceur* de ſon caractere, & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* conſiſte a ne rien traiter à la rigueur, à excuſer les foibleſſes, à ſuporter les défauts, & à ſoulager les peines & la miſere du prochain quand on le peut.

PAUVRETÉ. INDIGENCE. DISETTE. BESOIN NE'CESSITE'.

La *pauvreté* eſt une ſituation de fortune opoſée a celle des richeſſes, dans laquelle on eſt privé des commodités de la vie, & dont on n'eſt pas toujours le maitre de ſortir; c'eſt pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'eſt pas vice. L'*indigence* enchérit ſur la *pauvreté*; on y manque des choſes néceſſaires; elle eſt, dans l'état de fortune, l'extrémité la plus baſſe; ayant à l'autre bout

pour antagoniſte la ſuperfluité que fourniſſent les biens immenſes ; il n'y a point d'homme qui ne puiſſe s'en tirer à moins qu'il ne ſoit hors d'état de travailler. La *diſette* eſt un manque de vivres, dont l'opoſé eſt l'abondance ; elle ſemble venir d'un accident ou d'un défaut de proviſion plûtôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *beſoin* & la *néceſſité* ont moins de raport à l'état & à la ſituation habituelle que les trois mots précédens ; mais ils en ont davantage au ſecours qu'on attend ou au remede qu'on cherche, avec cette différence entre eux deux que le *beſoin* ſemble moins preſſant que la *néceſſité*.

Une heureuſe étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y ſont nés ; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail aſſidu eſt le remede contre l'*indigence* ; ſi l'on manque d'y avoir recours elle devient une juſte punition de la fainéantiſe. Les ſages

précautions préviennent la *diſette*, les conſommations ſuperflues & immodérées la cauſent quelquefois. Quand on eſt dans le *beſoin* c'eſt à ſes amis qu'il faut demander de l'aide ; mais il faut auſſi s'aider ſoi-même de peur de les importuner. Le moyen d'être ſecouru dans une extrême *néceſſité* eſt d'implorer les perſonnes vraiment charitables.

Les Lettres ne ſont guere cultivées au milieu des richeſſes, & elles le ſont mal dans la *pauvreté* ; une fortune honnête eſt leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaiſir que procurent les grands biens à ceux qui les poſſedent, eſt de pouvoir répandre un ſuperflu qui fourniſſe le néceſſaire à ceux qui ſont dans l'*indigence* ; s'ils penſent & uſent autrement de leur fortune ils en ſont indignes. Les *diſettes* qui arrivent dans l'Etat ſont une marque indubitable que la police n'y eſt pas parfaite ou qu'elle n'y eſt pas fidélement adminiſtrée. On con-

noît le véritable ami dans le *beſoin*; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas ſe mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne ſe laiſſe point abattre dans la *néceſſité*; il cherche des expédiens pour en ſortir; ou il la ſoufre avec une patience que l'obſcurité n'empêche pas d'être héroïque.

BÊTE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithetes attaquent l'eſprit, & font entendre qu'on en manque preſque dans tout; avec cette différence qu'on eſt *bête* par défaut d'intelligence, *ſtupide* par défaut de ſentiment, *idiot* par défaut de connoiſſance.

C'eſt en vain qu'on fait des leçons à une *bête*; la nature lui a refuſé les moyens d'en profiter. Tous les ſoins des maitres ſont perdus auprès d'un *ſtupide* s'ils ne trouvent le ſecret de lui donner de l'émulation & de le tirer de ſon aſſoupiſſement. Ce n'eſt

qu'avec beaucoup de peine qu'oi peut venir à bout d'inſtruire un *idiot*; il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées ſenſibles, & ſavoir ſe proportionner à ſa façon de penſer, pour élever celle-ci juſqu'au niveau de celle qu'on veut lui inſpirer.

Il y a des *bêtes* qui croient avoir de l'eſprit; leur converſation fait le ſuplice des perſonnes qui en ont véritablement; & leur caractere va quelquefois juſqu'à être très-incommode dans la ſociété, ſurtout lorſqu'à la *bétiſe* & à la vanité elles joignent encore le caprice; comment tenir contre des gens qui, ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils diſent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une ſupériorité de génie, & qui boufis d'amour-propre débitent des ſotiſes comme des maximes, & ſont toujours prêts à ſe facher du moindre mot & à prendre une politeſſe pour une inſulte? Les *ſtupides* ne ſe piquent point d'eſprit,

& en cherchent encore moins chez les autres ; il ne faut pas non plus ſe piquer d'en avoir avec eux ; ils n'entrent pour rien dans la ſociété ; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la ſolitude. Les *idiots* ſont quelquefois frapés des traits d'eſprit ; mais à leur maniere, par une eſpece d'éblouïſſement & de ſurpriſe, qu'ils témoignent d'une façon ſinguliere, capable de réjouïr ceux qui ſavent ſe faire des plaiſirs de tout.

BONHEUR. PROSPÉRITÉ.

Le *bonheur* eſt l'effet du haſard ; il arrive inopinément. La *proſpérité* eſt le ſuccès de la conduite ; elle vient par degrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur ;* les ſages ne *proſperent* pas toujours.

On dit du *bonheur* qu'il eſt grand, & de la *proſpérité* qu'elle eſt rapide.

Le premier de ces mots ſe dit également pour le mal qu'on évite

avec plus de force à la perfection ;

comme pour le bien qui ſurvient ; mais le ſecond n'eſt d'uſage qu'à l'égard du bien que les ſoins procurent.

Le Capitole ſauvé de la ſurpriſe des Gaulois par le chant des oies ſacrées & non par la vigilance des ſentinelles eſt un trait d'hiſtoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occaſion ; quoique dans toutes les autres la ſageſſe de la conduite ait autant contribué à leur *proſpérité* que la valeur du ſoldat.

BONHEUR. FÉLICITÉ. BE'ATITUDE.

Ces trois mots ſignifient également un état avantageux & une ſituation gracieuſe. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matiere des plaiſirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulierement l'é-

tat

tat du cœur, disposé à gouter le plaisir & à le trouver dans ce qu'on possede. Celui de *béatitude*, qui est du stile mystique, désigne l'état de l'imagination, prévenue & pleinement satisfaite des lumieres qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embrassé.

Nôtre *bonheur* brille aux yeux du public; & nous expose souvent à l'envie. Nôtre *félicité* se fait sentir à nous seuls; & nous donne toujours de la satisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & se perfectionne au-delà de la vie temporelle.

On est quelquefois dans cet état de *bonheur* sans être dans un état de *félicité*: la possession des biens, des honeurs, des amis, & de la santé fait le *bonheur* de la vie; mais ce qui en fait la *félicité*, c'est l'usage, la jouïssance, le sentiment, & le gout de toutes ces choses. Quant à la *béatitude*, elle est le partage des dévots, & dépend, dans chaque religion, de la persuasion de l'esprit,

ſans qu'il ſoit néanmoins beſoin pour cet effet d'en avoir ni d'en faire uſage.

Les choſes étrangeres ſervent au *bonheur* de l'homme ; mais il faut qu'il faſſe lui-même ſa *félicité* ; & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier eſt pour les riches ; la ſeconde pour les ſages ; & la troiſieme pour les pauvres d'eſprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le terme eſt où l'on peut aller. Les *limites* ſont ce qu'on ne doit point paſſer. Les *bornes* ſont ce qui empeche de paſſer outre.

On aproche ou l'on éloigne le *terme*. On reſſerre ou l'on étend les *limites*. On avance ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* apartiennent à la choſe ; ils la finiſſent. Les *bornes* lui ſont étrangeres ; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans ſa ſphere.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du monde. La mer, les Alpes, & les Pirénées ſont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la proſpérité arrive ſouvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à ſon pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à ſon ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux que dans le *terme* de nôtre vie. Les ſouhaits n'ont point de *limites*; l'accompliſſement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carriere. Nous ne ſommes heureux que quand les *bornes* de nôtre fortune ſont celles de nôtre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.

Habitant ſe dit uniquement par raport au lieu de la réſidence ordi-

naire, quel qu'il ſoit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une réſidence dans les villes, & un degré de condition qui tient le milieu entre la nobleſſe & le payſan. *Citoyen* a un raport particulier à la ſociété politique; il déſigne un membre de l'Etat, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir ſelon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuſes & fideles obſervations des voyageurs ſur les meurs des divers *habitans* de la terre contribuent, autant que l'exacte deſcription des lieux, à rendre leurs relations intéreſſantes. La vraie politeſſe ne ſe trouve guere que chez les courtiſans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats républicains rien n'eſt au-deſſus de la qualité de *citoyen*; la perſonne même qui gouverne s'en fait honneur; un Stat-houder, un Doge, un Sénateur, un Députe ſont d'il-

luſtres *citoyens* qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéiſſent moins par ſoumiſſion que par une ſage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en eſt pas de même dans les Etats monarchiques ; le pouvoir y éleve celui qui en eſt ſaiſi audeſſus de tous les autres, & ne laiſſe aucun titre commun qui ſente tant ſoit peu l'égalité : un Empereur, un Roi, un Duc ne ſont pas des *citoyens* ; ce ſont des princes qui gouvernent leurs peuples ou qui commandent à leus ſujets ; ceux-ci obéiſſent par ſoumiſſion ; & le degré de modération ou d'excès dans cette ſoumiſſion fait que le vrai *citoyen* ſe conſerve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la ſervitude.

Il faut néceſſairement abandonner ſa patrie quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le perſonnage le plus ridicule dans le commerce de la ſociété eſt le *bourgeois* petit-maitre. Il étoit beau d'être ſimple *citoyen* Romain ſous les Con-

connoiſſeurs.

ſuls ; mais ſous les Empereurs, le Conſul même fut bien peu de choſe ; il y a aujourd'hui plus de vraie nobleſſe dans un roturier Suiſſe qui eſt *citoyen* d'une patrie que dans un Bacha Turc qui eſt eſclave d'un maitre.

BOUT. EXTRÉMITÉ. FIN.

Ils ſignifient tous trois la derniere des parties qui conſtituent la choſe ; avec cette différence que le mot de *bout*, ſupoſant une longueur & une continuité, repréſente cette derniere partie comme celle juſqu'où la choſe s'étend ; que celui d'*extrémité*, ſupoſant une ſituation & un arrangement, l'indique comme celle qui eſt la plus reculée dans la choſe ; & que le mot de *fin*, ſupoſant un ordre & une ſuite, la déſigne comme celle où la choſe ceſſe.

Le *bout* répond à un autre *bout* ; l'*extrémité* au centre ; & la *fin* au commencement. Ainſi l'on dit le

bout de l'allée, l'*extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une choſe d'un *bout* à l'autre. On pénetre de ſes *extrémités* juſque dans ſon centre. On la ſuit depuis ſon origine juſqu'à ſa *fin*.

BREF. COURT SUCCINT.

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée; le tems ſeul eſt *bref*. *Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étendue; la matiere & le tems ſont *courts*. *Succint* ne ſe dit que par raport à l'expreſſion; le diſcours ſeulement eſt *ſuccint*.

On prolonge le *bref*. On allonge le *court*. On étend le *ſuccint*. Le long eſt l'opoſé des deux premiers; & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux forment néanmoins un tems qui paroit toujours très *bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte*; mais il lui importe

baucoup que tous les inſtans, s'il eſt poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement, mais l'habit *court* eſt plus commode & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'orateur doit être *ſuccint* & diffus, ſelon le ſujet qu'il traite & l'occaſion où il parle.

BUT. VUES. DESSEINS.

Le *but* eſt plus fixe; c'eſt où l'on veut aller; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir; & l'on fait ſes efforts pour y arriver Les *vûes* ſont plus vagues; c'eſt ce qu'on veut procurer; on prend les meſures qu'on juge y être utiles; & l'on tâche de réuſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme; c'eſt ce qu'on veut exécuter; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres; & on travaille à en venir à bout.

Un bon prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon Etat floriſſant par les arts,

les ſciences, la juſtice & l'abondance ; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vûe*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le ciel, d'autre *vûe* que de plaire à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vûes*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vûes* chimériques, & de former des *deſſeins* qu'on ne ſauroit exécuter.

Si mes *vûes* ſont juſtes, j'ai un *deſſein* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DE'GUISER.

On *cache* par un profond ſecret ce qu'on ne veut pas manifeſter. On *diſſimule* par une conduite reſervée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguiſe* par des aparences

contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du ſoin & de l'attention à *cacher*; de l'art & de l'habileté à *diſſimuler*; du travail & de la ruſe à *déguiſer*.

L'homme *caché* veille ſur lui-même pour ne ſe point trahir par indiſcrétion. Le *diſſimulé* veille ſur les autres pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguiſé* ſe montre autre qu'il n'eſt pour donner le change.

Si l'on veut réüſſir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toujours *cacher* ſes deſſeins, les *diſſimuler* ſouvent, & les déguiſer quelquefois; pour les affaires de cœur, elles ſe traitent avec plus de franchiſe, du moins de la part des hommes.

Il ſuffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorſqu'on les éclaire; il faut être *diſſimulé* pour ceux qui voient ſans le ſecours d'un flambeau; mais il eſt néceſſaire

d'être parfaitement *déguiſé* pour ceux qui, non contens de percer les tenebres qu'on leur oppoſe, diſcutent la lumiere dont on voudroit les éblouir.

Quand on n'a pas la force de ſe corriger de ſes vices, on doit du moins avoir la ſageſſe de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui diſoit que pour ſavoir regner il falloit ſavoir *diſſimuler*, eſt vraie à tous égards, juſque dans le gouvernement domeſtique. Lorſque la néceſſité des circonſtances & la nature des affaires engagent à *déguiſer*, c'eſt politique ; mais lorſque le gout de manege & la tournure d'eſprit y déterminent, c'eſt fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURÉ.

Soit que l'on conſidere ces mots dans le ſens qui a raport à la réalité de la choſe, ou dans celui qui a raport à la perſuaſion d'eſprit, leur différence eſt toujours analogique, comme on le remarquera par les

traits ſuivant où je les place tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre de ces deux ſens.

Certain ſemble mieux convenir à l'égard des choſes de ſpéculation, & partout où la force de l'évidence a lieu; les premiers principes ſont *certains*; ce que la raiſon démontre l'eſt auſſi. *Sûr* paroît être très à ſa place dans les choſes qui concernent la pratique, & dans tout ce qui ſert à la conduite; les regles générales ſont *ſûres*; ce que l'épreuve vérifie l'eſt également. *Aſſuré* a un raport particulier à la durée des choſes, & au témoignage des hommes; les fortunes ſont *aſſurées* mais légitimes dans tous les bons gouvernemens; les événemens ne peuvent être mieux *aſſurés*, que par l'atteſtation des témoins oculaires, ou par l'uniformité des relations.

On eſt *certain* d'un point de ſcience. On eſt *ſûr* d'une maxime de morale. On eſt *aſſuré* d'un fait ou d'un trait d'hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains* pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſûre* n'eſt pas toujours la plus louable. La faveur des princes ne fut jamais un bien *aſſuré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſuré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* eſt ce qu'on doit ou ce qu'on peut porter; de-là l'expreſſion proverbiale qui dit que la *charge* d'un baudet n'eſt n'eſt pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* eſt ce qu'on porte; ainſi l'on peut dire, dans le ſens figuré, que c'eſt riſquer ſa place que de ſe décharger totalement du *fardeau* des affaires ſur ſon ſubalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on

porte celle d'une certaine impreſſion ſur ce qui porte; voilà pourquoi l'on dit plier ſous le *faix*.

On dit de la *charge* qu'elle eſt forte; du *fardeau*, qu'il eſt lourd; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.

Le mot de *charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*enchantement* ſe dit proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *ſort* enferme particulierement l'idée de quelque choſe qui nuit ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois, dans le ſens litéral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique ſupoſe, & dont la philoſophie ſe moque.

Les vieux contes diſent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On

lit dans les anciens romans que la puiſſance des *enchantemens* faiſoit ſubitement changer de meurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a crû & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *ſort*, altérer le tempérament & la ſanté, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon ſens ne voient point d'autre *charme* dans le monde que le caprice des paſſions à l'égard de la raiſon, dont il ſuſpend ſouvent les réflexions, & arête les effets qu'elle devroit naturellement & néceſſairement produire. Ils ne connoiſſent pas non plus d'autre *enchantement* que la ſéduction qui nait d'un gout dépravé & d'une imagination déréglée. Ils ſavent auſſi que tout ce qu'on attribue à un *ſort* malicieuſement jetté n'eſt que l'effet, ou d'une mauvaiſe conſtitution, ou d'une aplication phyſique de certaines choſes capables de déranger l'économie de la circulation du ſang, & par conſéquent propres à nuire

à la ſanté & à bouleverſer les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui fait une faute, afin de l'empécher d'y retomber ; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier ; on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les peres *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* ſéverement.

Le *châtiment* dit une correction ; mais la *punition* ne dit préciſément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il eſt eſſenciel, pour bien corriger, que le *châtiment* ne ſoit ni ne paroiſſe être l'effet de la mauvaiſe humeur. La juſtice demande que la *punition* ſoit rigoureuſe lorſque le crime eſt énorme.

Dieu nous *châtie* en pere pendant le cours de cette vie mortelle, pour

ne nous pas *punir* en juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de ſubordination, qui marque l'autorité ou la ſupériorité de celui qui *châtie* ſur celui qui eſt *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans ſa ſignification; on n'eſt pas toujours *puni* par ſes ſupérieurs; on l'eſt quelquefois par ſes égaux, par ſoi-même, par ſes inférieurs, par le ſeul événement des choſes, par le haſard, ou par les ſuites mêmes de la faute qu'on a commiſe.

Les parens que la tendreſſe empeche de *châtier* leurs enfans ſont ſouvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'eſt pas d'un bon maître de *châtier* ſon éleve pour toutes les fautes qu'il fait; parce que les *châtimens* trop fréquens contribuent moins à corriger du vice qu'à dégouter de la vertu. La conſervation

de la ſociété étant le motif de la *punition* des crimes, la juſtice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent ou qui tendent à ſa ruine.

Il eſt du devoir des Eccléſiaſtiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation & de l'exemple ; mais ce n'eſt point à eux à *châtier*, encore moins à *punir* le pécheur.

CIRCONSPECTION. CONSIDERATION. EGARDS. MENAGEMENS.

Une attention réfléchie & meſurée ſur la façon d'agir & de ſe conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuer à leur ſatisfaction plûtôt qu'à la ſienne, eſt l'idée générale & commune que ces quatre mots préſentent d'abord ; dont il me paroit que voici les différentes applications. La *circonſpection* a principalement lieu dans le diſcours, conſéquemment aux circonſtances pré-

ſentes & accidentelles, pour ne parler qu'à propos & ne rien laiſſer échaper qui puiſſe nuire ou déplaire; elle eſt l'effet d'une prudence qui ne riſque rien. La *conſidération* nait des relations perſonnelles, & ſe trouve particulierement dans la maniere de traiter avec les gens, pour témoigner, dans les différentes occaſions qui ſe préſentent, la diſtinction ou le cas qu'on en fait; elle eſt une ſuite de l'eſtime ou du devoir. Les *égards* ont plus de raport à l'état ou à la ſituation des perſonnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienſéance ou la politeſſe exige; ils ſont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer & de faire de la peine, & pour tirer avantage de la ſociété, ſoit par le profit, ſoit par le plaiſir; la ſageſſe les met en œuvre.

L'eſprit du monde veut de la *circonſpection* quand on ne connoît

pas ceux devant qui l'on parle, de la *conſidération* pour la qualité & les gens en place: des *égards* envers les perſonnes intéreſſées à ce dont eſt queſtion: & des *ménagemens* avec celles qui ſont d'un commerce difficile ou d'un ſyſteme opoſé.

Il faut avoir beaucoup de *circonſpection* dans les converſations qui roulent ſur la religion & ſur le gouvernement; parce que ce ſont matieres publiques, ſur leſquelles il n'eſt pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils penſent, ſi leurs penſées ſe trouvent opoſées aux uſages établis, & que d'ailleurs elles ſont confiées au ſoin des gens à craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes intérêts que de négliger de donner des marques de *conſidération* aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires ou dont on eſpere quelque ſervice. L'on ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames; ils leurs ſont dûs; elles les attendent; & ce ſeroit les piquer

que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas & rien ne cadre toujours dans les ſociétés, ſur-tout avec les grands; les *ménagemens* ſont donc neceſſaires pour les maintenir; ceux qui ſont les plus capables d'y en aporter n'y tiennent pas quelquefois le haut rang; mais ils en ſont toujours les liens les plus forts quoique ſouvent les moins aperçus.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités ſe borne au ſujet qui les poſſede; elles contribuent à ſa perfection; & ne ſont pour les autres qu'un objet de ſpéculation qui mérite leur aplaudiſſement, mais qui nuit quelquefois à leur ſatisfaction.

On eſt *retenu* dans ſes paroles & dans ſes actions; le trop de liberté qu'on s'y donne eſt le défaut contraire; quand il eſt pouſſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient

impudence. On eſt *modeſte* dans ſes deſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement ; ce qui fait trois genres de *modeſtie*, par raport au cœur, à l'eſprit, & au corps ; dont les vices opoſés ne ſont pas tous exprimés par le mot d'immodeſtie, qui ne déſigne que celui qui regarde le corps, provenans de l'indécence des poſtures & des habits. La vanité eſt, par l'eſſor & la hauteur des airs qu'on ſe donne mal-à-propos, le vice opoſé au genre de *modeſtie* qui concerne l'eſprit. Celui qui eſt contraire à la *modeſtie* du cœur eſt une ambition démeſurée, qui fait deſirer au-delà de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* eſt bonne partout, mais elle eſt abſolument néceſſaire en public & avec les grands ; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe ſi on s'y livre trop ; car ils ſe reſervent toujours un certain droit de reſpect,

dont ils imputent le manquement comme un crime irrémissible. La *modestie* est un ornement pour les personnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & distingué, & pour celles à qui leur métier permet tout sans conséquence; mais elle est pour toutes les autres personnes une vertu indispensable & d'état, sans laquelle elles ne sauroient paroître décemment ni éviter le ridicule.

CŒUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTRE'PIDITE'.

Le *cœur* bannit la crainte ou la surmonte; il ne permet pas de reculer, & tient ferme dans l'occasion. Le *courage* est impatient d'attaquer; il ne s'embarasse pas de la difficulté, & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigeur; elle ne cede pas à la résistence, & continue l'entreprise malgré les opositions & les

efforts contraires. La *bravoure* ne connoit pas la peur ; elle court au danger de bonne grace, & préfere l'honneur au ſoin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de ſang froid le péril le plus évident ; elle n'eſt point effrayée d'une mort préſente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces mots plus de raport à l'action que dans celle des deux derniers ; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particuliere un certain raport au danger que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* ſoutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expoſe. L'*intrépidité* fait qu'on ſe ſacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais ; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir ; que la valeur ne nous faſſe pas mépriſer l'ennemi ; que la *bravoure* ne ſe pique pas de paroître mal-à-propos ; & que l'*intrépidité* ne ſe montre

que

que dans le cas où le devoir & la néceſſité y engagent.

COLERE. COURROUX. EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe, ou qui nous manque dans l'occaſion, fait le caractere commun que ces trois mots expriment. Mais la *colere* dit une paſſion plus intérieure & de plus de durée, qui diſſimule quelquefois, & dont il faut alors ſe défier. Le *courroux* enferme dans ſon idée quelque choſe qui tient de la ſupériorité, & qui reſpire hautement la vengeance ou la punition ; il eſt auſſi d'un ſtile plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui paſſe promtement.

Le cœur eſt véritablement piqué dans la *colere* ; & il a peine à pardonner ſi l'on ne s'adreſſe pas direc-

tement à lui ; mais il revient dès qu'on ſait le prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige ſimplement une ſatisfaction ; & parce qu'il agit alors plus par jugement que par ſentiment, il en eſt plus difficile à apaiſer. Il arrive aſſez ordinairement que la chaleur du ſang & la pétulence de l'imagination occaſionnent l'*emportement* ſans que le cœur ni l'eſprit y ayent part ; il eſt alors tout mécanique, c'eſt pourquoi la raiſon n'eſt point de miſe à ſon égard ; il n'y a donc qu'à céder juſqu'à ce qu'il ait eû ſon cours.

La *colere* marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité ; celle de la femme eſt la plus dangereuſe. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté ; celui du Prince eſt le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience ; celui de nos amis eſt le plus deſagréable & le plus dur à ſoutenir.

COMMANDEMENT. ORDRE. PRE'CEPTE. INJONCTION. JUSSION.

Les deux premiers de ces mots ſont de l'uſage ordinaire ; le troiſieme eſt du ſtile doctrinal ; & les deux derniers ſont des termes de juriſprudence ou de chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité ; on *commande* pour être obéi. Celui d'*ordre* a plus de raport à l'inſtruction du ſubalterne ; on donne des *ordres* afin qu'ils ſoient exécutés. Celui de *précepte* indique plus préciſément l'empire ſur les conſciences ; il dit quelque choſe de moral qu'on eſt obligé de ſuivre. Celui d'*injonction* déſigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement ; on s'en ſert lorſqu'il eſt queſtion de ſtatuer, à l'égard de quelque objet particulier, une regle indiſpenſable de conduite. Enfin celui de *juſſion* marque plus poſitive-

ment la puiſſance arbitraire ; il enferme une idée de deſpotiſme, qui gêne la liberté, & force le magiſtrat à ſe conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement*; la bonne diſcipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre* ; il doit être précis. On donne ſouvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Légiſlateur ; c'eſt l'effet ordinaire du commentaire. Il eſt bon, quelque formelle que ſoit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre lorſque les circonſtances particulieres rendent abuſive la regle générale. Il me ſemble que les Cours de Juſtice ne ſauroient trop prévenir les Lettres de *Juſſion*, & que le Miniſtere ne doit en uſer que très-ſobrement.

REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.

On dit aſſez indifféremment &

ſans baucoup de choix qu'une choſe nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroit néanmoins qu'il y a entre ces trois expreſſions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, enſorte que l'une enchérit ſur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légere part à la choſe, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*; mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne*; & lorſqu'elle nous eſt plus ſenſible & perſonnelle, nous diſons qu'elle nous *touche*. Il me paroit auſſi qu'on ſe ſert plus communément du mot de *regarder* lorſqu'il eſt queſtion de choſes ſur leſquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt; qu'on emploie avec plus de grace celui de *concerner* lorſqu'il s'agit de choſes commiſes au ſoin & à la conduite; & que celui de *toucher* ſe trouve mieux

placé dans les affaires de cœur, d'honeur, & de fortune.

Il n'eſt pas des biens publics comme des particuliers ; la ſucceſſion *regarde* toûjours ceux-mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent ; il eſt difficile qu'aucun d'eux ſe conſerve long-tems dans une parfaite neutralité tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier Miniſtre ; il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou intérêts du dehors ; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particulierement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari pour qu'il doive y avoir l'œil ; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence. Les affaires des Moines *touchent* trop la Cour de Rome pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſan-

ce, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorſqu'on les attaque.

Baucoup de gens s'inquietent mal-à-propos de ce qui ne les *regarde* pas ; ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point ; & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder ſupoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſupoſe que l'éloignement ou la diverſité.

On *accorde* les différens. On *concilie* les eſprits.

Il paroit impoſſible d'*accorder* les Libertés de l'Egliſe Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome ; il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car il ſera toujours très-difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Conſiſtoire.

On emploie le mot d'*accorder* pour les opinions qui ſe contra-

le cours de cette vie mortelle, pour

rient, & celui de *concilier* pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.

Le défaut de juſteſſe dans l'eſprit eſt pour l'ordinaire ce qui empeche les Docteurs de l'Ecole de *s'accorder* dans leurs diſputes. La connoiſſance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonſtances où il peut être employé, ſert baucoup à *concilier* les auteurs.

DE-CONDITION. DE-QUALITE'.

La premiere de ces expreſſions a baucoup gagné ſur l'autre; mais quoique ſouvent très-ſynonymes dans la bouche de ceux qui s'en ſervent, elles retiennent toujours dans leur propre ſignification le caractere qui les diſtingue, auquel on eſt obligé d'avoir égard en certaines occaſions pour s'exprimer d'une maniere convenable. *De-qualité* enchérit ſur *de-condition*; car on ſe

ſert de cette derniere expreſſion dans l'ordre de la bourgeoiſie, & l'on ne peut ſe ſervir de l'autre que dans l'ordre de la nobleſſe. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de-qualité*; un homme né dans la robe quoique roturier ſe dit homme *de-condition*.

Il ſemble que de tous les citoyens partagés en deux portions les gens *de-condition* en faſſent une & le peuple l'autre, diſtinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les perſonnes qui compoſent la premiere portion, celles qui ſont illuſtrées par la naiſſance ſoient les gens *de-qualité*.

Les perſonnes *de-condition* joignent à des meurs cultivées des manieres polies; & les gens *de-qualité* ont ordinairement des ſentimens élevés.

Il arrive ſouvent que les perſonnes nouvellement devenues *de-con*

dition donnent dans la hauteur des manieres croyant en prendre de belles ; c'eſt par-là qu'elles ſe trahiſſent, & font ſur l'eſprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de qualité* confondent l'élévation des ſentimens avec l'énormité des idées qu'ils ſe font ſur le mérite de la naiſſance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui eſt bourgeoiſie ; c'eſt un défaut qui leur fait baucoup plus perdre que gagner dans l'eſtime des hommes, ſoit pour leur perſonne, ſoit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profeſſion.

Les richeſſes nous font aiſément

circonſpection quand on ne connoît

oublier le degré de notre *condition*, & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il eſt difficile de décider ſur la différence des *conditions*, & d'accorder là-deſſus les prétentions des divers *états*; il y a baucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépenſe.

Quelques perſonnes font valoir leur *condition* faute de bien connoître le juſte mérite de leur *état*.

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux premiers de ces mots ſuppoſent dans leur propre valeur une ſupériorité de lumieres que le dernier n'exprime pas; mais en récompenſe celui-ci enferme une idée de crédit & d'aſcendant tout-à-fait étrangere aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne ſavent pas les chemins; on *mene* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller ſeuls.

attendent ; & ce ſeroit les piquer

Dans le ſens littéral c'eſt proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mene*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mene* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politeſſe doit *guider* dans les procédés. Le gout peut *mener* dans les plaiſirs.

On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous faſſions préciſément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mene* chez les gens pour nous en procurer la connoiſſance.

Le ſage ne ſe *conduit* par les lumieres d'autrui, qu'autant qu'il ſe les eſt rendues propres. Une lecture attentive de l'Evangile ſuffit pour nous *guider* dans la voie du ſalut.

Il y a de l'imbécillité à ſe laiſſer *mener* dans toutes ſes actions par la volonté d'un autre ; les perſonnes ſenſées ſe contentent de conſulter dans le doute, & prennent leur réſolution par elles-mêmes.

CONSENTIR. AQUIESCER. ADHE'RER. TOMBER-D'ACCORD.

Nous *conſentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *acquieſçons* à ce qu'on nous propoſe, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui eſt fait & conclu par d'autres, en l'autoriſant & en nous y joignant. Nous *tombons-d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'approuvant.

On s'opoſe aux choſes auxquelles on ne veut pas *conſentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *aquieſcer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteſte celles dont on ne veut pas *tomber-d'accord*.

Il me ſemble que le mot de *conſentir* ſupoſe un peu de ſupériorité; que celui d'*aquieſcer* emporte un peu de ſoumiſſion; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complai-

jours un certain droit de respect,

sance ; & que *tomber-d'accord* marque un peu d'aversion pour la dispute.

Les parens *consentent* à l'établissement de leurs enfans. Les parties *aquiescent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adherent* aux caprices de leurs maitresses. Les bonnes-gens *tombent-d'accord* de tout.

CONSENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur ; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquille. La *joie* regarde particulierement la démonstration extérieure ; c'est une expression du cœur qui agite quelquefois l'esprit. La *satisfaction* regarde plus les passions ; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'aplaudit. Le *plaisir* regarde principalement le gout ; c'est une sensation gracieuse dont les suites peuvent quelquefois être desagréables.

Il est difficile qu'un homme in-

quiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un eſprit borné qui ſe livrent à une *joie* immodérée. La *ſatisfaction* ne ſe trouve guere avec une ambition demeſurée. Il eſt rare de gouter un *plaiſir* pur qui ne ſoit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

On eſt *ſatisfait* quand on a obtenu ce qu'on ſouhaitoit. On eſt *content* lorſqu'on ne ſouhaite plus.

Il arrive ſouvent qu'après s'être *ſatisfait* on n'en eſt pas plus *content*.

La poſſeſſion doit toujours nous rendre *ſatisfaits*; mais il n'y a que le gout de ce que nous poſſédons qui puiſſe nous rendre *contens*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *conte* eſt une avanture feinte & narrée par un auteur connu. Une *fable* eſt une avanture fauſſe divulguée dans le public & dont on igno-

re l'origine. Un *roman* eſt un compoſé & une ſuite de pluſieurs avantures ſupoſées.

Le mot de *conte* eſt plus propre lorſqu'il n'eſt queſtion que d'une avanture de la vie privée ; on dit le *conte* de la matrone d'Epheſe. Le mot de *fable* convient mieux lorſqu'il s'agit d'un événement qui regarde la vie publique ; on dit la *fable* de la papeſſe Jeanne. Le mot de *roman* eſt à ſa place lorſque la deſcription d'une vie illuſtre ou extraordinaire fait le ſujet de la fiction ; on dit le *roman* de Cléopatre.

Les *contes* doivent être bien narrés ; les *fables* bien inventées ; & les *romans* bien ſuivis.

Les bons *contes* divertiſſent les honnêtes gens ; ils ſe plaiſent à les entendre. Les *fables* amuſent le peuple ; il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le gout des jeunes perſonnes ; elles en préferent le merveilleux outré au naturel ſimple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUITE'.

Continuation eſt pour la durée. *Continuité* eſt pour l'étendue.

On dit la *continuation* d'un travail & d'une action ; la *continuité* d'un eſpace & d'une grandeur ; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuité* d'un même édifice.

CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit ſur le ſecond comme celui-ci ſur le premier ; & le tout aux dépens de la liberté, qui eſt également ravie par l'action qu'ils ſignifient. Mais celui de *contraindre* ſemble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppoſitions génantes qui font qu'on ſe détermine contre ſa propre inclination, qu'on ſuivroit ſi les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer*

paroit proprement exprimer une attaque portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puissante qui fait qu'on agit formellement contre sa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maitre. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuse à laquelle on essaye en vain de résister.

Il faut quelquefois user de *contrainte* à l'égard des enfans; de *force* à l'égard du peuple; & de *violence* à l'égard des libertins.

Le sexe le plus foible & le plus docile est celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occasions où l'on n'est pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politesse de la table alloit jusqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque choſe de plus fort. *Engager* dit quelque choſe de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une choſe en nous en impoſant le devoir ou la néceſſité. On nous y *engage* par des promeſſes ou par de bonnes manieres.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde à des corvées qui ne ſont point de leur gout. La complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRE'.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la regle, & *malgré* les oppoſitions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience. Le ſcélérat commet le crime *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les intentions de leurs maitres, & *malgré* leurs défenſes.

On dit assez indifféremment &

La témérité fait entreprendre *contre* les apparences du succès ; & la fermeté fait poursuivre l'entreprise *malgré* les obstacles qu'on y rencontre.

Il est plus aisé de décider *contre* l'avis & le conseil d'un sage ami que d'exécuter *malgré* la force & la résistance d'un puissant ennemi.

La vérité doit toujours être soutenue *contre* les raisonnemens des faux-savans, & *malgré* les persécutions des faux-zélés.

COPIE. MODELE.

Le sens dans lequel ces mots sont synonymes ne se présente pas d'abord à l'esprit ; le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite sur un ouvrage qui en est l'original, & un *modele* servant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une seconde réflexion nous fait voir que l'usage emploie en baucoup d'occasions

ces deux mots ſous une idée commune, pour marquer également l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & l'ouvrage fait d'après l'original ; *copie* ſe prenant ainſi que *modele* pour le premier ouvrage ſur lequel on conduit le ſecond ; & *modele* ſe prenant ainſi que *copie* pour le ſecond ouvrage conduit ſur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement ſynonymes, c'eſt-à-dire qu'ils le ſont dans l'un & l'autre des ſens dont l'inſtitution ou la premiere idée ſembloit avoir fait à chacun d'eux ſon partage, avec les différences ſuivantes.

Dans le premier ſens, *copie* ne ſe dit qu'en fait d'impreſſion, & du manuſcrit de l'auteur ſur lequel l'Imprimeur travaille ; *modele* ſe dit en toute autre occaſion, dans la morale comme dans les arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel Imprimeur qui refuſe une excellente

copie en achete une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modele* de vertu. Je crois que les arts & les ſciences gagneroient beaucoup, ſi les auteurs s'attachoient plus à ſuivre leur génie qu'à imiter les *modeles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens, *copie* ſe dit pour la peinture, *modele* pour le relief. La *copie* doit être fidele, & le *modele* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſupoſe la reſſemblance avec plus de force que le premier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément juſque dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modeles* de l'Antique qui ſont au Louvre n'y figurent pas moins bien que les originaux des pieces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE. RE'PRIMANDER.

Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la maniere de rectifier le défaut. Celui qui *reprend* ne fait

qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *réprimande* prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes sortes de fautes, soit en fait de meurs, soit en fait d'esprit ou de langage. *Reprendre* ne se dit guere que pour les fautes d'esprit & de langage. *Réprimander* ne convient qu'à l'égard des meurs & de la conduite.

Il faut savoir mieux faire pour *corriger*. On peut *reprendre* plus habile que soi. Il n'y a que les supérieurs qui soient en droit de *réprimander*.

Peu de gens savent *corriger*; beaucoup se mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'avisent de *réprimander* sans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* est ce qui distingue les traits & forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité & de la force de la *couleur*

chérit ſur *de-condition* ; car on ſe

par raport à l'éclat, indépendemment de la forme & du deſſin. La premiere a ſes différences objectives diviſées par eſpeces & enſuite par nuances. Le ſecond n'a que des différences qualificatives diviſées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge ſont différentes eſpeces de *couleur* ; le pâle, le clair, le foncé ſont des nuances : mais rien de tout cela n'eſt le *coloris* ; parce qu'il eſt le tout enſemble, pris en général, dans ſon union, par une ſenſation abſtraite & diſtinguée de la ſenſation propre & eſſencielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant ſur le viſage des Dames, & même de celles qui ſont le moins bien partagées en *couleur*.

Les Tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris* ; & l'on dit qu'ils en ſont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COURRE.

COURRE. COURIR.

Courre eſt un verbe actif ; c'eſt pourſuivre quelque choſe pour l'attraper. *Courir* eſt un verbe neutre ; c'eſt aller fort vite pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf ; *courir* à toutes brides : & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire, que pour *courre* les Bénéfices & les emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINDRE. APRE'HENDER. REDOUTER. AVOIR-PEUR.

On *craint* par un mouvement d'averſion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *apréhende* par un mouvement de deſir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire, dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a-peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *aprehender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir-peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort au-deſſus de tout ; les Epicuriens *craignent* davantage la douleur ; mais les gens d'honneur penſent que l'infamie eſt ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on ſouhaite ardemment une choſe, plus on *aprehende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur ſe flate d'avoir, il doit toujours *redouter* le jugement du Public. Les femmes *ont-peur* de tout, & il eſt peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit ; ceux qui n'*ont-peur* de rien ſont les ſeuls qui font honneur à leur ſexe.

DANGER. PERIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *riſque* regardent le bien qu'on peut perdre ; avec cette

pas aller ſeuls.

différence que *péril* dit quelque choſe de plus prochain ; & que *riſque* indique d'une façon plus éloignée la poſſibilité de l'événement. De-là ces expreſſions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, ſauf à en courre les *riſques*.

Le ſoldat qui a l'honneur en recommandation ne craint point le *danger*, s'expoſe au *peril*, & court tranquillement toutes les *riſques* du métier.

DANS. EN.

Lorſqu'il s'agit du lieu, *dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un raport du dedans au dehors ; on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en eſt pas ſorti ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un raport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être ; on eſt *en* ville

lorſqu'on n'eſt pas à ſa maiſon ; *en* campagne ou *en* Province quand on a quitté Paris. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorſqu'il eſt queſtion du tems, *dans* marque plus particulierement celui où l'on exécute les choſes, & *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les éxécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre.

Lorſque ces mots ſont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *en* pour le ſens général. Ainſi l'on dit ; vivre *dans* une entiere liberté, être *dans* une fureur extreme, tomber *dans* une profonde létargie ; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* létargie.

DANS-L'IDE'E. DANS-LA-TETE.

On a *dansl'idée* ce qu'on penſe,

on le croit. On a *dans-la-tête* ce qu'on veut ; on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans-l'idée* ; & nos deſſeins *dans-la-tête*.

Les courtiſans ſe mettent aiſément *dans-l'idée* que le Prince doit faire leur fortune ; mais il en eſt peu qui ſe mettent *dans-la-tête* de le mériter par des ſervices marqués au coing de la vertu.

Le philoſophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, ſe forme *dans-l'idée* un ſyſteme du moins vraiſemblable ſur la nature, l'économie & la durée de l'univers, Le politique ambitieux, incapable de gouter le repos, ne ceſſe d'avoir *dans-la-tête* des projets d'agrandiſſement & d'élévation.

DE BON-GRE'. DE BONNE-VOLONTE'. DE-BON-CŒUR. DE-BONNE-GRACE.

On agit *de-bon-gré* lorſqu'on n'y eſt pas forcé ; *de-bonne-volonté* lorſqu'on n'y a point de répugnance ;

BIBLIOTHEQUE

de-bon-cœur lorſqu'on y a de l'inclination ; & *de-bonne-grace* lorſqu'on témoigne y avoir du plaiſir.

Ce qui eſt fait *de-bon-gré* eſt fait librement. Ce qui eſt fait *de-bonne-volonté* eſt fait ſans peine. Ce qui eſt fait *de-bon-cœur* eſt fait avec affection. Ce qui eſt *de-bonne-grace* eſt fait avec politeſſe.

Il faut ſe ſoumettre *de-bon-gré* aux loix ; obéir à ſes maîtres *de-bonne-volonté* ; ſervir ſes amis *de-bon-cœur* ; & faire plaiſir à ſes inférieurs *de-bonne-grace*.

DECLARER. DÉCOUVRIR. MANIFESTER. REVELER. DECELER.

Faire connoître ce qui étoit ignoré eſt la ſignification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'eſt dire les choſes exprès & de deſſein, pour en inſtruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir* c'eſt montrer, ſoit de deſſein, ſoit par inadvertance,

ce qui avoit été caché jusqu'alors. *Manifester* c'est produire au-dehors les sentimens intérieurs. *Révéler* c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Déceler* c'est nommer celui qui a fait la chose, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur.

Les criminels *déclarent* presque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtisans ne se *manifestent* pas aisément. Les confesseurs *révelent* quelquefois par leur imprudence la confession des pénitens. Quand on ne veut pas être *decelé*, il ne faut avoir aucun témoin de son action.

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots sont synonymes, dans le sens où ils signifient la résidence; mais *demeurer* se dit par raport au lieu topographique où l'on habite; & *loger* par raport à l'édifice où l'on se retire. On *demeure* à Pa-

ris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez soi, en hôtel garni.

Quand les gens de distinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots est de ne se point en aller; & leur différence consiste en ce que *demeurer* ne présente que cette idée simple & générale de ne pas quiter le lieu où l'on est; & que *rester* a de plus une idée accessoire de laisser aller les autres.

Il faut être hypocondre pour *demeurer* toujours chez soi sans compagnie & sans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *rester* les dernieres aux cercles, pour dispenser les autres de médire d'elles.

Il paroît aussi que le second de

ces mots convient mieux dans les occaſions où il y a une néceſſité indiſpenſable de ne pas bouger de l'endroit ; & que le premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainſi l'on dit que la ſentinelle *reſte* à ſon poſte ; & que le dévot *demeure* longtems à l'égliſe.

DEPLUS. D'AILLEURS. OUTRE-CELA.

Deplus s'emploie fort à propos lorſqu'il eſt ſeulement queſtion d'ajouter encore une raiſon à celles qu'on a déja dites ; il ſert préciſément à multiplier, & n'a raport qu'au nombre. *D'ailleurs* eſt à ſa vraie place lorſqu'il s'agit de joindre une autre raiſon de différente eſpece à celles qu'on vient de raporter ; il ſert proprement à raſſembler, & a un raport particulier à la diverſité. *Outre-cela* eſt d'un uſage très-convenable lorſqu'on veut augmenter par une nouvelle raiſon la force de celles qui ſuffi-

ſoient par elles ſeules ; il ſert principalement à renchérir, & a un raport ſpécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat ſe ſoutienne, il faut que ceux qui gouvernent ſoient modérés, que ceux qui doivent obéir ſoient dociles, & que *deplus* les loix y ſoient judicieuſes. Il y aura toujours des guerres entre les hommes, parce qu'ils ſont ambitieux, que l'intérêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zele de la religion les rend cruels. L'Ecriture ſainte nous prêche l'unité d'un Dieu, la raiſon nous la démontre, *outre-cela* toute la nature nous la fait ſentir.

DE-TOUS-COTE'S. DE-TOUTES-PARTS.

De-tous-côtés paroit avoir plus de raport à la choſe même dont on parle ; & *de-toutes-parts* ſemble en avoir davantage aux choſes étrangeres qui environnent celle dont on parle.

malgré leurs défenses.

On va *de-tous-côtés*. On arrive *de-toutes-parts*.

On voit un objet *de-tous-côtés*, lorſque la vûe ſe porte ſucceſſivement autour de lui & le regarde dans toutes ſes faces. On le voit *de-toutes-parts*, lorſque tous les yeux qui l'entourent l'aperçoivent quoiqu'il ne ſoit vû de chacun d'eux que par une de ſes faces.

Le malheureux a beau ſe tourner *de-tous-côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honneurs *de-toutes-parts*, comme la diſgrace attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *devin* découvre ce qui eſt caché. Le *prophete* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le préſent & le paſſé. La *prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien inſtruit, & qui connoît le raport que les moindres

ſignes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, paſſe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme ſage, qui voit les conſéquences dans leurs principes & les effets dans leurs cauſes, peut ſe faire regarder du peuple comme un *prophete*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque choſe de plus fort pour la conſcience; il tient de la loi; la vertu nous engage à nous en aquiter. L'*obligation* dit quelque choſe de plus abſolu pour la pratique; elle tient de l'uſage; le monde ou la bienſéance exige que nous la rempliſſions.

Il eſt du *devoir* des Conſeillers de ſe rendre au Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges; & ils ſont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On ſe diſpenſe d'une *obligation*.

Il eſt du *devoir* d'un Eccléſiaſti-

que d'être vêtu modeſtement ; & il eſt dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les politiques ſe font moins de peine de négliger leur *devoir* que d'oublier la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DÉMON.

Diable ſe prend toujours en mauvaiſe part ; c'eſt un eſprit mal-faiſant, qui porte au vice, tente avec adreſſe, & corromt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part ; c'eſt un fort génie, qui entraîne hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altere la liberté. Le premier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que par fauſſe délicateſſe

ils ſubſtituent à ſa place celui de *démon.*

La malice eſt l'apanage du *diable* ; la fureur eſt celui du *démon.* Ainſi l'on dit proverbialement que le *diable* ſe mêle des choſes, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée ; & l'on dit que le *démon* de la jalouſie poſſede un mari, lorſqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes. pour faire parade d'un fond de vertu qu'ils n'ont pas & rejetter ſur un autre leur propre méchanceté, attribuent au *diable* une attention continuelle à les induire au crime. Les Poëtes dans leur entouſiaſme ſont agités d'un *démon*, qui les fait ſouvent ſortir des regles du bon ſens & prendre le phébus pour le ſublime du ſtile poëtique.

DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.

Le premier de ces mots ſert à

marquer la nature des discours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuisent à la réputation de ceux qui en sont les auteurs ; avec cette différence que ce qui est *diffamant* est un obstacle à la gloire, fait perdre l'estime, & attire le mépris des honnêtes gens ; que ce qui est *infamant* est une tache honteuse dans la vie, fait perdre l'honeur, & attire l'aversion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le Public, plus on est exposé aux discours *diffamatoires* des jaloux & des mécontens. Qui a eû la sottise ou le malheur de faire quelque action *diffamante* doit être très-attentif à ne se point donner des airs de vanité. Quand on a sur son conte quelque chose d'*infamant*, il faut se cacher entierement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* sont plus propres à deshonorer ceux qui les composent que ceux contre qui ils

ſont faits. Rien n'eſt plus *diffamant* pour un homme que les baſſeſſes de cœur ; & rien ne l'eſt davantage pour les femmes que les foibleſſes de galanterie pouſſées à l'excès. Il n'eſt pour toutes ſortes de perſonnes rien de ſi *infamant* que les châtimens ordonnés par la Juſtice publique.

DIFFÉRENCE. DIVERSITE'. VARIE'TE'. BIGARRURE.

La *différence* ſupoſe une comparaiſon, que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empechent la confuſion. La *diverſité* ſupoſe un changement, que le gout cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flate & le réveille. La *variété* ſupoſe une pluralité de choſes non reſſemblantes, que l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſupoſe un aſſembla-

de la conservation, dans l'idée qu'il y a du danger. F

ge mal assorti, que le caprice forme pour se réjouir, ou que le mauvais gout adopte.

La *différence* des mots doit servir à marquer celle des idées. Un peu de *diversité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; si nous ne l'apercevons pas, c'est la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théâtre.

DIFFEREND. DISPUTE. QUERELLE.

La concurrence des intérêts cause les *différends*. La contrariété des opinions produit les *disputes*. L'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

On vuide le *différend*. On termine la *dispute*. On apaise la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint

bien qu'on peut perdre ; avec cette

au défaut d'attention à la juſte valeur des termes, eſt ce qui prolonge ordinairement les *diſputes*. Il y a dans la plûpart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

DILIGENT. EXPEDITIF. PROMT.

Lorſqu'on eſt *diligent* on ne perd point de tems, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorſqu'on eſt *expéditif* on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui ſe préſente, & on le finit tout de ſuite. Lorſqu'on eſt *promt* on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais, & la lenteur ſont les trois défauts opoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail ; l'homme *expéditif* ne le quite point ; & l'homme *promt* en vient bien-tôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre ; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer ; & *promt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *diſcernement* regarde non-ſeulement la choſe mais encore ſes aparences, pour ne la pas confondre avec d'autres ; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe conſidérée en elle-même pour en pénétrer le vrai ; c'eſt une connoiſſance qui prononce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes ; il en démêle le vrai & le faux ; les perfections, & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumieres juſque dans l'avenir ; il ſent le raport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin l'on peut dire du *diſcernement* qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empeche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais ; &

l'on peut dire du *jugement* qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente & empeche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorſqu'il eſt queſtion de choiſir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en raporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorſqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les ſciences veulent du *diſcernement*; il eſt plus ou moins délicat, ſelon la fineſſe de l'eſprit & l'étendue des connoiſſances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement*; il eſt plus ou moins ſûr, ſelon la force de la raiſon & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *diſcernement* eſt une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement* eſt un étourdi.

DISTINGUER. SÉPARER.

On *distingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *sépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on se fait des choses, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les désigne, servent à les *distinguer*. L'arrangement, la place, le tems, & le lieu, servent à les *séparer*.

Vouloir trop se *distinguer* des personnes avec qui nous devons vivre, c'est leur donner occasion à se *séparer* de nous.

La différence des modes & du langage *distingue* plus les nations que celle des meurs. L'absence *sépare* les amis sans en desunir le cœur; je n'oserois dire la même chose des amans; & ce n'est qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit que les absens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots ſignifient que d'un tout on en fait pluſieurs parties ; mais celui de *diviſer* ne marque préciſément que la deſunion du tout pour former de ſimples parties ; & celui de *partager*, outre cette deſunion du tout, a de plus un certain raport à l'union propre de chaque partie pour en former de nouveaux tous particuliers.

La différence des intérêts *diviſe* les Princes ; celle des opinions *partage* les peuples.

On *diviſe* le tout en ſes parties ; on le *partage* en ſes portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviſer* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRÉSENTER. OFFRIR.

L'idée du don eſt le fondement eſſenciel & commun qui rend ſynonyme en baucoup d'occaſions la ſignification de ces mots. Mais

donner eſt plus famillier ; *préſenter* eſt toujours reſpectueux ; *offrir* eſt quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domeſtiques. Nous *préſentons* aux princes. Nous *offrons* aux dieux.

On *donne* à une perſonne afin qu'elle reçoive. On lui *préſente* afin qu'elle agrée. On lui *offre* afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui eſt à nous ; *offrir* que ce qui eſt en nôtre pouvoir ; mais nous *préſentons* quelquefois ce qui n'eſt ni à nous ni en notre puiſſance.

Donner marque plus poſitivement l'acte de la volonté qui tranſporte actuellement la propriété de la choſe. *Préſenter* déſigne proprement l'action extérieure de la main ou du geſte, pour livrer la choſe dont on veut tranſporter la propriété ou l'uſage. *Offrir* exprime particulierement le mouvement du cœur qui tend à ce tranſport. Ainſi la valeur des deux derniers mots a

plus de raport à la partie préliminaire du don ; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté ; c'eſt pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *préſente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner ;* mais on ne peut changer l'ordre de ce ſens.

Les biens, le cœur, l'eſtime, ſe *donnent*. Les reſpects, le pain-bénit, les cayers des Etats ou des délibérations ſe *préſentent*. Les ſervices perſonnels s'*offrent*.

Ce n'eſt pas toujours la libéralité qui fait *donner ;* l'intérêt y a quelquefois baucoup de part. La maniere de *préſenter* peut être plus agréable que le don même de la choſe. On *offre* plus ſouvent par pure politeſſe que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque ſens qu'on prenne ces mots, le plaiſir eſt toujours l'opoſé de la *douleur*, & le bien l'eſt du

du *mal*. Mais ils ne ſont proprement ſynonymes que dans le ſens où ils marquent une ſorte de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſouffrir ; & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité ; le *mal* dit quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là qu'elle eſt aiguë ; de l'autre qu'il eſt violent. On dit auſſi, par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

CHAGRIN. TRISTESSE. MÉLANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracaſſeries de la vie ; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions ; le gout des plaiſirs

en eſt émouſſé. La *mélancolie* eſt l'effet du tempérament ; les idées ſombres y dominent & en éloignent celles qui ſont réjouiſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorſqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorſque par un excès de ſenſibilité il s'en laiſſe entiérement ſaiſir. Le ſang s'altere dans la *mélancolie*, lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe procurer des divertiſſemens & des diſſipations.

DROIT. DEBOUT.

On eſt *droit* lorſqu'on n'eſt ni courbé ni panché. On eſt *debout* lorſqu'on eſt ſur ſes pieds.

La bonne-grace veut qu'on ſe tienne *droit*. Le reſpect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice* ; c'eſt ce qui eſt dû à chacun. La

juſtice eſt la conformité des actions avec le *droit*; c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt dû. Le premier eſt dicté par la nature, ou établi par l'autorité ſoit divine ſoit humaine; il peut quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde eſt la regle qu'il faut toujours ſuivre; elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les loix de la *juſtice* que de ſoutenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point; il eſt ferme par la ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas; il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante* & qui l'eſt le moins.

ECLAIRÉ. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne se trompe pas ; il sait. Le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper ; il distingue.

L'étude rend *éclairé*. L'esprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoit la justice d'une cause ; il est instruit de la loi qui la favorise ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénetre les circonstances & la nature d'une cause ; il est d'abord au fait, & voit de quoi il est question.

ÉCLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, & celui-ci sur le *lustre*. De sorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un auteur qui a défini le JE-NE-SAIS-QUOI le *lustre* du *brillant*, & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *lustre* ; il auroit même mieux dit s'il pouvoit y avoir du mieux dans

ce qui eſt abſolument mauvais. Mais ces mots ne ſont pas faits pour être ſous le régime l'un de l'autre ; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant* ni le *brillant* du *luſtre* ; encore moins le *luſtre* du *brillant* & le *brillant* de l'*éclat* ; il faut opter pour l'un des trois, ſelon le gout ou la force de ce qu'on veut exprimer ; ou ſi l'on veut les apliquer tous au même ſujet, il faut que ce ſoit ſans régime & par forme de gradation ; en diſant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *luſtre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *luſtre* que les couleurs uſées.

Il ſemble que l'*éclat* tienne du feu ; que le *brillant* tienne de la lumiere ; & que le *luſtre* tienne du poli.

On ne ſe ſert guere du mot de *luſtre* que dans le ſens litéral, pour

ce qui tombe sur la vûe ; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat* & encore plus souvent celui de *brillant* dans le sens figuré, pour le discours & les ouvrages d'esprit. Etant considérés dans ce sens, il me paroit que c'est par la vérité, la force, & la nouveauté des pensées qu'un discours a de l'*éclat* ; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicatesse de l'expression ; & que c'est par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la frase qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit.

EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.

L'*effigie* est pour tenir la place de la chose même. L'*image* est pour en représenter simplement l'idée. La *figure* est pour en montrer l'attitude & le dessin. Le *portrait* est uniquement pour la ressemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos

myſteres. On fait des *figures* équeſtres de nos Rois. On grave les *portraits* des hommes illuſtres.

Effigie & *portrait* ne ſe diſent dans le ſens litéral qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *figure* ſe diſent de toutes ſortes de choſes. *Portrait* ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les Orateurs font, ſoit des perſonnes, des caracteres, ou des actions.

ÉLÉGANCE. ÉLOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* conſiſte à donner à la penſée un tour noble & poli, & à la rendre par des expreſſions châtiées, coulantes, & gracieuſes à l'oreille : que ce qui fait l'*éloquence* eſt un tour vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes, & figurées ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles.

L'*élégance* s'aplique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la fraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des

idées. La premiere, contente de plaire, ne cherche que les graces de l'élocution. La ſeconde, voulant perſuader, met du véhément & du ſublime dans le diſcours. L'une fait les beaux-parleurs ; & l'autre les grands Orateurs.

DIFFICULTÉ. OBSTACLE. EMPECHEMENT.

La *difficulté* embaraſſe ; elle ſe trouve ſurtout dans les affaires, & en ſuſpend la déciſion. L'*obſtacle* arrête ; il ſe rencontre proprement ſur nos pas, & barre nos démarches. L'*empéchement* réſiſte ; il ſemble mis exprès pour s'opoſer à l'exécution de nos volontés.

On dit lever la *difficulté* ; ſurmonter l'*obſtacle* ; ôter ou vaincre l'*empéchement*.

Le mot de *difficulté* me paroit exprimer quelque choſe qui nait de la nature & des propres circonſtances de ce dont il s'agit. Celui d'*obſtacle* ſemble dire quelque choſe qui vient

des bagatelles. L'entêtement, joint

d'une cauſe étrangere. Celui d'*empêchement* fait entendre quelque choſe qui dépend d'une loi ou d'une force ſupérieure.

La diſpoſition des eſprits fait ſouvent naître dans les traités plus de *difficultés* que la matiere même ſur laquelle il eſt queſtion de ſtatuer. L'éloquence de Démoſthene fut le plus grand *obſtacle* que Philippe de Macédoine trouva dans ſes routes politiques, & qu'il ne put jamais ſurmonter que par la force des armes. La proche parenté eſt un *empêchement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de raport au nombre & à la quantité; ſa propre énergie eſt d'ajouter & d'augmenter; quand il n'y en a pas aſſez il en faut *encore;* l'amour eſt non ſeulement libéral mais *encore* prodigue. *Auſſi* tient davantage de la ſimilitude & de la comparaiſon; ſa valeur parti-

prompt dans les ordres qu'on doit exécuter.

culiere eſt de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choſes ; lorſque le corps eſt malade l'eſprit l'eſt *auſſi* ; ce n'eſt pas ſeulement à Paris qu'il y a de la politeſſe, on en trouve *auſſi* dans la province.

ENFANT. PUÉRIL.

On aplique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on diroit d'un homme qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le premier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité, & le ſecond un défaut d'élévation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon ; un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoitre le ſolide ; une conduite *puérile* eſt une conduite ſans gout, qui fait qu'on donne dans le petit faute d'avoir des ſentimens.

dans le faux ou dans le mauvais ; &

GAI. ENJOUE'. RE'JOUISSANT.

C'eſt par l'humeur qu'on eſt *gai* ; par le caractere d'eſprit qu'on eſt *enjoué* ; & par les façons d'agir qu'on eſt *réjouiſſant*. Le triſte, le ſérieux, & l'ennuyeux ſont préciſément leurs opoſés.

Nôtre *gaieté* tourne preſqu'entiérement à nôtre profit ; nôtre *enjouement* ſatisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes ; mais nous ſommes uniquement *réjouiſſans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* eſt de bonne compagnie. Un homme *réjouiſſant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertiſſemens, d'être *enjoué* dans les converſations libres, & il faut éviter d'être *réjouiſſant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE-SAVOIR.

Enſeigner c'eſt uniquement don-

ner des leçons. *Aprendre* c'eſt donner des leçons dont on profite. *Inſtruire* c'eſt metre au fait des choſes par des mémoires détaillés. *Informer* c'eſt avertir les perſonnes des événemens qui peuvent être de quelque conſéquence. *Faire-ſavoir* c'eſt ſimplement raporter ou mander fidelement les choſes.

Enſeigner & *aprendre* ont plus de raport à tout ce qui eſt propre à cultiver l'eſprit & à former une belle éducation ; c'eſt pourquoi l'on s'en ſert très-à-propos, lorſqu'il eſt queſtion des arts & des ſciences. *Inſtruire* a plus de raport à ce qui eſt utile à la conduite de la vie & au ſuccès des affaires ; ainſi il eſt à ſa place lorſqu'il s'agit de quelque choſe qui regarde ou notre devoir ou nos intérêts. *Informer* renferme particulierement, dans l'étendue de ſon ſens, une idée d'autorité à l'égard des perſonnes qu'on informe & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits ſont

l'objet de l'*information* ; c'eſt par cette raiſon que ce mot eſt à merveille lorſqu'il eſt queſtion des ſervices ou des malverſations de gens employés par d'autres ; & de la maniere dont ſe comportent les enfans, les domeſtiques, les ſujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raiſon à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire-ſavoir* a plus de raport à ce qui ſatisfait ſimplement la curioſité ; deſorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Profeſſeur *enſeigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ſes leçons. L'Hiſtorien *aprend* à la poſtérité les événemens de ſon ſiecle. Le Prince *inſtruit* ſes Ambaſſadeurs de ce qu'ils ont à négocier : le Pere *inſtruit* auſſi ſes enfans de la maniere dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui ſe paſſe dans la province ; comme le ſurveillant *informe* les ſupérieurs de la bonne ou mauvaiſe conduite de

ceux qui leur ſont ſoumis. Les Correſpondans ſe *font-ſavoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils ſont.

Il faut ſavoir à fond pour être en état d'*enſeigner*. Il faut de la méthode & de la clarté pour *aprendre* aux autres ; de l'expérience & de l'habileté pour bien *inſtruire* ; de la prudence & de la ſincérité pour *informer* à propos & au vrai ; des ſoins & de l'exactitude pour *faire-ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *aprènnent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire*. Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être deſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font-ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre deſavantage.

ENTENDRE. ECOUTER. OUIR.

Entendre c'eſt être frapé des ſons. *Ecouter* c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas quoiqu'on *écoute* ; & ſouvent on *entend* ſans *écouter*. *Ouïr* n'eſt guere d'uſage qu'au prétérit ; il differe d'*entendre* en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe ; on a quelquefois *ouï* parler ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de feindre de ne pas *entendre*. Il eſt malhonnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte, il faut avoir *ouï* diſtinctement.

ENTENDRE. COMPRENDRE. CONCEVOIR.

Se faire des idées conformes aux objets préſentés, c'eſt la ſignification commune de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité qui a préciſément raport à la va-

leur des termes dont on ſe ſert; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choſes qu'on explique ; & celle qu'exprime le mot de *concevoir* regarde plus particulierement l'ordre & le deſſein de ce qu'on ſe propoſe. Le premier s'aplique très-bien aux circonſtances du diſcours, au ton dont on parle, au tour de la fraſe, à la délicateſſe des expreſſions ; tout cela s'*entend*. Le ſecond paroit mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoiſſances ſpéculatives ; ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſieme s'emploie avec grace pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans ; enfin tout ce qui dépend de l'imagination ſe *conçoit*.

On *entend* les langues ; on *comprend* les ſciences ; & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique ; de *comprendre* ce qui eſt abſtrait ; & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* désigne un esprit fin ; celle de *comprendre* désigne un esprit pénétrant ; celle de *concevoir* désigne un esprit net & métodique.

Le courtisan *entend* le langage des passions. L'homme docte *comprend* les questions métaphysiques de l'école. L'architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui est délicat ; ne *comprend* pas ce qui est relevé ; & ne *conçoit* pas ce qui est grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot ; ne s'entretenir que de choses communes & sensibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de sublimes ; & mettre, autant que la conversation le permet, de l'ordre dans son discours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTÊTE. OPINIATRE. TÊTU. OBSTINÉ.

Ces épithetes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention, qui le ſéduit, & qui lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empêche d'en aprouver & d'en gouter d'autres. Dans un *opiniâtre* ce défaut paroît être l'effet d'une conſtance mal-entendue, qui le confirme dans ſes volontés, & qui lui faiſant trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empeche de ſe retracter. Dans un *têtu* ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de ſoi-même, qui fait que, ſe conſultant ſeul, il ne conte pour rien le ſentiment d'autrui. Dans un *obſtiné* ce défaut me paroît provenir d'une eſpece de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un

peu de l'impoliteſſe, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* déſignent un défaut plus fondé ſur un eſprit trop fortement perſuadé, que ſur une volonté trop difficile à réduire, & dont par conſéquent le propre effet eſt de faire trop abonder en ſon ſens; avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & ſe perſuade également les ſentimens des autres comme les ſiens, & même après quelque ſorte d'examen ou de raiſonnement; au lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux ſiens propres, & le plus ſouvent du premier aſpect ſans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obſtiné* déſignent tout au contraire un défaut plus fondé ſur une volonté revêche que ſur une conviction d'eſprit; & dont l'effet particulier tend directement à ne ſe point rendre au ſens des autres, malgré toutes lumieres contraires; avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuſe ordinairement de ſe rendre à

la raiſon par une opoſition à céder qui lui eſt comme naturelle & de tempérament ; au lieu que l'*obſtiné* ne s'en défend ſouvent que par une volonté de pur caprice & de propos délibéré.

ENTIER. COMPLET.

Une choſe eſt *entiere* lorſqu'elle n'eſt ni mutilée, ni briſée, ni partagée, & que toutes ſes parties ſont jointes ou aſſemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle eſt *complette* lorſqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de raport à la totalité des portions qui ſervent ſimplement à conſtituer la choſe dans ſon intégrité eſſentielle. Le ſecond en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la choſe.

Les bourgeois dans les provinces occupent des maiſons *entieres* ; à Paris ils n'ont pas toujours des apartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui nait du deſſin & de la conſtruction de l'ouvrage ; & le *fini* celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclud tout défaut ; & l'autre montre un ſoin particulier, & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire n'eſt pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler n'eſt pas *fini*.

Les anciens ſe ſont plus attachés au *parfait* ; & les modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *acheve* ce qui eſt commencé en continuant à y travailler. On *finit* ce qui eſt avancé en y mettant la derniere main. On *termine* ce qui ne doit pas durer en le faiſant diſcontinuer. Deſorte que l'idée caractériſtique d'*achever*, eſt la conduite de la choſe juſqu'à ſon dernier

période ; celle de *finir* eſt l'arrivée de ce période ; & celle de *terminer* eſt la ceſſation de la choſe.

Achever n'a proprement raport qu'à l'ouvrage permanent, ſoit de la main, ſoit de l'eſprit ; on deſire qu'il ſoit *achevé* par la curioſité qu'on a de le voir dans ſon entier. *Finir* ſe place particulierement à l'égard de l'occupation paſſagere ; on ſouhaite qu'elle ſoit *finie* par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours appliqué à la même. *Terminer* ne ſe dit guere que pour les diſcuſſions, les différends, & les courſes.

Les eſprits légers commencent beaucoup de choſes ſans en *achever* aucune. Les perſonnes extrêmement prévenues en leur faveur ne donnent guere de louanges aux autres ſans *finir* par un correctif ſatirique. Ne peut-on pas douter de la ſageſſe de ces loix qui, au lieu de *terminer* les procès, ne ſervent qu'à les prolonger ?

ENVIER. AVOIR-ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils poſſedent ; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons-envie* pour nous de ce qui n'eſt pas en notre poſſeſſion ; nous voudrions l'avoir. Le premier eſt un mouvement de jalouſie ou de vanité. Le ſecond l'eſt de cupidité ou de volupté.

Les ſubalternes *envient* l'autorité des ſupérieurs. Les enfans *ont-envie* de tout ce qu'ils voient.

Il me paroit qu'on ſe ſert plus à propos d'*envier* pour les avantages perſonnels & généraux ; mais qu'*avoir-envie* va mieux pour les choſes particulieres. & détachées de la perſonne. Ainſi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir-envie* d'un mets.

EQUIVOQUE. AMBIGUITE'. DOUBLE-SENS.

L'*équivoque* a deux ſens ; l'un naturel qui paroit être celui qu'on

veut faire entendre & qui eſt effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné ; qui n'eſt entendu que de la perſonne qui parle, & qu'on ne ſoupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un ſens général ſuſceptible de diverſes interprétations; ce qui fait qu'on a peine à démêler la penſée préciſe de l'auteur, & qu'il eſt même quelquefois impoſſible de la pénétrer au juſte. Le *double-ſens* a deux ſignifications naturelles & convenables, par l'une deſquelles il ſe préſente litéralement pour être compris de tout le monde, & par l'autre il fait une fine alluſion pour n'être entendu que de certaines perſonnes.

Ces trois façons de parler ſont dans l'occaſion des ſubterfuges adroits pour cacher ſa véritable penſée. Mais on ſe ſert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguité* pour ne pas trop inſtruire ; & du

double

double-ſens pour inſtruire avec précaution.

Il eſt bas & indigne d'un honnête-homme d'uſer d'*équivoque ;* il n'y a que la ſubtilité d'une éducation ſcolaſtique qui puiſſe perſuader qu'elle ſoit un moyen de ſauver du naufrage ſa ſincérité ; car dans le monde elle n'empeche pas de paſſer pour menteur ou pour mal-honnête-homme, & elle y donne deplus un ridicule d'eſprit très-mépriſable. L'*ambiguité* eſt peutêtre plus ſouvent l'effet d'une confuſion d'idées que d'un deſſein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent ; on ne doit en faire uſage que dans les occaſions où il eſt dangereux de trop inſtruire. Le *double-ſens* eſt d'un eſprit fin ; la malignité & la politeſſe en ont introduit l'uſage ; il faudroit ſeulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

donne dans le petit faute d'avoir des ſentimens.

ESPÉRER. ATTENDRE.

Le premier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même ; & il déſigne une confiance apuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particulierement le moment heureux de l'événement, ſans exclure ni déſigner, par ſa propre énergie, aucun fondement de confiance. On *eſpere* d'obtenir les choſes ; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpere* ſoit plus une grace ou une faveur ; & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos demandes ; & nous en *attendons* de convenables à nos propoſitions.

J'*eſpere* que mon ouvrage ſera

gouté du Public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GE'NIE.

Le ſens litéral d'*eſprit* eſt d'une vaſte étenduë; il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes; & par conſéquent il eſt le fondement du raport & de la reſſemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a auſſi un ſens particulier & d'un uſage moins étendu, qui le diſtingue & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particuliere qu'il eſt ici placé, défini, & caractériſé. J'ai crû ce préliminaire néceſſaire pour aller audevant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caracteres ſuivans.

L'*eſprit* eſt fin & délicat; mais

il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie ; ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées ; ſon propre eſt de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée ; elle ne s'accommode d'aucune extravagance ; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la regle ; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon-ſens* eſt droit & ſûr ; ſon objet ne va pas au-de-là des choſes communes ; il empeche d'être la dupe des charlatans & des fripons ; il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & clair-voyant ; il bannit l'air imbécile & nigaud ; met aiſément au fait des choſes ; parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & prompte ; elle épargne les longues

explications ; donne beaucoup d'ouverture pour les ſciences & pour les arts ; met de la clarté dans les expreſſions & de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* eſt habile & pénétrante ; elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles ; rend les hommes propres aux divers emplois de la ſociété civile ; fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute régulierement. Le *génie* eſt heureux & fécond ; c'eſt plus un don de la nature qu'un ouvrage de l'éducation ; quand on a ſoin de le cultiver, on eſt toujours recompenſé par le ſuccès ; il met du caractere & du gout dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne ſe pique point d'*eſprit ;* s'attache à avoir de la *raiſon ;* veille à ne ſe point écarter du *bon-ſens ;* travaille à former ſon *jugement ;* exerce ſon *entendement ;* cherche à rendre ſa *conception* juſte ; ſe procure en toutes choſes le plus d'*intelligence* qu'il peut ; & ſuit ſon *génie.*

La bêtiſe eſt l'opoſé de l'*eſprit* ; la folie l'eſt de la *raiſon* ; la ſottiſe l'eſt du *bon-ſens* ; l'étourderie l'eſt du *jugement* ; l'imbécilité l'eſt de l'*entendement* ; la ſtupidité l'eſt de la *conception* ; l'incapacité l'eſt de l'*intelligence* ; & l'ineptie l'eſt du *génie*.

Il faut, dans le commerce des Dames, de l'*eſprit*, ou du jargon qui en ait l'aparence. L'on n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon* dans les cercles d'amis. Le *bon-ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans. La *conception* fait gouter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

ÉTONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION

Un événement imprévû, ſupé-

rieur aux connoiſſances & aux forces de l'ame, lui cauſe les ſituations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* eſt plus dans les ſens, & vient des choſes blâmables ou peu aprouvées. La *ſurpriſe* eſt plus dans l'eſprit, & vient de choſes extraordinaires. La *conſternation* eſt plus dans le cœur, & vient de choſes affligeantes.

Le premier de ces mots ne ſe dit guere en bonne part; le ſecond ſe dit également en bonne & en mauvaiſe part; & le troiſiéme ne s'emploie jamais qu'en mauvaiſe part. La beauté d'une femme ne cauſe point d'*étonnement*, & ſa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami comme celle d'un ennemi peut cauſer de la *ſurpriſe*. Un accident qui attaque l'honneur ou qui dérange la fortune eſt capable de jetter dans la *conſternation*.

L'*étonnement* ſupoſe dans l'événement qui le produit une idée de force; il peut fraper juſqu'à ſuſpen-

est confus.

dre l'action des sens extérieurs. La *surprise* y suppose une idée de merveilleux ; elle peut aller jusqu'à l'admiration. La *consternation* y en suppose une de généralité ; elle peut pousser la sensibilité jusqu'à un entier abatement.

Les cœurs bien placés sont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liste des miracles ou des sortileges. Dans les calamités publiques & dans les maux pressans, on est *consterné ;* parce qu'on manque de ressources, ou qu'on se défie de celles qu'on a.

Plus on est expérimenté moins on est susceptible d'*étonnement ;* parce que les choses réelles donnent l'idée des possibles. L'esprit supérieur trouve rarement un sujet de *surprise ;* parce qu'il sait que ce qu'il ne connoit pas n'est pas plus extraordinaire que ce qu'il connoit ; & que les causes cachées sont

également, comme les cauſes connues, des reſſorts mécaniques de la nature ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation*; parce qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes premieres, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entiere ſoumiſſion.

ETRE. SUBSISTER. EXISTER.

Etre convient à toutes ſortes de ſujets, ſubſtances ou modes, & à toutes les manieres d'être, ſoit réelles, ſoit idéales, ſoit qualificatives ou relatives. *Exiſter* ne ſe dit que des ſubſtances, & ſeulement pour en marquer l'être réel. *Subſiſter* s'aplique également aux ſubſtances & aux modes, mais avec un raport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes,

des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers raports, qu'ils *ſont*. On dit de la matiere, de l'eſprit, des corps, & de tous les êtres réels, qu'ils *exiſtent*. On dit des états, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établiſſemens qui ne ſont ni détruits ni changés, qu'ils *ſubſiſtent*.

Le verbe *être* ſert ordinairement à marquer l'événement de quelque modification ou proprieté dans le ſujet; celui d'*exiſter* n'eſt d'uſage que pour exprimer l'événement de la ſimple exiſtence; & l'on emploie celui de *ſubſiſter* pour déſigner un événement de durée, qui répond à cette exiſtence ou à cette modification. Ainſi l'on dit que l'homme *eſt* inconſtant; que le phénix n'*exiſte* pas; que tout ce qui eſt d'établiſſement humain ne *ſubſiſte* qu'un tems.

EVEILLER. REVEILLER.

Le piremer de ces mots eſt d'un

plus fréquent uſage dans le ſens littéral ; le ſecond eſt plus ſouvent employé dans le ſens figuré. L'un ſe fait quelquefois ſans le vouloir ; mais l'autre marque ordinairement du deſſein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le ſommeil tendre. Il faut peu de choſe pour *réveiller* une paſſion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

ÉVÉNEMENT. ACCIDENT. AVANTURE.

Evénement ſe dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, ſoit au Public, ſoit aux Particuliers ; & il eſt le mot convenable pour les faits qui concernent l'Etat ou le gouvernement. *Accident* ſe dit de ce qui arrive de fâcheux, ſoit à un ſeul, ſoit à pluſieurs Particuliers ; & il s'aplique également aux faits qui ne ſont pas perſonnels comme à ceux qui le ſont. *Avanture* ſe dit uniquement de ce qui arrive aux

apartemens *complets*.

perſonnes, ſoit que les choſes viennent inopinément, ſoit qu'elles ſoient la ſuite d'une intrigue ; & ce mot marque quelque choſe qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me ſemble auſſi que le haſard a moins de part dans l'idée d'*événement* que dans celle d'*accident* & d'*avanture*.

Les révolutions d'Etats ſont des *évènemens* : les chûtes d'édifices ſont des *accidens* : les bonnes-fortunes de jeunes gens ſont des *avantures*.

La vie eſt pleine d'*evènemens* que la prudence ne peut prévoir. La plûpart des *accidens* n'arrivent que par défaut d'attention. Il eſt peu de gens qui ayent vécu dans le monde ſans avoir eû quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE-EXCELLENT.

Exceller ſupoſe une comparaiſon ; met au deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpece ; exclud les

pareils ; & s'aplique à toutes ſortes d'objets. *Etre-excellent* place ſimplement dans le plus haut degré ſans faire de comparaiſon ; ſoufre des égaux, & ne convient bien qu'aux choſes de gout. Ainſi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Mikel-Ange dans le deſſin, & que Silvia *eſt-excellente* Actrice.

Quelque mécanique que ſoit un art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt-excellent*, plus il eſt quelquefois dangereux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuſe* d'une faute aparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier, & part d'un fond de politeſſe. L'autre eſt pour arrêter la vengeance ou pour empêcher la punition ; & déſigne un mouvement de repentir.

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promtement.

EXPERIENCE. ESSAI. EPREUVE.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des choſes ; elle décide de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, éclaircit le doute, & diſſipe l'ignorance. L'*eſſai* concerne particulierement l'uſage des choſes ; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de raport à la qualité des choſes ; elle inſtruit de ce qui eſt bon ou mauvais, diſtingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour ſavoir, des *eſſais* pour choiſir, & des *épreuves* pour connoître.

L'*expérience* confirme nos opinions ; elle eſt la mere de la ſcience. L'*eſſai* conduit notre gout, il eſt la voie de la ſatisfaction. L'*épreuve* raſſûre notre confiance ; elle eſt le remede contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTÉRIEUR. DEHORS. APARENCE.

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit ; il fait partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne ; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en aproche le plus. L'*aparence* eſt l'effet que la vûe de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vûe.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées ſont l'*extérieur* d'un château ; les foſſés, les cours, les jardins, & les avenues en ſont les *dehors* ; la figure, la grandeur, la ſituation, & le plan de l'architecture en ſont l'*aparence*.

Dans le ſens figuré, *extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes ; *dehors* eſt plus ordinaire pour les manieres & pour la dépenſe ; & *aparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas

que pour tromper, de l'*ambiguité* pour ne pas trop inſtruire ; & du *double*

toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide. Les pratiques de dévotion ſont des *aparences* qui ne décident rien ſur la vertu.

FACILE. AISÉ.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui ſe fait ſans peine : mais le premier de ces mots exclud proprement la peine qui nait des obſtacles & des opoſitions qu'on met à la choſe ; & le ſecond exclud la peine qui nait de l'état même de la choſe. Ainſi l'on dit que l'entrée eſt *facile*, lorſque perſonne n'arrête au paſſage ; & qu'elle eſt *aiſée*, lorſqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par la raiſon de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile* ; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il eſt *aiſé*.

Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir du mot de *facile* en dénommant l'action ; & de celui d'*aiſé* en

exprimant l'événement de cette action. Deſorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en eſt *facile*, & qu'il eſt *aiſé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs ſe forment les deux adverbes *aiſément* & *facilement* ; qui, outre les différences qu'ils puiſent de leurs ſources, en ont encore une particuliere, que je dois ſans doute faire remarquer ici ; c'eſt que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'eſprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une perſonne de bonne ſociété, qu'elle comprend *aiſément* les choſes fines, & pardonne *facilement* les deſobligeantes ; plûtôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aiſément*. Ce choix eſt délicat, je l'avoue ; mais je le ſens, pourquoi un autre ne le ſentiroit-il pas ?

FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.

La *façon* nait du travail, & ré-

propositions.

J'espere que mon ouvrage sera

sulte de la matiere mise en œuvre ; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, selon qu'il est habile dans l'art. La *figure* nait du dessin, & résulte du contour de la chose ; l'auteur du plan la fait plus ou moins réguliere, selon qu'il est capable de justesse. La *forme* nait de la construction, & résulte de l'arrangement des parties ; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, selon qu'il sait régler son imagination. La *conformation* ne se dit guere qu'à l'égard des parties du corps animal ; elle nait de leur raport, & résulte de la disposition qu'elles ont à s'aquitter de leurs fonctions ; la nature la produit plus ou moins convenable, selon la concurrence accidentelle des causes physiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte souvent sur le prix de la matiere. On ne donne guere en architecture la *figure* ronde qu'aux pieces uniques & isolées. Le Paganisme a

L'*eſprit* eſt fin & délicat ; mais

peint la Divinité ſous toutes ſortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'eſprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle eſt belle ou laide ; de la *figure*, qu'elle eſt gracieuſe ou deſagréable ; de la *forme*, qu'elle eſt ordinaire ou extraordinaire ; & de la *conformation*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe.

La mode décide ſur la *façon* ; l'ancienneté ayant toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure* ; il ne s'agit que de l'avoir juſte. L'eſpece regle la *forme* ; il faut y aſſujettir le gout. La proportion préſide à la *conformation* ; les cauſes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'eſt point employé dans le ſens figuré ; *façon*, *figure*, & *forme* le ſont ; avec cette différence qu'alors le premier de ces mots ſe dit particulierement à l'é-

prompte ; elle épargne les longues

gard de l'action perſonnelle ; le ſecond à l'égard de la contenance ; & le troiſiéme à l'égard du cérémonial.

Chacun a ſa *façon* propre de penſer & d'agir. Un homme qui ſoufre fait une triſte *figure* avec des gens en pleine ſanté qui ne reſpirent que la joie. La *forme* devient ſouvent plus eſſencielle que le fond.

FAÇONS. MANIERES.

Il me ſemble que *façons* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; & que *manieres* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractere ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourdui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner des graces ; & quelques femmes ont pris les *manieres* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe ; cet échange n'eſt pas à l'avantage des premiers.

le plus d'*intelligence* qu'il peut ; & ſuit ſon *génie*.

Les *manieres* de la Cour deviennent *façons* dans la Province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui eſt *fade* ne pique pas le gout. Ce qui eſt *inſipide* ne le touche point du tout. Ainſi le dernier enchérit ſur le premier ; il ne manque à l'un qu'un degré d'aſſaiſonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'eſprit, ils ſont tous les deux très-éloignés du beau : mais le fade paroiſſant en affecter & en chercher les graces, déplait & choque ; l'*inſipide* ne paroiſſant pas même le connoitre, ennuie & rebute.

A l'égard de la beauté du ſexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*inſipide* qu'à ceux qui ſont d'un tempérament toutafait inſenſible ; mais on dit une beauté *fade*, lorſqu'elle n'eſt point animée, & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, ſoit de vivacité ou de langueur, qui ſont faits pour réveiller l'œil du ſpectateur.

Un événement imprévû, ſupé-

FAIRE. AGIR.

On *fait* une choſe : on *agit* pour la *faire*.

Le mot de *faire* ſupoſe, outre l'action de la perſonne, un objet qui termine cette action & qui en ſoit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la perſonne, & peut de-plus être lui-même l'objet du mot *faire*.

L'ambitieux pour *faire* réuſſir ſes projets ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La ſageſſe veut que dans tout ce que nous *faiſons* nous *agiſſions* avec réflexion.

FAMEUX. ILLUSTRE. CELEBRE. RENOMME'.

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux* n'eſt fondée que ſur une ſimple diſtinction du commun, qui fait parler du ſujet dans

force ; il peut fraper juſqu'à ſuſpen-

une vaſte étendue de contrées & de ſiecles ; ſoit que cette diſtinction ſe prenne en bonne ou en mauvaiſe part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illuſtre* eſt fondée ſur un mérite apuyé de dignité & d'éclat qui fait non-ſeulement connoitre, mais qui fait encore eſtimer le ſujet, & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célebre*, eſt fondée ſur un mérite de talent, mais de talent d'eſprit ou de ſcience, qui, ſans placer dans le grand & ſans ſuppoſer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au ſujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé* eſt uniquement fondée ſur la vogue que donne le ſuccès ou le gout public, qui, ſans procurer beaucoup d'honeur au ſujet, le tire ſimplement de l'oubli, & rend ſon nom connu dans le monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, eſtimée par les François, eſt également *fameuſe* chez l'une & l'autre nation. Les

& que les causes cachées sont

Princes brillent pendant leur vie ; mais ils ne sont *illustres* dans la postérité que par les monumens de grandeur, de sagesse, & de bonté qu'ils laissent après eux. Il y a des auteurs *célebres* qu'il n'est pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blamable, sans faire courir beaucoup de risque à sa propre réputation. Il suffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris pour y faire bien vîte sa fortune.

Fameux, *célebre*, & *renommé*, se disent des personnes & des autres choses ; mais *illustre* ne s'aplique qu'aux personnes, du moins quand on veut être scrupuleux sur le choix des termes.

Erostrate chez les Grecs brûla le Temple de Diane pour se rendre *fameux* ; il y réussit plus par la défense que les juges firent de le nommer que par son action : la plûpart de nos libelles ont le même sort, ils se tirent de la poussiere & se rendent

dent *fameux* par un Arrêt. La bataille de Cannes rendit les Cartaginois *illuſtres* ; la journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les Eſpagnols ; & ces deux actions ſont *célebres* dans l'hiſtoire, quoique malheureuſes pour les Peuples qui en ont conſervé la mémoire. Les Gobelins ont été des Teinturiers ſi *renommés*, que leur nom eſt demeuré au lieu où ils travailloient, & aux ouvrages que d'autres ont continué après eux. Je doute que les vins de Falerne ayent été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille eſt plus de bourgeoiſie. *Maiſon* eſt plus de qualité.

On dit, en parlant de naiſſance, être d'honnête *famille* & de bonne *maiſon*. On dit auſſi *famille* royale, & *maiſon* ſouveraine.

Les *familles* ſe font par les alliances, par une façon de vivre polie,

par des manieres distinguées de celles du bas peuple, & par des meurs cultivées, qui passent de pere en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FANÉE. FLÉTRIE.

Ces deux mots different entre eux du plus au moins; le second enchérit au-dessus du premier; une fleur qui n'est que *fanée* peut quelquefois reprendre son éclat; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du tems, & peut se *flétrir* promtement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.

Toutes ces qualités, très opposées à la bonne société, sont l'effet & en même tems l'expression d'un gout

particulier, qui s'écarte mal à propos de celui des autres. C'eſt-là l'idée générale qui les fait ſynonymes, & ſous laquelle ils ſont employés aſſez indifféremment dans beaucoup d'occaſions, parce qu'on n'a point alors en vûe les idées particulieres qui les diſtinguent. Mais chacun n'en a pas moins ſon propre caractere, que je crois rencontrer aſſez heureuſement en diſant, que s'écarter du gout par excès de délicateſſe ou par une recherche du mieux faite hors de ſaiſon c'eſt être *fantaſque*; s'en écarter par une ſingularité d'objet non convenable c'eſt être *bizarre*; par inconſtance ou changement ſubit de gout c'eſt être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penſer c'eſt être *quinteux*; par groſſiereté de mœurs & de défaut d'éducation c'eſt être *bourru*.

Le *fantaſque* dit proprement quelque choſe de difficile; le *bizarre* quelque choſe d'extraordinaire; le

capricieux quelque choſe d'arbitraire ; le *quinteux* quelque choſe de périodique ; & le *bourru* quelque choſe de mauſſade.

FATAL. FUNESTE.

Ils ſignifient également une choſe triſte & malheureuſe : mais le premier eſt plus un effet du ſort ; & le ſecond eſt plus une ſuite du crime.

Les gens de guerre ſont en danger de finir leurs jours d'une maniere *fatale* ; & les ſcélérats ſont ſujets à mourir d'une maniere *funeſte*.

Ces mots ont ſouvent un ſens augural ; je veux dire qu'on s'en ſert pour marquer quelque choſe qui annonce un fâcheux événement ou qui en eſt l'occaſion. Alors *fatal* ne déſigne qu'une certaine combinaiſon, dans les cauſes inconnues, qui empeche que rien ne réuſſiſſe, & fait toujours arriver le mal plûtôt que le bien. *Funeſte* préſage des accidens plus grands & plus acca-

promtement.

blans, ſoit pour la vie, pour l'honeur, ou pour le cœur.

La galanterie fait la fortune aux uns & devient *fatale* aux autres. Toute liaiſon nouée par le vice eſt *funeſte*.

FAUTE. DÉFAUT. DÉFECTUOSITE'. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans ſon idée un raport acceſſoire à l'auteur de la choſe ; enſorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il déſigne auſſi le manquement actif de de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la choſe ſans raport à l'auteur ; mais il exprime un mal qui conſiſte dans un écart poſitif de la regle. *Défectuoſité* marque quelque choſe qui n'eſt pas mal par lui-même, mais uniquement par raport au but de la choſe ou au ſervice qu'on s'en propoſe. *Vice* dit un mal qui nait du fond ou de la diſpoſition naturelle de la cho-

se, & qui en corromt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moins de conséquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il est plus d'usage dans la morale que dans la physique & dans la mécanique.

La concession d'un pouvoir sans bornes est une grande *faute* dans l'établissement du gouvernement; il n'est point de législateur qui l'ait faite. Quelques connoisseurs ont observé qu'il y avoit dans la Chapelle de Versailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaisseau ne répondoit pas à l'élévation. La roture est en France une *défectuosité* qui prive les sujets de beaucoup de places brillantes, dont ils seroient néanmoins capables, comme la noblesse en est une en Suisse qui empeche d'avoir part au gouvernement. L'indigestion causée par un excès d'alimens est moins dangereuse que celle qui vient du *vice* de l'estomach. Les personnes

ſcrupuleuſes regardent les *imperfections* comme de vrais péchés, dont Dieu doit les punir; mais les Chrétiens raiſonnables ne les regardent que comme ſuites néceſſaires de l'humanité, dont Dieu ſe ſert ſimplement pour les humilier & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PÉCHÉ. DÉLIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la foibleſſe humaine; elle va contre les regles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur; il eſt contre les loix de la nature. Le *peché* ne ſe dit que par raport aux préceptes de la religion; il va proprement contre les mouvemens de la conſcience. Le *délit* part de la deſobéiſſance ou de la rebellion contre l'autorité légitime; il eſt une tranſgreſſion de la loi civile; voilà pourquoi il eſt du ſtile du palais. Le *forfait* vient de ſcélérateſſe & d'une corruption entiere du cœur; il bleſſe les ſenti-

mant l'action ; & de celui d'*aile* en

mens d'humanité, viole la foi, & attaque la ſûreté publique.

Les emportemens de la colere & les intrigues de la galanterie ſont des *fautes*. Les calomnies & les aſſaſſinats ſont des *crimes*. Les menſonges & les jugemens téméraires ſont des *pechés*. Les duels & les contrebandes ſont des *délits*. Les incendies & les empoiſonnemens ſont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider ſur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTE'. DE'DAIN.

Le premier de ces mots ſe dit également en bien & en mal ; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaiſe part ; parce que c'eſt dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un ſentiment qui nous empeche de nous familiariſer, & qui nous éloigne des perſonnes que

nous croyons au-deſſous de nous, ſoit par la naiſſance, les biens, ou les talens; avec cette différence que la *fierté* eſt fondée ſur l'eſtime qu'on a de ſoi-même; & le *dédain* ſur le peu de cas qu'on fait des autres: ce qui rend celui-ci plus odieux & plus inſuportable.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit eſprit ou d'une ſotte éducation. Il y a une ſorte de gens vains qui ſe font du *dédain* une décoration perſonnelle, qu'ils produiſent comme une étiquette pour annoncer le mérite qu'ils prétendent avoir, & où l'on ne manque pas de lire le contraire de ce qu'ils y croient écrit.

Il faut éviter de parler & encore plus de badiner avec les perſonnes *fieres*: pour les *dédaigneuſes*, il faut les fuir ou ne les joindre que pour les mortifier.

FIN. DÉLICAT.

Il ſuffit d'avoir aſſez d'eſprit pour

concevoir ce qui eſt *fin* ; mais il faut encore du goût pour entendre ce qui eſt *délicat*. Le premier eſt au-deſſus de la portée de bien des gens ; & le ſecond trouve peu de perſonnes qui ſoient à la ſienne.

Un diſcours *fin* eſt quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu ; mais qui ne ſent pas le *délicat* du premier coup ne le ſentira jamais. On peut chercher l'un ; & il faut ſaiſir l'autre.

Fin eſt d'un uſage plus étendu ; on s'en ſert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* eſt d'un ſervice, comme d'un mérite, plus rare ; il ne ſied pas aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choſes flateuſes. Ainſi l'on dit une ſatire *fine*, une louange *délicate*.

FIN. SUBTIL. DÉLIÉ.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *ſubtil* avance adroite-

ment par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aiſé par des routes ſûres.

La défiance rend *fin*. L'envie de réuſſir jointe à la préſence d'eſprit rend *ſubtil*. L'uſage du monde & des affaires rend *délié*.

Les Normands ont la réputation d'être *fins*. Les Gaſcons paſſent pour *ſubtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. ÉTABLIR. INSTITUER. ÉRIGER.

Fonder c'eſt donner le néceſſaire pour la ſubſiſtance ; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir* c'eſt accorder une place & un lieu de réſidence ; il a un raport particulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Inſtituer* c'eſt créer & former les choſes ; il en déſigne l'auteur ou celui qui les a le premier imaginées & miſes au monde. *Eriger* c'eſt changer en mieux la valeur des choſes ; il ne s'emploie

bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX a *fondé* les Quinze-Vints. Louis XIV a *établi* les Filles de S. Cyr. Ignace de Loyola a *institué* les Jéſuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622, ſous Louis XIII.

FOU. EXTRAVAGANT. INSENSE'. IMBE'CILE.

Le *fou* manque par la raiſon, & ſe conduit par la ſeule impreſſion mécanique. L'*extravagant* manque par la regle, & ſuit ſes caprices. L'*inſenſé* manque par l'eſprit, & marche ſans lumiere. L'*imbécile* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui ſans aucun diſcernement.

Les *fous* ont l'imagination forte: les *extravagans* ont les idées ſingulieres: les *inſenſés* les ont bornées: les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond.

teur.

GAIN. PROFIT. LUCRE. EMOLUMENT. BENEFICE.

Le *gain* ſemble être quelque choſe de très-caſuel qui ſupoſe des riſques & du hazard ; voilà pourquoi ce mot eſt d'un grand uſage pour les joueurs & pour les commerçans. Le *profit* paroit être plus ſûr & venir d'un raport habituel, ſoit du fonds, ſoit d'induſtrie ; ainſi l'on dit les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fourniſſent les cartes, & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par les baux. Le *lucre* eſt d'un ſtile plus ſoutenu, & dont l'idée a quelque choſe de plus abſtrait & de plus général ; ſon caractere conſiſte dans un ſimple raport à la paſſion de l'intérêt, de quelque maniere qu'elle ſoit ſatisfaite ; voilà pourquoi l'on dit très-bien d'un homme, qu'il aime le *lucre ;* & qu'en pareille occaſion on ne ſe ſerviroit pas des autres mots avec la même grace.

L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois ; marquant non-ſeulement la finance réglée des apointemens, mais encore tous les autres revenant-bons. *Bénéfice* ne ſe dit guere que pour les Banquiers, les commiſſionnaires, le change, & le produit de l'argent ; ou dans la juriſprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite tout gain fait aux jeux de hazard. On nomme ſouvent *profit* ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet eſt roturier. Ce n'eſt pas toujours où il y a le plus d'*émolumens* que ſe trouve le plus d'honeur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement des monnoies ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas

donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête-homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſſede, lorſque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

GÉNÉRAL. UNIVERSEL.

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu eſt *univerſelle*.

Un Orateur parle en *général*, lorſqu'il ne fait point d'aplication particuliere. Un ſavant eſt *univerſel*, lorſqu'il ſait de tout.

GÉNIE TALENT.

Ils naiſſent tous les deux avec nous, & ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les arts & pour les emplois : mais le *génie* paroît être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif ; le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la Poëſie & de la Peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très-indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir un raport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de raport au ſexe quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour ; les *perſonnes* de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſoufre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie ; il faut faire connoitre la qualité des *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les gouvernemens il ſe trouve des *gens* mal intentionés ; & il y a toujours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les Rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONEUR.

La *gloire* dit quelque choſe de plus éclatant que l'*honeur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de ſon propre mouvement & ſans y être obligé, des choſes les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, ſans répu-

gnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui eſt pas permis de l'être pour l'*honeur*.

Le deſir d'acquérir de la *gloire* pouſſe quelquefois le courage du ſoldat juſqu'à la témérité; & les ſentimens d'*honeur* le retiennent ſouvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il eſt aſſéz d'uſage, dans le diſcours, de mettre l'intérêt en antitheſe avec la *gloire*, & le gout avec l'*honeur*. Ainſi l'on dit qu'un auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ſes ouvrages que celui qui travaille pour l'intérêt; & que quand un avare fait de la dépenſe c'eſt plus par *honeur* que par gout.

GRACES. AGRÉMENS.

Les *graces* naiſſent d'une politeſſe naturelle accompagnée d'une noble

liberté ; c'eſt un verni qu'on répand dans le diſcours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plait juſque dans les moindres choſes. Les *agrémens* viennent d'un aſſemblage de traits fins que l'humeur & l'eſprit animent ; ils l'emportent ſouvent ſûr ce qui eſt plus régulièrement beau.

Il ſemble que le corps ſoit plus ſuſceptible de *graces*, & l'eſprit d'*agrémens*. L'on dit d'une perſonne, qu'elle marche, danſe, chante avec *grace*, & que ſa converſation eſt pleine d'*agrémens*.

Que peut deſirer un homme dans une Dame que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *graces* & d'*agrémens*, un intérieur compoſé de ce qu'il y a de plus ſolide dans l'eſprit & de plus délicat dans les ſentimens ? En eſt-il de ce caractere ?

GRAVE. SÉRIEUX. PRUDE.

On eſt *grave* par ſageſſe & par

maturité d'eſprit. On eſt *ſerieux* par humeur & par tempérament. On eſt *prude* par gout & par affectation.

La légéreté eſt l'opoſé de la *gravité*; l'enjouement l'eſt du *ſérieux*; le badinage l'eſt de la *pruderie*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale ſévere rendent *ſérieux*. Le deſir de paſſer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS. EPAIS.

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité de ſa circonférence: elle eſt *épaiſſe* par l'une de ſes dimenſions.

Un arbre eſt *gros*. Une planche eſt *épaiſſe*.

Il eſt difficile d'embraſſer ce qui eſt *gros*. On a de la peine à percer ce qui eſt *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la ſpéculation font le *ſavant*. Celles

qui rempliſſent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils ſont *habiles*; du Philoſophe & du Mathématicien, qu'ils ſont *ſavans*; de l'Hiſtorien & du Juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu; le *ſavant* plus profond; & le *docte* plus univerſel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience; *ſavans* par la méditation; *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. RE'PUGNANCE.

Le mot de *haine* s'aplique plus ordinairement aux perſonnes. Les mots d'*averſion* & d'*antipathie* conviennent à tout également. On ne ſe ſert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions, c'eſt-à-dire lorſqu'il s'agit de faire quelque choſe.

La *haine* eſt plus volontaire; & paroit jetter ſes racines dans la paſſion, ou dans le reſſentiment d'un

cœur irrité & plein de fiel. L'*averſion* & l'*antipathie* ſont moins dépendantes de la liberté, & paroiſſent avoir leur ſource dans le tempérament ou dans le gout naturel; mais avec cette différence que l'*averſion* a des cauſes plus connues; & que l'*antipathie* en a de plus ſecrettes. Pour la *répugnance* elle n'eſt pas, comme les autres, une habitude qui dure; c'eſt un ſentiment paſſager, cauſé par la peine ou par le dégout de ce qu'on eſt obligé de faire.

Les manieres impertinentes & les mauvaiſes qualités, qu'on remarque dans les perſonnes ou qu'on leur attribue, nourriſſent la *haine*; elle ne ceſſe que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, ſoit par un retour d'eſtime, ſoit par reconnoiſſance pour quelque ſervice, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur & les façons d'agir opoſées aux nôtres nous donnent de l'*averſion* pour les perſonnes

qui les ont ; elle ne ceſſe que lorſque ces perſonnes changent & s'accommodent à notre eſprit & à nos meurs ; ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la ſingularité de l'humeur, l'eſprit particulier, & le je-ne-ſais-quoi d'un air qui déplait produiſent l'*antipathie* ; elle dure juſqu'à ce que les reſſorts ſecrets du ſang & de la nature ayent fait un aſſez grand changement dans le gout, pour qu'il ſoit univerſel ou entierement ſoumis à la raiſon. Une infinité de motifs particuliers peuvent cauſer la *répugnance* qu'on a à uſer des choſes ou à les faire, ſelon la nature de ces choſes, les occaſions, & les circonſtances ; on ne la ſent qu'autant qu'on eſt contraint par les autres, ou qu'on ſe contraint ſoi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on hait & y noircit juſqu'aux vertus. L'*averſion* fait

qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la ſociété comme quelque choſe de fort deſagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut ſoufrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empeche qu'on ne faſſe les choſes de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'eſt pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'eſprit, de la *haine* à l'amour que de la *haine* à l'indifférence. C'eſt quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre que nous avons le plus d'*averſion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*, mais ce que nous pouvons faire c'eſt de la diſſimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raiſon, l'honeur, & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice; de l'*averſion* que pour ce qui eſt nuiſible; de l'*antipathie* que pour ce qui porte au crime; &

de

de la *répugnance* que pour les fautes démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.

Le dernier de ces mots suppose toujours quelque apareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connue, & le *discours* étant souvent préparé pour des occasions publiques & brillantes. Je fais donc excuse à certains critiques si je n'adhere pas au jugement qu'ils ont porté sur cet article; & si je ne pense pas, comme eux, que ce soit dans cette idée d'apareil que consiste la différence qui est entre la *harangue* & le *discours*. Ce n'est pas faute de docilité, c'est faute de persuasion; puisque les *discours* qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les chaires, & en

cent autres occaſions, peuvent avoir l'apareil le plus éclatant ſans être ni *harangues* ni *oraiſons*; & que, dans une converſation ſecrette ou dans un tête à tête on peut *haranguer* au lieu de *diſcourir*. Leur cenſure n'a été fondée que ſur ce qu'ils ont penſé que le mot de *diſcours* étoit placé dans le ſens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le ſens particulier d'un *diſcours* préparé. Mais quelle aparence qu'on puiſſe le prendre dans un autre ſens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaiſon & en faire un ſynonyme avec le mot de *harangue*? Ce préliminaire poſé, voici comment je crois devoir caractériſer ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur; elle a pour but de perſuader & d'émouvoir; ſa beauté conſiſte à être vive, forte, & touchante. Le *diſcours* s'adreſſe directement à l'eſprit; il ſe propoſe d'expliquer

& d'inſtruire ; ſa beauté eſt d'être clair, juſte, & élégant. L'*oraiſon* travaille à prévenir l'imagination ; ſon plan roule ordinairement ſur la louange ou ſur la critique : ſa beauté conſiſte à être noble, délicate & brillante.

Le Capitaine fait à ſes ſoldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *diſcours*, pour développer ou pour ſoutenir un ſiſteme. L'Orateur prononce une *oraiſon* funebre, pour donner à l'aſſemblée une grande idée de ſon héros.

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *diſcours* en diminuent ſouvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraiſon* fait perdre l'avantage du vrai.

HASARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.

Le *haſard* ne forme ni ordre ni deſſein ; on ne lui attribue ni con-

noiſſance ni volonté ; & ſes événemens ſont toujours très-incertains. La *fortune* forme des plans & des deſſeins, mais ſans choix ; on lui attribue une volonté ſans diſcernement ; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *ſort* ſupoſe des différences & un ordre de partage ; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laiſſe dans le doute juſqu'au moment qu'elle ſe manifeſte. Le *deſtin* forme des deſſeins, des ordres, & des enchainemens de cauſes ; on lui attribue la connoiſſance, la volonté, & le pouvoir ; ſes vûes ſont fixes & déterminées.

Le *haſard* fait. La *fortune* veut. Le *ſort* décide. Le *deſtin* ordonne.

La plûpart des ſuccès ſont plus l'effet du *haſard* que de l'habileté. Il en coute beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vû des intrépides abandonner volontairement leur vie au *ſort* du dé. Tout ce qui eſt écrit dans le livre

du *deſtin* eſt inévitable ; parce qu'on ne peut ni forcer ſon tempérament ni voir au-delà de la portée de ſes lumieres.

HONNETE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.

Nous ſommes *honnêtes* par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils* par les honeurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à notre rencontre. Nous ſommes *polis* par les façons flateuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux* par des airs prévenans pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſommes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manieres *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſti-

me. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie ; *civil* ſans importunité ; *poli* ſans fadeur ; *gracieux* ſans minauderie, & *affable* ſans familiarité.

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentimens de modeſtie produiſent la *pudeur*. Elles font quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au viſage : mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de ſe glorifier ni d'avoir *honte* de ſa naiſſance, ce ſont des traits d'orgueil ; mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pudeur* ſoit une vertu, il y a néanmoins des occaſions où elle paſſe pour foibleſſe & timidité.

ICI. LA.

Ici eſt le lieu même où eſt la perſonne qui parle. *Là* eſt un lieu différent. Le premier marque & ſpécifie l'endroit. Le ſecond eſt plus vague; il a beſoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque ſigne de l'œil ou de la main.

On dit venez *ici*, allez *là*. L'un eſt plus près, l'autre eſt plus éloigné.

IDÉE PENSÉE. IMAGINATION.

L'*idée* repréſente l'objet: la *penſée* le conſidere: l'*imagination* le forme. La premiere peint: la ſeconde examine: la troiſieme ſéduit.

On eſt ſûr de plaire dans la converſation quand on a des *idées* juſtes; des *penſées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas dans la plûpart des conteſtations, faute de ſimplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuſer les *penſées*.

On accuſe les femmes de prendre ſouvent les *imaginations* pour des réalités.

IL-FAUT. IL-EST-NÉCESSAIRE. ON-DOIT.

La premiere de ces expreſſions marque plus préciſément une obligation de complaiſance, de coutume, ou d'intérêt perſonnel : *il-faut* hurler avec les loups : *il-faut* ſuivre la mode : *il-faut* connoître avant que d'aimer. La ſeconde marque plus particulierement une obligation eſſentielle & indiſpenſable : *il-eſt-néceſſaire* d'aimer Dieu pour être ſauvé : *il-eſt-néceſſaire* d'être complaiſant pour plaire. La troiſieme eſt plus propre à déſigner une obligation de raiſon ou de bienſéance : *on-doit* dans chaque choſe s'en raporter aux maîtres de l'art : *on-doit* quelquefois éviter dans le public ce qui a du mérite dans le particulier.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'eſt un plus grand défaut d'être *groſſier* que d'être ſimplement *impoli*, & c'en eſt encore un plus grand d'être *ruſtique*.

L'*impoli* manque de belles manieres ; il ne plait pas. Le *groſſier* en a de deſagréables ; il déplait. Le *ruſtique* en a de choquantes ; il rebute.

L'*impoliteſſe* eſt le défaut des gens d'une médiocre éducation : la *groſſiereté* l'eſt de ceux qui en ont eû une mauvaiſe : la *ruſticité* l'eſt de ceux qui n'en ont point eû.

On ſouffre l'*impoli* dans le commerce du monde : on évite le *groſſier* : on ne ſe lie point du tout avec le *ruſtique*.

INCERTITUDE. DOUTE. IRRE'SOLUTION.

Dans le ſens où ces mots ſont ſynonymes, ils marquent tous les trois une indéciſion ; mais l'*incerti-*

tude vient de ce que l'événement des choſes eſt inconnu ; le *doute* vient de ce que l'eſprit ne ſait pas faire un choix ; & l'*irréſolution* vient de ce que la volonté a de la peine à ſe déterminer.

On eſt dans l'*incertitude* ſur le ſuccès de ſes démarches ; dans le *doute* ſur ce qu'on doit faire ; & dans l'*irréſolution* ſur ce qu'on veut faire.

L'homme ſage ne ſort guere de l'*incertitude* ſur l'avenir ; du *doute* ſur les opinions ; & de l'*irréſolution* ſur les engagemens.

INCLINATION. PENCHANT.

L'*inclination* dit quelque choſe de moins fort que le *penchant*. La premiere nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraine.

Il ſemble auſſi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation ; & que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies eſt eſ-

ſenciel pour les jeunes gens ; parce qu'à cet âge on prend aiſément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* inſurmontable vers le plaiſir ; il le cherche même au moment qu'il croit ſe faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on ſupoſe celui du *penchant* plus ſenſuel, & quelquefois même honteux. Ainſi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les ſciences ; & qu'il a du *penchant* à la débauche & au libertinage.

INCROYABLE. PARADOXE.

On ſe ſert d'*incroyable* en fait d'événemens ; & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choſes *incroyables* ; on propoſe des *paradoxes*.

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable* lorſque c'eſt leurs maîtres qui parlent. Une propoſition nouvelle, quoique vraie,

risque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoique extravagante, conserve tout son crédit.

INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NEGLIGENT.

On est *indolent* par défaut de sensibilité; *nonchalant* par défaut d'ardeur; *paresseux* par défaut d'action; *négligent* par défaut de soin.

Rien ne pique l'*indolent*; il vit dans la tranquillité & hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant*; il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte chez le *paresseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'apanage du *négligent*; tout lui échape, & il ne se pique point exactitude.

L'*indolence* émousse le gout. La *nonchalance* craint la fatigue. La

pareſſe fuit la peine. La *négligence* aporte des délais & fait manquer l'occaſion.

Je crois que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me ſemble qu'on ſurmonte plus aiſément la *nonchalance* par la crainte du mal que par l'eſpérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *pareſſe*. Des intérêts perſonnels & conſidérables ne ſouffrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*induſtrie* eſt un tour ou une adreſſe de la conduite. Le *ſavoir-faire* eſt un avantage d'art ou de talent.

Dans la néceſſité, la reſſource de l'*induſtrie* eſt plus prompte; celle du *ſavoir-faire* eſt plus ſûre.

On nomme chevaliers d'*induſtrie* ceux, qui, ſans biens, ſans emplois, ſans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête,

quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honeurs, & qui s'aquiert plus par pénétration que par maximes.

INIMITIÉ. RANCUNE.

L'*inimitié* eſt plus déclarée ; elle paroit toujours ouvertement. La *rancune* eſt plus cachée ; elle diſſimule.

Les mauvais ſervices & les diſcours deſobligeans entretiennent l'*inimitié* ; elle ne finit que lorſque fatigué de chercher à nuire on ſe raccommode, ou que perſuadé par des amis communs on ſe réconcilie. Le ſouvenir d'un tort ou d'un affront reçû conſerve la *rancune* dans le cœur ; elle n'en ſort que lorſqu'on n'a plus aucun deſir de vengeance, ou qu'on pardonne ſincerement.

L'*inimitié* n'empeche pas toujours d'eſtimer ſon ennemi, ni de lui rendre juſtice ; mais elle empeche de le careſſer, & de lui faire du bien

autrement que par certains mouvemens d'honeur & de grandeur d'ame, auſquels on ſacrifie quelquefois ſa vengeance. La *rancune* fait toujours embraſſer avec plaiſir l'occation de ſe venger; mais elle ſait ſe couvrir de l'extérieur de l'amitié juſqu'au moment qu'elle trouve à ſe ſatisfaire.

Il y a quelquefois de la nobleſſe dans l'*inimitié*; & il ſeroit honteux de n'en point avoir pour certaines perſonnes: mais la rancune a toujours quelque choſe de bas; un courage fier refuſe nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vû les ſentimens être héréditaires, & l'*inimitié* ſe perpétuer dans les familles; les meurs ſont changées, le fils ne veut du pere que la ſucceſſion des biens. Les réconciliations parfaites ſont rares; il reſte ſouvent bien de la *rancune* après celles qui paroiſſent être les plus ſinceres; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens, eſt

assez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philosophe. S'il y a un cas où la *rancune* soit excusable, c'est à l'égard des traitres; leur crime est trop noir pour qu'on puisse penser à eux sans indignation.

INSINUER. PERSUADER. SUGGE'RER.

On *insinue* finement & avec adresse. On *persuade* fortement & avec éloquence. On *suggere* par crédit & avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le tems, l'occasion, l'air, & la maniere de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons & l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des personnes.

Insinuer dit quelque chose de plus délicat. *Persuader* dit quelque chose de plus pathétique. *Suggérer*

emporte quelquefois dans ſa valeur quelque choſe de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *inſinuer*. On propoſe nettement ce qu'on veut *perſuader*. On fait valoir ce qu'on veut *ſuggérer*.

On croit ſouvent avoir penſé de ſoi-même ce qui a été *inſinué* par d'autres. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raiſonnement a *perſuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonſtratives. La ſociété des perſonnes qui ne penſent & n'agiſſent qu'autant qu'elles ſont *ſuggérées* par leurs domeſtiques ne peut pas être d'un gout bien délicat.

INTE'RIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* eſt caché par l'extérieur. Le *dedans* eſt renfermé par les dehors.

Il faut ſavoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en-*dedans*, & régulier en-dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame ; ils retiennent au-*dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs paſſions.

INTE'RIEUR. INTERNE. INTRINSEQUE.

Intérieur ſe dit plus particuliérement des choſes ſpirituelles. *Interne* a plus de raport aux parties du corps. *Intrinſeque* s'aplique à la valeur ou à la qualité qui réſulte de l'eſſence des choſes mêmes, indépendemment de l'eſtimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* ſont les plus dangereuſes. Les fréquentes mutations des monnoies ont apris à faire attention à leur valeur *intrinſeque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On trouve des choſes cachées par la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'eſprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Phyſique *trouve* les cauſes & les effets.

Le Baron de Ville a *inventé* la machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du ſang.

JOIE. GAIETÉ.

La *joie* eſt dans le cœur. La *gaieté* eſt dans les manieres. L'une conſiſte dans un doux ſentiment de l'ame ; l'autre dans une agréable ſituation d'eſprit.

Il arrive quelquefois que la poſſeſſion d'un bien, dont l'eſpérance nous avoit cauſé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut ſouvent qu'un tour d'imagination, pour faire ſuccéder une grande *gaieté* aux larmes qui paroiſſent les plus ameres.

JUSTESSE. PRE'CISION.

La *juſteſſe* empeche de donner dans le faux ; & la *préciſion* écarte l'inutile.

Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule ; le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas ; il manque de valeur. Le second n'attaque point ; il peche par le courage.

Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*.

LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.

Ce sont gens qui prennent ce qui ne leur apartient pas ; avec cette différence que le *larron* prend en cachette ; il dérobe. Le *fripon* prend par fineſſe ; il trompe. Le *filou* prend avec adreſſe & ſubtilité ; il eſcamote. Le *voleur* prend de toutes manieres, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert : le *fripon* d'être reconnu ; le *filou* d'être ſurpris ; & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même choſe *laſſe*. La peine *fatigue*. On ſe *laſſe* à ſe tenir débout. On ſe *fatigue* à travailler.

Etre *las* c'eſt ne pouvoir plus agir. Etre *fatigué* c'eſt avoir trop agi.

La *laſſitude* ſe fait quelquefois ſentir ſans qu'on ait rien fait; elle vient alors d'une diſpoſition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le ſang. La fatigue eſt toujours la ſuite de l'action; elle ſupoſe un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le ſens figuré, un ſupliant *laſſe* par ſa perſévérance; & il *fatigue* par ſes importunités.

On ſe *laſſe* d'attendre. On ſe *fatigue* à pourſuivre.

LÉGERE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légere* ne s'attache pas fortement. Une *inconſtante* ne s'attache pas pour long tems. Une *volage* ne

s'attache pas à un ſeul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légere* ſe donne à un autre parceque le premier ne la retient pas ; l'*inconſtante* parce que ſon amour eſt fini ; la *volage* parce qu'elle veut gouter de pluſieurs ; & la *changeante* parce qu'elle en veut gouter de différens.

Les hommes ſont ordinairement plus *légers* & plus *inconſtans* que les femmes ; mais celles-ci ſont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainſi les premiers pechent par un fond d'indifférence, qui fait ceſſer leur attachement ; & les ſecondes par un fond d'amour, qui leur fait ſouhaiter de nouveaux attachemens. Par conſéquent le mérite des hommes me paroit être dans la perſévérance ; & celui des femmes dans la réſiſtance : le premier eſt plus rare ; le ſecond plus glorieux. Les uns doivent ſe munir contre les dégouts ; & les autres contre les attaques : choſes très-difficiles, que

j'oſe même dire impoſſibles, à moins que la raiſon de concert avec le cœur ne ſoit également de la partie.

LEVER. ÉLEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.

On *leve* en dreſſant ou en mettant debout. On *éleve* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *ſouleve* en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe* en ajoutant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étendue. On *exhauſſe* en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt-à-dire en donnant plus de hauteur par une continuation de la choſe même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une ſtatue, *ſoulever* un coffre, *hauſſer* les épaules & la voix, *exhauſſer* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empecher que les

membres n'agiſſent, ou que les parties d'une choſe ne ſe ſéparent. On *attache* pour arrêter une choſe, ou pour empecher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel; & on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faiſceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le ſens figuré, un homme eſt *lié* lorſqu'il n'a pas la liberté d'agir; & il eſt *attaché* quand il n'eſt pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorſque nous ne voyons pas nos liens; & nous ne ſentons pas que nous ſommes *attachés*, lorſque nous ne penſons point faire uſage de notre liberté.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'eſpace. *Endroit* n'indique proprement que la

la partie d'un eſpace plus étendu. *Place* inſinue une idée d'ordre & d'arrangement. Ainſi l'on dit le *lieu* de l'habitation ; l'*endroit* d'un livre cité ; la *place* d'un convive ou de quelqu'un qui a ſéance dans une aſſemblée.

On eſt dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

Paris eſt le *lieu* du monde le plus agréable. Les eſpions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premieres *places* ne ſont pas toujours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préférer les *lieux* ſaints, les *endroits* connus, & les *places* convenables.

LITTERATURE. ÉRUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me ſemble, entre les quatre premieres de ces qualités un ordre de gradation & de ſublimité d'objet, ſuivant le rang où elles ſont ici placées. La *littérature* déſigne

ſimplement les connoiſſances qu'on aquiert par les études ordinaires du college ; car ce mot n'eſt pas pris ici dans le ſens où il ſert à dénommer en général l'occupation de l'étude, & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoiſſances plus recherchées, mais dans l'ordre ſeulement des belles-lettres. Le *ſavoir* dit quelque choſe de plus étendu, principalement dans ce qui eſt de pratique. La *ſcience* enchérit par la profondeur des connoiſſances, avec un raport particulier à ce qui eſt de ſpéculation. Quant au mot de *doctrine* il ne ſe dit proprement qu'en fait de meurs & de religion : il emporte auſſi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une ſecte.

La *littérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *ſavoir* fait les doctes. La *ſcience* fait les ſavans. La *doctrine* fait les gens inſtruits.

Il y a eu un tems où la nobleſſe ſe piquoit de n'avoir pas même les premiers élémens de *littérature*. Le gout de l'*érudition* fournit des amuſemens infinis à une vie tranquile & retirée. Il faut dans le *ſavoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *ſcience* n'eſt qu'une orgueilleuſe inſulte de la part de l'ignorance. On ſuit ordinairement la *doctrine* de ſes maitres, ſans trop examiner ſi elle eſt la bonne.

LOURD, PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *peſant* a un raport plus particulier à ce qui charge l'eſprit. Il faut de la force pour porter l'un ; de la ſupériorité de génie pour ſoutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un Etat eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul.

LUEUR. CLARTÉ. SPLENDEUR.

La *lueur* eſt un commencement de *clarté*, & la *ſplendeur* en eſt la perfection : ce ſont les trois différens degrés de l'effet de la lumiere.

Tout le ſecours de la *lueur* ſe borne à faire apercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement diſtinguer & connoitre. La *ſplendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT. DESATRE.

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux événement. Mais le *malheur* s'aplique particuliérement aux événemens de fortune & de choſes étrangeres à la perſonne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne même. Le *deſaſtre* dit quelque choſe de plus général.

C'eſt un *malheur* de perdre ſon argent ou ſon ami. C'eſt un *accident*

de tomber ou d'être bleſſé. C'eſt un *deſaſtre* de ſe voir tout à coup ruiné & deshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident* & un *deſaſtre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. MECHANT. MALICIEUX.

Le *malin* l'eſt de ſang froid ; il eſt ruſé ; quand il nuit c'eſt un tour qu'il joue ; pour s'en défendre il faut s'en défier. Le *mauvais* l'eſt par emportement ; il eſt violent ; quand il nuit il ſatisfait ſa paſſion ; pour n'en rien craindre il ne faut pas l'offenſer. Le *méchant* l'eſt par tempérament ; il eſt dangereux ; quand il nuit il ſuit ſon inclination ; pour en être à couvert le meilleur eſt de le fuir. Le *malicieux* l'eſt par caprice ; il eſt obſtiné ; s'il nuit c'eſt de rage ; pour l'apaiſer il faut lui céder.

L'amour eſt un Dieu *malin* qui ſe moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais* quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes

ſont quelquefois plus *méchans* que les femmes ; mais les femmes ſont toujours plus *malicieuſes* que les hommes.

MASQUÉ. DEGUISÉ. TRAVESTI.

Il faut pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert du mot de *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, lorſqu'il s'agit de paſſer en inconnu ; & c'eſt alors prendre un habit ordinaire & commun dans la ſociété, mais très-éloigné & très-différent de celui de ſon état.

On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes ennemis.

MATIERE. SUJET.

La *matiere* eſt ce qu'on emploie dans le travail. Le *ſujet* eſt ſur quoi l'on travaille.

La *matiere* d'un discours consiste dans les mots, dans les frases, & dans les pensées. Le *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces frases, & par ces pensées.

Les raisonnemens, les passages de l'Ecriture sainte, les pensées des Peres de l'Eglise, les caracteres des passions, & les maximes de morale sont la *matiere* des sermons. Les mysteres de la Foi & les preceptes de l'Evangile en doivent être le *sujet*.

MENAGE. MENAGEMENT. E'PARGNE.

On se sert du mot de *ménage* en fait de dépense ordinaire; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires; & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* est le talent des femmes; il empeche de se trouver court dans le besoin. Le *ménagement* est du ressort des maris; il fait qu'on n'est jamais dérangé. L'*épargne* con-

vient aux peres ; elle ſert à amaſſer pour l'établiſſement de leurs enfans.

MENU. DÉLIÉ. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois raport qu'à la groſſeur dont il manque, & d'autres fois il en a à la grandeur en tous ſens. Le *délié* n'eſt opoſé qu'à la groſſeur, ſupoſant toujours une ſorte de longueur. Le mince n'attaque que l'épaiſſeur, pouvant beaucoup avoir des autres dimenſions. Ainſi l'on dit une jambe & une écriture *menue* ; un fil *délié* ; une planche & un étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un ſens plus général ; *poſer* & *placer* en ont un plus reſtraint ; mais *poſer* c'eſt mettre avec juſteſſe, dans le ſens & de la maniere dont les choſes doivent être miſes ; *placer* c'eſt les mettre avec ordre, dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poſer* il faut de l'adreſſe dans la main : pour bien

placer il faut du gout & de la ſcience.

On *met* des colonnes pour ſoutenir un édifice ; on les poſe ſur des baſes ; on les *place* avec ſymétrie

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'eſt pas long : un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *moment* a une ſignification plus étendue ; il ſe prend quelquefois pour le tems en général, & il eſt d'uſage dans le ſens figuré. Le mot d'*inſtant* a une ſignification plus reſſerrée ; il marque la plus petite durée du tems, & n'eſt jamais employé que dans le ſens litéral.

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *inſtant* trop tôt ou trop tard eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſauroit prévoir. Il ne faut ſouvent

qu'un *inſtant* pour changer la face entiere des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* ſont chers à qui connoit le prix du tems. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans ſa valeur que l'idée d'un Etre ſeul quoique général; c'eſt ce qui exiſte. *Univers* renferme l'idée de pluſieurs Etres, ou plûtôt celle de toutes les parties du monde; c'eſt tout ce qui exiſte. Le premier de ces mots ſe prend quelquefois dans un ſens particulier, comme quand on dit l'ancien & le nouveau *monde*, & dans un ſens figuré, comme quand on dit en ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le ſecond ſe prend toujours à la lettre, & dans un ſens qui n'excepte rien. C'eſt pourquoi il faut ſouvent joindre le mot TOUT avec celui de *monde*; mais il n'eſt

pas néceſſaire de donner cette épithete au mot d'*univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échaufe tout le *monde*, & qu'il eſt le foyer de l'*univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le mot eſt de la Langue; l'uſage en décide. Le *terme* eſt du ſujet; la convenance en fait la bonté. L'*expreſſion* eſt de la penſée; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots*; ſa préciſion dépend des *termes*; & ſon brillant dépend des *expreſſions*.

Tout diſcours travaillé demande que les *mots* ſoient françois, que les *termes* ſoient propres; & que les *expreſſions* ſoient nobles.

Un *mot* haſardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts ſont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde; il en eſt pourtant qui n'ont de grace que

dans la bouche de ceux qui font profeſſion de ces arts. Les *expreſſions* guidées & trop recherchées ſont à l'égard du diſcours ce que le fard fait à l'égard de la beauté du ſexe ; employées pour embélir, elles enlaidiſſent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne ſoutient pas ſes entrepriſes. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté ; on l'arrête, on le tourne, on l'intimide, & on le fait changer aiſément. Le ſecond manque de volonté & d'émulation ; on ne peut le piquer ni le rendre ſenſible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'eſt pas propre à le former.

NÉGOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandiſes. Le *com-*

merce & le *trafic* ne regardent que celle de marchandises ; avec cette différence, ce me semble, que le *commerce* se fait plus par vente & par achat ; & le *trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RÉCENT.

Ce qui n'a point servi est *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru est *nouveau*. Ce qui vient d'arriver est *récent*.

On dit d'un habit qu'il est *neuf* ; d'une mode qu'elle est *nouvelle* ; d'un fait qu'il est *récent*.

Une pensée est *neuve* par le tour qu'on lui donne ; *nouvelle* par le sens qu'elle exprime ; *récente* par le tems de sa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'usage du monde est un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui est le premier de son nom, est un homme *nouveau*. L'on est moins touché des anciennes histoires que des *récentes*.

NOMMER. APELER.

On *nomme* pour distinguer dans le discours. On *apele* pour faire venir dans le besoin.

Le Seigneur *apela* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam, pour l'instruire de leurs noms; tel est le sens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leurs noms, ni *apeler* toutes sortes de gens à son secours.

NOTES REMARQUES. OBSERVATIONS. REFLEXIONS.

Les *notes* disent quelque chose de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une distinction. Les *observations* désignent quelque chose de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment seulement quelque chose d'ajouté aux pensées de l'auteur.

Les *notes* sont souvent nécessaires. Les *remarques* sont quelquefois

utiles. Les *observations* doivent être savantes, Les *réflexions* ne sont pas toujours justes.

Le changement des meurs & des usages fait que la plûpart des Auteurs ont besoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'aussi bonnes *remarques* à faire sur les modernes que sur les anciens. Les *observations* historiques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne servent le plus souvent qu'à faire perdre de vûe la premiere pensée.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils sont tous les deux des interprétations ou des explications d'un texte : mais la *gloſe* est plus litérale, & se fait presque mot à mot : le *commentaire* est plus libre, & moins scrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur est assez ordinaire d'être diffus sur ce qui s'entend aisément, & de garder le silence sur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occaſion ſe dit pour l'arrivée de quelque choſe de nouveau, ſoit que cela ſe préſente ou qu'on le cherche ; & dans un ſens aſſez indéterminé pour le tems comme pour l'objet. *Occurrence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche ; & avec un raport fixé au tems preſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'événemens, d'affaires, ou d'intérêts. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un raport ſingulier à l'eſpece & à la particularité de la choſe. *Circonſtance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une choſe acceſſoire à une autre qui eſt la principale.

On connoit les gens dans l'*occaſion*. Il faut ſe comporter ſelon l'*oc-*

currence des tems. Ce ſont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raiſon défend de conſulter la vertu. La diverſité des *circonſtances* fait que le même homme penſe différemment ſur la même choſe.

Quoique tout ces mots s'uniſſent aſſez indifféremment avec les mêmes épithetes, il me ſemble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix une belle *occaſion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuſe, un *cas* preſſant, une *circonſtance* délicate; & qu'on ne diroit pas une *occaſion* heureuſe, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonſtance* preſſante.

ŒUVRE. OUVRAGE.

Œuvre dit préciſément une choſe faite; mais *ouvrage* dit une choſe travaillée & faite avec art. Les bons

Chrétiens font de bonnes-*œuvres*; les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur & les paſſions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* eſt plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'eſprit ou de la ſcience. Ainſi l'on dit, une *œuvre* de miſéricorde & une *œuvre* d'iniquité, un *ouvrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique.

Œuvres au puriel ſe dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un Auteur; mais lorſqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithete, on ſe ſert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage* qui n'eſt preſque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet; en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à ſe donner par la condamnation de la Philoſophie de Deſcartes; c'eſt l'arrêt de l'univerſité de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expreſſions ſont entierement ſemblables pour le ſens ; elles ne different dans l'uſage que par raport à la délicateſſe de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroit qu'on doit ſe ſervir de *l'on* après ET, SI, OU, & même après QUE lorſque le mot qui ſuit commence par la ſillabe COM ; qu'ailleurs il eſt ordinairement mieux de ſe ſervir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes ſi *l'on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où *l'on* voudra ; & *l'on* doit le lire à plus d'une reprife.

Quelquefois la Poëſie met *l'on* au lieu d'*on* uniquement pour la meſure du vers.

ON-EST-ALLÉ. ON-A-ÉTÉ.

La premiere de ces expreſſions ſignifie qu'on eſt parti pour ſe rendre dans un lieu. La ſeconde marque qu'on en eſt de retour.

Tous ceux qui *ſont-allés* à la guer-

re n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont-été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

ON-NE-SAUROIT. ON-NE-PEUT.

On-ne-ſauroit paroit plus propre pour marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On-ne-peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS qui fortifie la négation ne ſe joint jamais avec la premiere de ces expreſſions, & qu'elle accompagne ſouvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on-ne-ſauroit* faire eſt trop difficile. Ce qu'*on-ne-peut* pas faire eſt impoſſible.

On-ne-ſauroit bien ſervir deux maîtres. *On-ne-peut* pas obéir en même tems à deux ordres opoſés.

On-ne-ſauroit aimer une perſonne dont on a lieu de ſe plaindre. *On-ne-peut* pas en aimer une pour qui la

nature nous a donné de l'averſion.

Un eſprit vif *ne-ſauroit* s'apliquer à de longs ouvrages. Un eſprit groſſier *ne-peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils ſont l'un & l'autre une ſage diſpoſition des choſes: mais le mot d'*ordre* a plus de raport à l'effet qui réſulte de cette diſpoſition; & celui de *regle* en a davantage à l'autorité & au modele qui conduiſent la diſpoſition.

On obſerve l'*ordre*: on ſuit la *regle*. Le premier eſt un effet de la ſeconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *regle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire; & le *reglement* la maniere dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du droit naturel; & dans l'idée de l'autre quelque choſe qui tient plus du droit poſitif.

L'équité & la charité doivent

être les deux grandes *regles* de la conduite des hommes ; elles ſont même en droit de déroger à tous les *reglemens* particuliers.

On ſe ſoumet à la *regle*. On ſe conforme au *reglement*. Quoique celle-là ſoit plus indiſpenſable elle eſt néanmoins plus tranſgreſſée ; parce qu'on eſt plus frapé du détail du *reglement*, que de l'avantage de la *regle*.

ORGUEIL. VANITÉ. PRÉSOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous eſtimons. La *vanité* fait que nous voulons être eſtimés. La *préſomption* fait que nous nous flatons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* ſe conſidere dans ſes propres idées ; plein & bouffi de lui-même, il eſt uniquement occupé de ſa perſonne. Le *vain* ſe regle dans les idées d'autrui ; avide d'eſtime, il déſire d'occuper la penſée de tout le monde. Le *préſomptueux*

porte ſon eſperance audacieuſe juſqu'à la chimere ; hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puiſſe faire à un *orgueilleux* eſt de lui mettre ſes défauts ſous les yeux. On ne ſauroit mieux mortifier un homme *vain* qu'en ne faiſant aucune attention aux avantages dont il veut ſe faire honeur. Pour confondre le *préſomptueux*, il n'y a qu'à le préſenter à l'exécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *pareſſe* eſt un moindre vice que la *faineantiſe*. Celle-là ſemble avoir ſa ſource dans le tempérament, & celle-ci dans le caractere de l'ame.

La premiere s'aplique à l'action de l'eſprit comme à celle du corps : la ſeconde ne convient qu'à cette derniere ſorte d'action.

Le *pareſſeux* craint la peine & la fatigue ; il eſt lent dans ſes opérations, & fait trainer l'ouvrage. Le

fainéant aime à être desœuvré; il hait l'occupation, & fuit le travail.

PAROLE. MOT.

La *parole* exprime la pensée. Le *mot* represente l'idée qui sert à former la pensée. C'est pour faire usage de la *parole* que le *mot* est établi. La premiere est naturelle, générale, & universelle chez les hommes. Le second est arbitraire, & varie selon les divers usages des peuples. Le OUI & le NON sont toujours & en tous lieux les mêmes *paroles*; mais ce ne sont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes sortes de langues, & drns toutes sortes d'occasions.

On a le don de la *parole* & la science des *mots*. On donne du tour & de la justesse à celle-là. On choisit & l'on range ceux-ci.

Il est de l'essence de la *parole* d'avoir un sens & former une proposition: mais le *mot* n'a pour l'ordinaire qu'une valeur propre à faire partie

tie de ce ſens ou de cette propoſition. Ainſi les *paroles* different entre elles par la différence des ſens qu'elles ont ; le mauvais ſens fait la mauvaiſe *parole* : & les *mots* different entre eux ou par la ſimple articulation de la voix, ou par les diverſes ſignifications qu'on leur a attachées ; le mauvais *mot* n'eſt tel que parce qu'il n'eſt point en uſage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'eſprit. L'abondance des *mots* ne fait la richeſſe de la Langue, qu'autant qu'elle a pour origine la diverſité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* eſt ce qu'on détache du tout. La *part* eſt ce qui en doit revenir. La *portion* eſt ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'aſſemblage ; le ſecond au droit de propriété ; & le troiſieme à la quantité.

On dit une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain ; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la ſucceſſion ; une *portion* d'héritage & une *portion* de réfectoire.

Dans la coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troiſieme *partie* des biens pour leur *part*, qui ſe partage entre elles par égales *portions*.

PAS, POINT.

Pas énonce ſimplement la négation. *Point* appuie avec force & ſemble l'affirmer. Le premier ſouvent ne nie la choſe qu'en partie ou avec modification. Le ſecond la nie toujours abſolument, totalement, & ſans reſerve. Voilà pourquoi l'un ſe place très-bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaiſe grace. On diroit donc, n'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le néceſſaire : mais ſi l'on vouloit ſe ſervir de *point*, il faudroit

ôter les modificatifs & dire, n'être *point* riche, n'avoir *point* le néceſſaire.

Cette même raiſon fait que *pas* eſt toujours employé avec les mots qui ſervent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BAUCOUP, FORT, UN, & autres ſemblables. Que *point* figure mieux à la fin de la fraſe, devant la particule DE, & avec le mot DU TOUT qui au lieu de reſtraindre la négation en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire il n'y a *pas* baucoup d'argent chez les gens de lettres. La plûpart des Philoſophes ne ſont *pas* fort raiſonnables. Qui n'a *pas* un ſou à dépenſer n'a *pas* un grain de mérite à faire paroitre. Si pour avoir du bien il en coute à la probité je n'en veus *point*. Il n'y a *point* de reſſource dans une perſonne qui n'a *point* d'eſprit. Rien n'eſt ſûr avec les capricieux; vous croyez être bien; *point* du tout; l'inſtant de la plus belle humeur eſt ſuivi de la plus fâcheuſe.

PENSER. SONGER. REVER.

On *penſe* tranquilement & avec ordre, pour connoitre ſon objet. On *ſonge* avec plus d'inquiétude & ſans ſuite, pour parvenir à ce qu'on ſouhaite. On *reve* d'une maniere abſtraite & profonde, pour s'occuper agréablement.

Le philoſophe *penſe* à l'arrangement de ſon ſyſteme. L'homme embaraſſé d'affaires *ſonge* aux expédiens pour en ſortir. L'amant ſolitaire *reve* à ſes amours.

J'ai ſouvent remarqué que les choſes obſcures ne paroiſſent claires qu'à ceux qui ne ſavent pas *penſer* nettement ; ils entendent tout ſans pouvoir rien expliquer. Eſt-il ſage de *ſonger* aux beſoins de l'avenir d'une façon qui faſſe perdre la jouiſſance des biens préſens ? Le plaiſir de *réver* eſt peut-être le plus doux, mais le moins utile & le moins raiſonnable de tous.

PERÇANT. PÉNÉTRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumiere & du coup-d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un eſprit *perçant* voit les choſes au-travers des voiles dont on les couvre; il eſt difficile de lui cacher la vérité; il ne ſe laiſſe pas tromper. Un eſprit *pénétrant* aprofondit les choſes ſans s'arrêter à la ſuperficie; il n'eſt pas aiſé de lui donner le change, il ne ſe laiſſe point amuſer.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITE'.

La *peſanteur* eſt, dans le corps, une qualité qu'on ſent & qu'on diſtingue par elle-même. Le *poids* eſt la meſure ou le degré de cette qualité, on ne la connoit que par comparaiſon. La *gravité* eſt préciſément la même choſe que la *peſanteur* avec un peu de mêlange de l'idée du poids; c'eſt-à-dire qu'elle déſigne

une certaine meſure générale & indéfinie de *peſanteur*. Ce mot, pris dans le ſens phyſique, eſt un terme dogmatique ou de ſcience, qui n'eſt guere d'uſage que dans l'occaſion où l'on parle d'équilibre, & lorſqu'on le joint avec le mot de CENTRE; ainſi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre il en faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en ſert plus fréquemment au figuré, lorſqu'il s'agit de meurs & de manieres.

On dit abſolument, & dans un ſens indéfini qu'une choſe a de la *peſanteur*; mais on dit relativement & d'une maniere déterminée qu'elle eſt d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raiſons prouvent la *peſanteur* de l'air; & le mercure en marque le *poids*.

Au ſiecle d'Ariſtote, la *peſanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faiſoit tendre vers leur cen-

tre ; & de notre tems, elle eſt une impulſion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature a aſſignées. Le *poids* ſeul a d'abord réglé la valeur des monnoies ; enſuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coing.

Dans le ſens figuré, la *peſanteur* ſe prend en mauvaiſe part ; elle eſt alors une qualité opoſée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'eſprit. Le *poids* s'y prend en bonne part ; il s'applique à cette ſorte de mérite qui nait de l'habileté jointe à un extérieur reſervé, & qui procure à celui qui le poſſede du crédit & de l'autorité ſur l'eſprit des autres.

Rien n'eſt ſi propre à délivrer l'eſprit de ſa *peſanteur* naturelle, que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend ſavant,

& la réflexion rend ſage ; mais l'une & l'autre émouſſent quelquefois la vivacité de l'eſprit, & le font paroître *peſant* dans la converſation, quoiqu'il penſe finement.

PLAINDRE. REGRETTER.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'abſent. L'un eſt un mouvement de la pitié ; & l'autre eſt un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtiſan en faveur eſt l'objet de l'envie, & lorſqu'il tombe dans la diſgrace perſonne ne le *plaint*.

Les Princes les plus loués pendant leur vie ne ſont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre* employé pour ſoi-même change un peu la ſignification qu'il a lorſqu'il eſt employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de ſenſibilité, il ceſſe de repréſentet ce mouvement particulier de pitié qu'il

fait ſentir lorſqu'il eſt queſtion des autres ; & au lieu de marquer un ſimple ſentiment, il emporte de plus dans ſa ſignification la manifeſtation de ce ſentiment. Nous *plaignons* les autres, lorſque nous ſommes touchés de leurs maux ; cela ſe paſſe au-dedans de nous, ou du moins ſe peut y paſſer ſans que nous le témoignions au-dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorſque nous voulons que les autres en ſoient touchés ; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot eſt encore quelquefois employé dans un autre ſens que celui dans lequel je viens de le définir ; au lieu d'un ſentiment de pitié il en marque un de repentir ; on dit en ce ſens qu'on *plaint* ſes pas ; qu'un avare ſe *plaint* toutes choſes juſqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on ſoit de ſoi-même ; il eſt des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il eſt bien difficile, quelque philoſo-

phie qu'on ait, de ſoufrir longtems ſans ſe *plaindre*. Les gens intéreſſés *plaignent* tous les pas qui ne menent à rien. Souvent on ne fait ſemblant de *regretter* le paſſé que pour inſulter au préſent.

Un cœur dur ne *plaint* perſonne. Un courage féroce ne ſe *plaint* jamais. Un pareſſeux *plaint* ſa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime ſeroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorſqu'ils ſoufrent ſans l'avoir mérité; de ne ſe *plaindre* que quand on peut par-là ſe procurer du ſoulagement; de ne *plaindre* ſes peines que lorſque la ſageſſe n'a pas dicté de ſe les donner; & de *regretter* ſeulement ce qui méritoit d'être eſtimé.

PLAISIR. DE'LICE. VOLUPTE'.

L'idée du *plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étendue que celle de *délice* & de *volupté*; parce que ce mot a raport à un plus grand nombre

d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout ce qui eſt capable de nous procurer du *plaiſir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de *plaiſir*; mais elle eſt bien moins étendue par l'objet; elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſur-tout celle de la bonne-chere. L'idée de *volupté* eſt toute ſenſuelle, & ſemble déſigner, dans les organes, quelque choſe de délicat qui rafine & augmente le goût.

Les vrais Philoſophes cherchent le *plaiſir* dans toutes leurs occupations; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un *délice* pour certaines perſonnes de boire à la glace même en hyver; & cela eſt indifférent pour d'autres, même en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité juſqu'à la *volupté*; mais ce moment de ſenſation ne dure guere; tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſentiment, ou une ſituation gracieuſe de l'ame. Mais ils ont encore, ſur-tout au pluriel, un autre ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment ; comme quand on dit d'une perſonne qu'elle ſe livre entierement aux *plaiſirs* ; qu'elle jouit des *délices* de la campagne ; qu'elle ſe plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulieres. Alors le mot de *plaiſirs* a plus de raport aux pratiques perſonnelles, aux uſages, & aux paſſe-tems, tels que la table, le jeu, les ſpectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature, l'art, & l'opulence fourniſſent ; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de *voluptés* déſigne

proprement des excès qui tiennent de la moleſſe, de la débauche, & du libertinage, recherchés par un gout outré, aſſaiſonnés par l'oiſiveté, & préparés par la dépenſe, tels qu'on dit avoir été ceux où Tibere s'abandonnoit dans l'île de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui eſt *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui eſt *rempli*. Le premier a un raport particulier à la capacité du vaiſſeau; & le ſecond à ce qui doit être reçû dans cette capacité.

Aux nôces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau; & par miracle ils ſe trouverent *pleins* de vin.

POURTANT. CEPENDANT. NE'ANMOINS. TOUTEFOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie; il aſſûre avec fermeté malgré tout ce qui pourroit être opoſé. *Cependant* eſt moins abſolu & moins ferme; il affirme ſeulement

contre les aparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choſes qui paroiſſent opoſées ; & il en ſoutient une ſans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une choſe par exception ; il fait entendre qu'elle n'eſt arrivée que dans l'occaſion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité ; on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs ſe piquent d'une morale ſévere, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flater la ſenſualité. Corneille n'eſt pas toujours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille eſt un excellent auteur. Que ne haïſſoit pas Néron ? *toutefois* il aimoit Popéa.

POUVOIR. PUISSANCE. FACULTE'.

Ces mots ſont expliqués & pris ici dans le ſens phyſique & littéral. Ils ſignifient tous une diſpoſition dans le ſujet, par le moyen de la-

quelle il eſt capable d'agir, ou de produire un effet : mais le *pouvoir* vient des ſecours ou de la liberté d'agir ; la *puiſſance* vient des forces ; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme ſans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeuneſſe manque de ſageſſe pour délibérer, & la vieilleſſe manque de *puiſſance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raiſonner, & en même tems la facilité de s'en acquiter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de mal-faire comme un défaut dans l'Etre raiſonnable, & ſeroit-il mieux que toute ſa *puiſſance* ſe bornât au bien ? J'avois dit oui dans ma précédente édition ; & dans celle-ci je laiſſe répondre Pope qui dit non. La *faculté* de deſirer ſert à rendre l'homme habile & laborieux : mais elle contribue auſſi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puiſſance* s'affoiblit. La *faculté* ſe perd.

L'habitude diminue baucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puiſſance* & non le deſir de ſatisfaire ſes paſſions. L'ame ne perd de ſes *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PRÉDICATION. SERMON.

On s'aplique à la *prédication*; & l'on fait un *ſermon*. L'une eſt la fonction du prédicateur; l'autre eſt ſon ouvrage.

Les jeunes Eccléſiaſtiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication* & négligent la ſcience. La plûpart des *ſermons* ſont de la troiſieme main dans le débit; l'auteur & le copiſte en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les diſcours faits aux infideles, pour leur annoncer l'Evangile, ſe nomment *prédications*. Ceux qui ſont faits aux Chrétiens, pour nour-

à la quantité. M

tir leur piété, ſont des *ſermons*.

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de ſolides vérités. Les Prêtres font aujourd'hui des *ſermons* pleins de brillantes figures.

PRÉROGATIVE. PRIVILEGE.

La *prérogative* regarde les honeurs & les préférences perſonnels; elle vient principalement de la ſubordination, ou des relations que les perſonnes ont entre elles. Le *privilege* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction; il vient de la conceſſion du Prince, ou des ſtatuts de la ſociété.

La naiſſance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privileges*.

PRIVÉ APRIVOISÉ.

Les animaux *privés* le ſont naturellement; & les *aprivoiſés* le ſont par l'art & par l'induſtrie de l'homme.

Le chien, le beuf; & le cheval; ſont des animaux *privés*. L'ours & le lion ſont quelquefois *aprivoiſés*.

Les bêtes ſauvages ne ſont pas *privées*; les farouches ne ſont pas *aprivoiſées*.

QUALITÉ. TALENT.

Les *qualités* forment le caractere de la perſonne; les *talens* en ſont l'ornement. Les premieres rendent bon ou mauvais, & influent fortement ſur l'habitude des meurs. Les ſecondes rendent utile ou amuſant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut ſe ſervir du mot de *qualité* en bien & en mal; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme eſt un mêlange de bonnes & de mauvaiſes *qualités*, quelquefois bizarre juſqu'à raſſembler en lui les extremes. Il y a des gens à *talens* ſujets à ſe faire valoir, & dont il faut ſoufrir pour en jouir:

mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux eſſuyer le caprice du renchéri que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur ſont les plus eſſencielles : celles de l'eſprit ſont les plus brillantes. Les *talens* qui ſervent au beſoin ſont les plus néceſſaires : ceux qui ſervent aux plaiſirs ſont les mieux recompenſés.

On ſe fait aimer ou haïr par ſes *qualités*. On ſe fait rechercher par ſes *talens*

Des *qualités* excellentes jointes à de rares *talens* font le parfait mérite.

QUAND. LORSQUE.

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines dépendances & circonſtances dans les événemens qu'ils joignent. Mais *quand* paroit plus propre pour marquer la circonſtance du tems ; & *lorſque* ſemble mieux convenir pour mar-

quer celle de l'occaſion. Ainſi je dirois, il faut travailler *quand* on eſt jeune ; il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos ; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime ; le chanoine va à l'Egliſe *quand* la cloche l'avertit d'y aller ; & il fait ſon devoir *lorſqu'*il aſſiſte aux offices.

Cette différence paroitra peut-être trop ſubtile ; mais pour être délicate elle n'en eſt pas moins réelle ; on peut même ſe la rendre plus ſenſible ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* & de *lorſque* ; & l'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du tems, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens ; mais qu'elles ne

conviendroient point à la place du mot *lorſque*, & qu'elles y altéreroient le ſens. Au lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du tems y conviendroient bien à la place du mot *lorſque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin dire qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans l'occaſion de la jeuneſſe ; mais dire qu'il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le tems où l'on nous reprend. De même en diſant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on eſt amoureux eſt le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire des folies que d'aimer ; mais en diſant qu'on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime, on veut dire qu'on ſe fait aimer en aimant, il n'eſt point alors queſtion du tems où l'on ſe

fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très-clair, dans le troiſieme exemple que *quand* il ſignifie que le chanoine va à l'Egliſe aux heures que la cloche l'y apelle; & que *lorſque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y aſſiſte, car peut-être y manque-t-il alors en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervàtions ſur la différence de ces deux mots, & peut ſervir en d'autres occaſions pour faire un choix entre eux. Il y aura peutêtre quelques perſonnes qui, en liſant cet éclairciſſement, penſeront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prens la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu deſſein d'ennuyer par de longues diſſertations; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veus qu'indiquer

les différences des ſynonymes, & le faire d'une maniere que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaiſir d'y mettre quelque choſe de lui.

QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.

On *queſtionne*, on *interroge*, & l'on *demande* pour ſavoir ; mais il ſemble que *queſtionner* faſſe ſentir un eſprit de curioſité ; qu'*interroger* ſupoſe de l'autorité ; & que *demander* ait quelque choſe de plus civil & de plus reſpectueux.

Queſtionner & *interroger* ſont ſeuls un ſens ; mais il faut ajouter un cas à *demander*, c'eſt-à-dire que pour faire un ſens parfait, il faut marquer la choſe qu'on *demande*.

L'eſpion *queſtionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le ſoldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoie. Nous

acceptons ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les ſervices.

Recevoir exclud ſimplement le refus. *Accepter* ſemble marquer un conſentement ou une aprobation plus expreſſe.

Il faut toujours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejetter ce qu'on a *accepté*.

RÉFORMATION. RE'FORME.

La *réformation* eſt l'action de réformer; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le tems de la *réformation*, on travaille à mettre en regle, & l'on cherche les moyens de remédier aux abus. Dans le tems de la *réforme*, on eſt reglé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une choſe dure moins que le tems qu'on a mis à ſa *réformation*.

RÉGIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux ſoins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils appartiennent, deſquels on doit rendre conte de clerc à maitre. La *direction* eſt pour certaines affaires où il y a diſtribution, ſoit de finances, ſoit d'occupations, & auſquelles on eſt commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*adminiſtration* a des objets d'une plus grande conſéquence, tels que la juſtice ou les finances d'un Etat; elle ſupoſe une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une ſorte de liberté dans le département dont on eſt chargé. La *conduite* déſigne quelque ſageſſe & quelque habileté à l'égard des choſes, & une ſubordination à l'égard des

perſonnes. Le *gouvernement* réſulte de l'autorité & de la dépendance; il indique une ſupériorité de place ſur des inférieurs, & a un raport particulier à la politique.

RÉGLÉ. RANGÉ.

On eſt *reglé* par ſes meurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *reglé* ménage ſa réputation & ſa perſonne; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon tems & ſon bien; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

A l'égard de la dépenſe à qui l'on aplique ſouvent ces deux épithetes, elle eſt *reglée* par les bornes qu'on y met, & *rangée* par la maniere dont on la fait. Il faut la *régler* ſur ſes moyens, & la *ranger* ſelon le gout de la ſociété où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domeſtiques ne ſoufrent point de l'envie de briller.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail ; on en prend quand on eſt las ; il ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zele ; on y tombe quand la ferveur diminue ; il peut mener au déreglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement*.

RELEVÉ. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le ſens où ils s'apliquent au diſcours. Alors il me ſemble que celui de *relevé* a plus de raport à la ſcience & à la nature des choſes qu'on traite ; & que celui de *ſublime* en a davantage à l'eſprit, & à la maniere dont on traite les choſes.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke eſt un ouvrage très *relevé*. On trouve du *ſublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un discours *relevé* est quelquefois guindé, & fait sentir la peine qu'il a coûté à l'Auteur : mais un discours *sublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroit toujours naturel.

Des mots recherchés, connus seulement des doctes, joints à des raisonnemens profonds & métaphysiques, forment le stile *relevé*. Des expressions également justes & brillantes, jointes à des pensées vraies, finement & noblement tournées, font le stile *sublime*.

Tous les différens ouvrages de l'esprit ne peuvent pas être *relevés*; mais ils peuvent tous être *sublimes*; il est cependant plus rare d'en trouver de *sublimes* que de *relevés*.

RELIGION PIETÉ. DE'VOTION.

Le mot de *religion* n'est pas pris ici dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance, que nous lui rendons ; mais dans un

ſens formel, qui marque une qualité de l'ame & une diſpoſition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'eſt que dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec les deux autres ; & cette diſpoſition fait ſimplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Etre ſuprême. La *piété* fait qu'on s'en aquite avec plus de reſpect & plus de zele. La *dévotion* ajoute un extérieur plus compoſé.

C'eſt aſſez pour une perſonne du monde d'avoir de la *religion* ; la *piété* convient aux perſonnes qui ſe piquent de vertu ; la *dévotion* eſt le partage des gens entierément retirés.

La *religion* eſt plus dans le cœur qu'elle ne paroit au dehors. La *piété* eſt dansle cœur & paroit au de hors. La *dévotion* paroit quelquefois au dehors ſans être dans le cœur.

Où il n'y a point de probité il n'y a point de *religion*. Qui manque de reſpect pour les Temples manque

de *piété*. Point de *dévotion* ſans attachement au culte des autels.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choſes par attention pour s'en reſſouvenir. On les *obſerve* par examen pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frape le plus. L'eſpion *obſerve* les démarches qu'il croit de conſéquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui ſe diſtinguent dans ſes troupes, & *obſerver* les mouvemens de l'ennemi.

On peut *obſerver* pour *remarquer*; mais l'uſage ne permet pas de retourner la phraſe.

Ceux qui *obſervent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes le font ordinairement pour avoir le plaiſir de cenſurer plûtôt que pour aprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorſqu'on parle de ſoi on s'*obſerve*, & l'on ſe fait *remarquer*.

Les femmes ne s'*observent* plus tant qu'autrefois ; leur indiſcrétion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux ſe faire *remarquer* par leurs foibleſſes que de n'être point fêtées par la renommée.

RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage ou en dépôt. Nous *reſtituons* ce que nous avions pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidelement, & *reſtituer* entierement.

On emprunte pour *rendre* : on ſe charge d'une choſe pour la *remettre* : mais on ne prend gueres à deſſein de *reſtituer*.

L'uſage emploie & diſtingue encore ces mots dans les occaſions ſuivantes. Il ſe ſert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, & des préſens ou

monumens de tendreſſe ; on *rend* hommage à ſon Seigneur ſuzerain ; ſon amitié à qui en avoit été privé ; les lètrres à une maitreſſe abandonnée. Le ſecond ſe dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honeurs, emplois ou charges dont on eſt revêtu ; on *remet* un enfant à ſes parens ; le cordon de l'ordre, le bâton de commandement, les ſceaux, les dignités au Prince. Le troiſieme ſe place pour les choſes qui ayant été ôtées ou retenues ſe trouvent dûes ; on *reſtitue* à l'innocent accuſé, ſon état & ſon honneur ; on *reſtitue* un mineur dans la poſſeſſion de ſes biens aliénés.

RENONCER. RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des uſages qu'on ne veut plus ſuivre, ou à des prétentions dont on ſe déſiſte. On *renie* le maître qu'on ſert, ou la religion qu'on avoit embraſſée. On *abjure* l'erreur dans laquel-

le on s'étoit engagé, ou dont on faiſoit profeſſion publique.

Philippe V. a *renoncé* à la Couronne de France. S. Pierre a *renié* Jeſus-Chriſt. Henry IV. a fait *abjuration* du Calviniſme.

Abjurer ſe dit toujours en bonne part; c'eſt l'amour de la vérité & l'averſion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tel, qui nous engagent à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaiſe part; un libertinage outré ou un intérêt criminel fait les *renégats*. *Renoncer* eſt d'uſage de l'un & de l'autre façon, tantôt en bien tantôt en mal; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus ſouvent que le caprice & le gout dépravé nous font *renoncer* à ce qui eſt bon, pour nous livrer à ce qui eſt mauvais.

L'hérétique *abjure*, quand il rentre dans le ſein de l'Egliſe. Le Chré-

tien *renie*, quand il ſe fait Mahométan. Le Schiſmatique *renonce* à la communion univerſelle des fideles, pour s'attacher à une ſociété particuliere.

Ce n'eſt que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions ; ils ſont toujours prets à les faire valoir, quand la force & l'occaſion leur en fourniſſent les moyens. Tel réſiſte aux perſécutions qui n'eſt pas à l'épreuve des careſſes ; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt ſoit très ſouvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur ſincérité ; parceque je ſais que l'intérêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans ſa patrie; on *retourne* dans ſon exil.

On dit auſſi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

ROUTE. VOIE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans ſon idée quelque choſe d'ordinaire & de fréquenté; c'eſt pourquoi l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il eſt queſtion; ainſi l'on dit que les ſoufrances ſont la *voie* du ciel. Le mot de *chemin* ſignifie préciſément le terrein qu'on ſuit & dans lequel on marche; & en ce ſens on dit que les *chemins* coupés ſont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* eſt toujours le plus ſûr.

Les *routes* different proprement entre elles par la diverſité des places ou des pays par où l'on peut paſſer; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route*

de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* ſemble venir de la diverſité des manieres dont on peut voyager ; on va à Rome ou par la *voie* de l'eau ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroiſſent différer entre eux par la diverſité de leur ſituation & de leurs contours ; on ſuit le *chemin* pavé ou le *chemin* des terres.

Dans le ſens figuré la bonne *route* conduit ſurement au but ; la bonne *voie* y mene avec honeur ; le bon *chemin* y mene facilement.

On ſe ſert auſſi des mots de *route* & de *chemin* pour déſigner la marche ; avec cette différence que le premier ne regardant alors que la marche en elle-même, s'emploie dans un ſens abſolu & général, ſans admettre aucune idée de meſure ni de quantité ; ainſi l'on dit ſimplement, être en *route*, faire *route* ; au lieu que le ſecond ayant non ſeulement raport à la marche mais encore à l'arrivée qui en eſt le but,

s'emploie dans un ſens rélatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui eſt joint; deſorte qu'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'eſt en aucune façon d'uſage pour déſigner la marche, il l'eſt en revanche pour déſigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche; ainſi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poſte, par la *voie* du coche, par la *voie* du meſſager; mais cette idée eſt tout-à-fait étrangere aux deux autres, & tire par conſéquent celui-ci hors du rang de leurs ſynonymes à cet égard.

SAGESSE. PRUDENCE.

La *ſageſſe* fait agir & parler à propos. La *prudence* empeche de parler & d'agir mal-à-propos. La premiere, pour aller à ſes fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les ſuivre. La ſeconde, pour ne

pas manquer ſon but, tâche de connoitre les mauvaiſes routes, afin de s'en écarter.

Il ſemble que la *ſageſſe* ſoit plus éclairée; & que la *prudence* ſoit plus reſervée.

Le *ſage* emploie les moyens qui paroiſſent les plus propres pour réüſſir; il ſe conduit par les lumieres de la raiſon. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus ſures; il ne s'expoſe point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il eſt de la *ſageſſe* de ne parler que de ce qu'on ſait parfaitement, ſurtout lorſqu'on veut ſe faire eſtimer: l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il eſt de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, ſurtout quand on a deſſein de ſe faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *ſecourir*, dans le danger; *aider*, dans la peine; *aſſiſter*, dans

le beſoin. Le premier part d'un mouvement de généroſité ; le ſecond d'un ſentiment d'humanité ; & le troiſieme d'uu mouvement de compaſſion.

On va au *ſecours* dans le combat.

On *aide* à porter un fardeau. On *aſſiſte* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.

Ces mots déſignent l'impreſſion que les objets font ſur l'ame : mais le *ſentiment* va au cœur ; la *ſenſation* s'arrête aux ſens ; & la *perception* s'adreſſe à l'eſprit.

La vie la plus agréable eſt ſans doute celle qui roule ſur des *ſentimens* vifs, des *ſenſations* gratieuſes, & des *perceptions* claires. C'eſt aimer, gouter, & connoitre.

Le *ſentiment* étend ſon reſſort juſques aux meurs ; il fait que nous ſommes également touchés de l'honeur & de la vertu comme des autres avantages. La *ſenſation* ne va

pas audelà du phyſique ; elle fait uniquement ſentir ce que le mouvement des choſes matérielles peut occaſionner de plaiſir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans ſon diſtrict les ſciences & tout ce dont l'ame peut ſe former une image ; mais ſes impreſſions ſont plus tranquiles que celles du *ſentiment* & de la *ſenſation*, quoique plus promte.

Un homme d'eſprit & de courage reçoit les honeurs ou ſoufre les injures avec des ſentimens bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoit point d'autre félicité que celle de la vie préſente, on ne travaille qu'à ſe procurer des *ſenſations* gratieuſes. Nous ne jugeons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un ſens général, qui rend ces mots ſynonymes lorſqu'il eſt queſtion de conſeiller on de juger: mais le premier a plus de raport à la délibération, on dit ſon *ſentiment;* le ſecond en a davantage à la déciſion, on donne ſon *avis;* le troiſieme en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions.*

Le *ſentiment* emporte toujours dans ſon idée celle de ſincérité, c'eſt-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne ſupoſe pas rigoureuſement cette ſincérité; il n'eſt préciſément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un ſuffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occaſions où un juge ſoit obligé de donner ſon *avis* contre ſon *ſentiment*, & de ſe

conformer aux *opinions* de ſa compagnie.

SENTIMENT. OPINION. PENSE'E.

Ils ſont tous les trois d'uſage l'orſqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées : en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain; c'eſt une croyance qu'on a pour des raiſons ou ſolides ou aparentes : l'*opinion* eſt plus douteuſe ; c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *penſée* eſt moins fixe & moins aſſûrée ; elle tient de la conjecture.

On dit rejetter & ſoutenir un *ſentiment* ; attaquer & défendre une *opinion*; deſaprouver & juſtifier une *penſée*.

Le mot de *ſentiment* eſt plus propre en fait de gout ; c'eſt un *ſentiment* général qu'Homere eſt un excellent Poëte. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de ſcience, l'*opinion* commune eſt que le ſoleil eſt

au centre du monde. Le mot de *penſée* ſe dit plus particulierement lorſqu'il s'agit de juger des événemens des choſes ou des actions des hommes ; la *penſée* de quelques politiques eſt que le Moſcovite trouveroit mieux ſes vrais avantages du côté de l'Aſie que du côté de l'Europe.

Les *ſentimens* ſont un peu ſoumis à l'influence du cœur ; il n'eſt pas rare de les voir ſe conformer à ceux des perſonnes qu'on aime. Les *opinions* doivent baucoup à la prévention ; il eſt ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maitres. Les *penſées* tiennent aſſez de l'imagination ; on en a ſouvent de chimériques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *ſerment* ſe fait proprement pour confirmer la ſincérité d'une promeſſe ; le *jurement* pout confirmer la vérité d'un témoignage ; &

le *juron* n'eſt qu'un ſtile, dont le peuple ſe ſert, pour donner au diſcours un air aſſûré & prévenir la défiance.

Le mot de *ſerment* eſt plus d'uſage pour exprimer l'action de jurer en public & d'une maniere ſolemnelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *ſerment* du Prince ne l'engage point contre les loix ni contre les intérêts de ſon Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être crû Les *jurons* ſont preſque toujours du bas ſtile ou du très familier; il y a peu d'occaſions ſérieuſes où ils puiſſent être placés avec grace.

SÉVÉRITE RIGUEUR.

La *ſévérité* ſe trouve principalement dans la maniere de penſer & de juger; elle condamne facilement, & n'excuſe pas. La *rigueur*

ſe trouve particulierement dans la maniere de punir ; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *ſévérité* que pour autrui ; prêts à tout blâmer, ils ne ceſſent de s'aplaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroit bonne que dans les occaſions où l'exemple ſeroit de conſéquence ; il me ſemble que partout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foibleſſe humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *ſigne* fait connoitre ; il eſt quelquefois naturel. Le *ſignal* avertit ; il eſt toujours arbitraire.

Les mouvemens qui paroiſſent dans le viſage ſont ordinairement les *ſignes* de ce qui ſe paſſe dans le cœur. Le coup de cloche eſt le *ſignal* qui apele le chanoine à l'Egliſe.

On s'explique par *ſignes* avec les muets ou les ſourds ; & l'on convient d'un *ſignal* pour ſe faire entendre des gens éloignés.

SINCÉRITE'. FRANCHISE. NAIVETE'. INGE'NUITE'.

La *ſincérité* empeche de parler autrement qu'on ne penſe ; c'eſt une vertu. La *franchiſe* fait parler comme on penſe ; c'eſt un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on penſe ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on ſait & ce qu'on ſent ; c'eſt ſouvent une bêtiſe.

Un homme *ſincere* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne ſauroit diſſimuler. Un homme *naïf* n'eſt guere propre à flater. Un homme *ingénu* ne ſait rien cacher.

La *ſincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchiſe* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait ſouvent manquer à la politeſſe. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *ſincere* eſt toujours eſtimable. Le *franc* plait à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque choſe d'accidentel & de paſſager. *Etat,* dit quelque choſe d'habituel & de permanent.

On ſe ſert aſſez communément du mot de *ſituation* pour les affaires, le rang, ou la fortune; & de celui d'*état* pour ſa ſanté.

Le mauvais *état* de la ſanté eſt un prétexte aſſez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *ſituations* embaraſſantes ou deſagréables.

La viciſſitude des événemens de la vie fait ſouvent que les plus ſages ſe trouvent dans de triſtes *ſituations*; & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir longtems vécu dans un *état* brillant.

STABILITÉ. CONSTANCE. FERMETÉ.

La *ſtabilité* empeche de varier, & ſoutenir le cœur contre les mouvemens de legereté & de curioſité,

que la diverſité des objets pourroit y produire ; elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empeche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégout & l'ennui d'un même objet ; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empeche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte ; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maitres ſe piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs engagemens. Si ceux des dames ne durent pas éternellement, c'eſt moins par défaut de conſtance pour ce qu'elles aiment que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITÉ. SOLIDE.

Le mot de *ſolidité* a plus de raport à la durée : celui de *ſolide* en

tre dans le ſein de l'Egliſe. Le Chré-

en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes ouvrages ; & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques Auteurs & dans quelques bâtimens plus de grace que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté joints à l'art d'en jouir ſont le *ſolide* de la vie ; les honneurs n'en ſont que l'ornement.

SOUFRIR. ENDURER. SUPORTER.

Soufrir ſe dit d'une maniere abſolue ; on *ſoufre* le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a raport au tems ; on *endure* le mal dont on differe à ſe venger. *Suporter* regarde proprement les défauts perſonnels ; on *ſuporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *ſoufrir* les mépris ſans reſſentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'eſt pas en état de ſecouer. La politeſſe fait *ſuporter*, dans la ſociété, une infinité de choſes qui déplaiſent.

étoit allé.

On *ſoufre* avec patience. On *endure* avec diſſimulation. On *ſuporte* avec douceur.

SOUVENT. FRÉQUEMMENT.

L'un eſt pour la répétition des mêmes actes ; l'autre pour la pluralité des objets. On déguiſe *ſouvent* ſes penſées. On rencontre *fréquemment* des traitres.

SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux eſt l'idée commune qui rend ſynonymes ces quatre mots. Mais *ſurprendre* c'eſt y faire donner par adreſſe, en ſaiſiſſant la circonſtance de l'inattention à diſtinguer le vrai. *Tromper* c'eſt y faire donner par déguiſement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'eſt y faire donner par les apas de l'eſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très avantageux. *Du-*

route de Bourgogne ou par la *route*
N vj

per c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *ſurprendre* marque plus particulierement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur : que *tromper* diſe nettement quelque choſe qui bleſſe la probité ou la fidélité : que *leurrer* exprime quelque choſe qui attaque directement l'attente ou le deſir : que *duper* ait proprement pour objet les choſes où il eſt queſtion d'intérêt & de profit.

Il eſt difficile que la Religion du Prince ne ſoit pas *ſurpriſe* par l'un ou l'autre des partis, lorſqu'il y en a pluſieurs dans ſes Etats. Il y a des gens à qui la vérité eſt odieuſe, il faut néceſſairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands eſt de *leurrer* les petits par des promeſſes magnifiques ; & l'art des petits eſt de *duper* les grands dans les choſes que ceux-ci commettent à leurs ſoins.

CAPACITÉ. HABILETÉ.

Capacité a plus de raport à la connoiſſance des préceptes ; & *habileté* en a davantage à leur aplication. L'une s'aquiert par l'étude ; & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* eſt propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* eſt propre à réüſſir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TENEBRES. OBSCURITE'. NUIT.

Les *ténebres* ſemblent ſignifier quelque choſe de réel & d'opoſé à la lumiere. L'*obſcurité* eſt une pure privation de clarté. La *nuit* eſt la ceſſation du jour, c'eſt-à-dire le tems où le Soleil n'éclaire plus.

On dit des *ténebres*, qu'elles ſont épaiſſes ; de l'*obſcurité*, qu'elle eſt grande ; de la nuit, qu'elle eſt ſombre.

On marche dans les *ténebres*, à l'*obſcurité*, & pendant la *nuit*.

de les suivre. La seconde, pour ne

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particulierement les biens & la réputation ; il ravit ce qui est dû. L'*injure* regarde proprement les qualités personnelles ; elle impute des défauts. Le premier nuit ; la seconde offense.

Le zele imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colere d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puisse faire à un honnête-homme est de se défier de sa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.

L'*affront* est un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins ; il pique & mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur. L'*insulte* est une attaque faite avec insolence ; on la repousse ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'*insulte* un excès de violence, qui irrite. L'*avanie* est un traitement hu-

miliant, qui expoſe au mépris & à la moquerie du Public.

Ce n'eſt pas réparer ſon honneur que de plaider pour un *affront* reçu. Les honnêtes gens ne font jamais d'*inſulte* à perſonne. Il eſt difficile de décider en quelle occaſion l'*outrage* eſt plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refuſent, ou de rejetter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on eſt en bute au peuple, il faut s'attendre aux *avanies*, ou ne ſe point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils ſont également un aſſemblage de pluſieurs choſes placées les unes ſur les autres; avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec ſymétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le haſard lui donne.

Il paroit que le mot de *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choſes, n'étant point écartées, occupent moins de place;

très avantages. La *ſenſation* ne va

& que celui de *monceau* ne déſigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'une maſſe ou d'un amas.

On dit un *tas* de pierres, lorſqu'elles ſont des matériaux préparés pour faire un bâtiment : & l'on dit un *monceau* de pierres, lorſqu'elles ſont les reſtes d'un édifice renverſé.

TEMPLE. ÉGLISE.

Ces mots ſignifient un édifice deſtiné à l'exercice public de la religion : mais *temple* eſt du ſtile pompeux ; *égliſe* du ſtile ordinaire, dumoins à l'égard de la Religion Romaine ; car à l'égard du Paganiſme & de la Religion Proteſtante, on ſe ſert du mot de *temple*, même dans le ſtile ordinaire, au lieu de celui d'*égliſe*. Ainſi l'on dit le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*égliſe* de ſaint Sulpice.

Temple paroit exprimer quelque choſe d'auguſte, & ſignifier proprement un édifice conſacré à la Divi-

nité. *Egliſe* paroit marquer quelque choſe de plus commun, & ſignifier particulierement un édifice fait pour l'aſſemblée des Fideles.

Rien de profane né doit entrer dans le *temple* du Seigneur. On ne devroit permettre dans nos *égliſes* que ce qui peut contribuer à l'édification des Chrétiens.

L'eſprit & le cœur de l'homme ſont les *temples* chéris du vrai Dieu; c'eſt là qu'il veut être adoré; en vain on fréquente les *égliſes*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux-Dieux étoient autrefois des aſyles pour les criminels: mais c'eſt, ce me ſemble, deshonorer celui du Très-Haut que d'en faire un refuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'*égliſe* un eſprit de recueillement, il faut du-moins y être d'un air modeſte; la bienſéance l'exige ainſi que la piété.

TÊTE. CHEF.

Le ſecond de ces mots n'eſt d'uſage, dans le ſens littéral, que lorſqu'on parle des reliques des Saints; comme quand on dit, le *chef* de ſaint Jean & de ſaint Denis : mais ils ſont tous les deux fort uſités dans le ſens figuré; avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion de place ou d'arrangement; & que le mot de *chef* s'emploie très proprement lorſqu'il s'agit d'ordre ou de ſubordination.

On dit la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment; & le *chef* d'une entrepriſe, d'un parti. On dit auſſi être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il ſied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

TOLÉRER. SOUFFRIR. PERMETTRE.

On *tolere* les choſes, lorſqu'elle

connoiſſant & ayant le pouvoir en main, on ne les empeche pas. On les *ſoufre*, lorſqu'on ne s'y opoſe pas faiſant ſemblant de les ignorer ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorſqu'on les autoriſe par un conſentement formel.

Tolérer & *ſoufrir* ne ſe diſent que pour des choſes mauvaiſes ou qu'on croit telles. *Permettre* ſe dit & pour le bien & pour le mal.

Les magiſtrats ſont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il eſt quelquefois de la prudence de *ſoufrir* des abus dans la diſcipline de l'Egliſe, plûtôt que d'en rompre l'unité. Les loix humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend : mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légerement. On *manie* à pleine-main.

On *touche* une colonne, pour savoir si elle est de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoitre si elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile. Il n'y a point de plaisir à *manier* ce qui est rude.

TOUJOURS. CONTINUELLEMENT.

Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout tems & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* apliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* est en langue moderne; & la *version* en langue ancienne. Ainsi la Bible Françoise de Sacy est une *traduction*; & les Bibles

Latines, Greques, Arabes, & Syriaques ſont des *verſions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *verſions* de l'Ecriture ſainte ont aquis preſqu'autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le tems de la *verſion* des Septantes ſont inconnus.

TRAIN. EQUIPAGE.

Le *train* regarde la ſuite, & l'*équipage* le ſervice.

On dit un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de ſuperbes *équipages*.

TRANQUILITÉ. PAIX. CALME.

Ces mots, ſoit qu'on les aplique

à l'Ame, à la République, ou à quelque ſociété particuliere, expriment également une ſituation exemte de trouble & d'agitation : mais celui de *tranquilité* ne regarde préciſément que la ſituation en elle-même, & dans le tems préſent, indépendemment de toute relation : celui de *paix* regarde cette ſituation par raport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y cauſer de l'altération : celui de *calme* la regarde par raport à l'événement, ſoit paſſé, ſoit futur ; enſorte qu'il la déſigne comme ſuccedant à une ſituation agitée ou comme la précédant.

On a la *tranquilité* en ſoi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquilité* dans leur domeſtique. Les querelleurs ne ſont guere en *paix* avec leurs voiſins. Plus la paſſion a été orageuſe, plus on goute le *calme*.

Pour conſerver la *tranquilité* de

se trahit.

l'Etat, il faut faire valoir l'autorité sans abuſer du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'eſt pas toujours en molliſſant qu'on établit le *calme* chez un peuple mutiné.

TREPAS. MORT. DÉCÈS.

Trépas eſt poëtique, & emporte dans ſon idée le paſſage d'une vie à l'autre. *Mort* eſt du ſtile ordinaire, & ſignifie préciſément la ceſſation de vivre. *Décès* eſt d'un ſtile plus recherché tenant un peu de l'uſage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le ſecond de ces mots ſe dit à l'égard de toutes ſortes d'animaux; & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la terre. Toute ſucceſſion n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid

à l'imagination ; il peut même faire enviſager quelque choſe de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, cauſée par la ſéparation des choſes auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* préſente quelque choſe de laid & d'affreux.

TRÈS. FORT. BIEN.

On ſe ſert aſſez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammairiens nomment SUPERLATIF, c'eſt-à-dire le plus haut degré ; par exemple, on dit dans le même ſens, *très* ſage, *fort* ſage, *bien* ſage. Il me paroit cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence ; en ce que le mot de *très* marque préciſément & clairement ce ſuperlatif, ſans mêlange d'autre idée ni d'aucun ſentiment ; que le mot de *fort* le marque peutêtre moins préciſément, mais qu'il y ajoute une eſpece d'affirmation ; & que le

mot de *bien* exprime deplus un ſentiment d'admiration. Ainſi l'on dit, Dieu eſt *très* juſte ; les hommes ſont *fort* mauvais ; la providence eſt *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre plus ſenſible, ce me ſemble ; c'eſt que *très* ne convient que dans le ſens naturel & littéral ; car lorſqu'on dit d'un homme qu'il eſt *très* ſage, cela veut dire qu'il l'eſt véritablement ; au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un ſens ironique ; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorſque l'ironie fait entendre qu'on peche par défaut ; & que *bien* eſt plus d'uſage lorſque l'ironie fait entendre qu'on peche par excès. On diroit donc en raillant ; c'eſt être *fort* ſage que de quiter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne ſauroit avoir ; & c'eſt être *bien* patient que de ſoufrir des coups de bâton ſans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent uſage rend les choſes *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales*: mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que le *trivial* dit quelque choſe de plus uſité que *vulgaire*, qui à ſon tour enchérit ſur *commun*, & celui-ci ſur *ordinaire*. Il me paroit auſſi qu'*ordinaire* eſt d'un uſage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la multitude des objets; *vulgaire* pour la connoiſſance des faits; & *trivial* pour la tournure du diſcours.

La diſſimulation eſt *ordinaire* à la Cour. Les monſtres ſont *communs* en Afrique. Les diſputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des ſavans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expreſſions *triviales* puiſſent trouver place.

Ces mots peuvent être conſidé-

rés dans un autre ſens que dans celui du fréquent uſage ; ils ſe diſent ſouvent par raport au petit mérite des choſes ; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots eſt celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui eſt *ordinaire* n'a rien de diſtingué. Ce qui eſt *commun* n'a rien de recherché. Ce qui eſt *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui eſt *trivial* a quelque choſe de bas.

CHANGE. TROC. ÉCHANGE. PERMUTATION.

Le mot de *change* marque ſimplement l'action de changer dans un ſens abſtrait, qui non ſeulement n'exprime pas, mais qui deplus exclud tout raport & toute idée acceſſoire ; c'eſt peut être par cette raiſon qu'on ne l'emploie pas à dénommer directement aucune eſpece ; car on ne dit pas le *change* d'une choſe : qu'on l'emploie néanmoins dans toutes les eſpeces, en

régime indirect avec une prépoſition, pour indiquer l'eſſenciel de l'acte; enſorte que, dans toutes les occaſions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots ſervent à dénommer les eſpeces ou façons de changer les choſes les unes pour les autres; dont voici les différences. *Troc* ſe dit pour les choſes de ſervice, & pour tout ce qui eſt meuble; ainſi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'uſtenciles. *Echange* ſe dit pour les terres, les perſonnes, tout ce qui eſt bien fonds; ainſi l'on fait des *échanges* d'Etats, de charges, & de priſoniers. *Permutation* n'eſt d'uſage que pour les biens & titres eccléſiaſtiques; ainſi l'on *permute* une cure, un canonicat, un prieuré avec un autre bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Pluſieurs perſonnes jointes pour aller enſemble ſont la *troupe*. Pluſieurs perſonnes ſéparées des autres pour ſe ſuivre & ne ſe point quiter ſont la *bande*. Pluſieurs perſonnes réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'intérêt ſont la *compagnie*.

On dit une *troupe* de comédiens, une *bande* de violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'eſt pas honnête de ſe ſéparer de ſa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on ſe trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choſes inconnues, ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choſes qui ſont à notre chemin, ou qui ſe préſentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque reſſource dans leurs diſgraces. Les gens qui ſe lient aiſément avec tout le monde ſont ſujets à *rencontrer* mauvaiſe compagnie.

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par ſa valeur l'idée d'un plus grand bruit ; & *tumulte* celle d'un plus grand deſordre.

Une ſeule perſonne fait quelquefois du *vacarme* : mais le *tumulte* ſupoſe toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maiſons de débauche ſont ſujettes aux *vacarmes*. Il arrive ſouvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le déreglement eſt le partage de tous les trois : mais le *libertin* peche proprement contre les bonnes

meurs ; la paſſion ou l'amour du plaiſir le domine : le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour exceſſif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies : le *banni* peche par le cœur & la probité, il ne ſe conforme pas même aux loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* ſont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule ; elles ne s'apliquent guere qu'à l'égard des rivieres, & laiſſent une idée de calme ou de cours paiſible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel mais aſſez ordinaire ; ils indiquent un peu d'agitation, & s'apliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent ; elles marquent parconſéquent une plus forte agitation, & s'apliquent également aux rivieres comme à la mer.

On coule ſur les *ondes* : on eſt porté ſur les *flots* : on eſt entrainé par les *vagues*.

Un terrein raboteux rend les *ondes* inégales. Un grand vent fait enfler les *flots* & excite des *vagues*.

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre ſupoſe un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui ſe défend. *Surmonter* ſupoſe ſeulement des efforts contre quelque obſtacle qu'on rencontre & qui fait de la réſiſtance.

On a *vaincu* ſes ennemis, quand on les a ſi bien battus qu'ils ſont hors d'état de nuire. On a *ſurmonté* ſes adverſaires, quand on eſt venu à bout de ſes deſſeins malgré leur opoſition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *ſurmonter*.

On ſe ſert du mot de *vaincre* à l'égard des paſſions, & de celui de *ſurmonter* pour les difficultés.

De toutes les paſſions, l'avarice eſt la plus difficile à *vaincre*; parce-qu'on ne trouve point de ſecours

contre elle, ni dans l'âge, ni dans la foibleſſe du tempérament, comme on en trouve contre les autres; & que d'ailleurs étant plus reſſerrée qu'entreprenante, les choſes extérieures ne lui opoſent aucune difficulté à *ſurmonter*.

VAINEMENT. INUTILEMENT. ENVAIN.

On a travaillé *vainement*, lorſqu'on n'eſt pas recompenſé de ſon travail, ou qu'il n'eſt pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorſque l'ouvrage qu'on a fait ne ſert à rien. On a travaillé *envain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet ouvrage ne me procure pas l'eſtime du Public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *envain* que je me ſerai donné baucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraie différence & le pro-

pre caractere des ſynonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un ſens général, qu'on aplique à tous ceux qui ſervent. Celui de *laquais* a un ſens particulier, qui ne convient qu'à une ſorte de domeſtiques. Le premier déſigne proprement un homme de ſervice; & le ſecond un homme de ſuite. L'un emporte une idée d'utilité; l'autre une idée d'oſtentation. Voilà pourquoi il eſt plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet*; & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à ſa nobleſſe; au lieu que le *valet*-de-chambre y déroge; quoique la qualité & l'office de celui-ci ſoit au-deſſus de l'autre.

Les Princes & les gens de baſſe condition n'ont point de *laquais*; mais les premiers ont des *valets* de pied, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom; & les ſeconds ſont des *valets* de labeur.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur ;* & l'eſtimation en fait le *prix.*

La *valeur* eſt la regle du *prix ;* mais une regle aſſez incertaine, & qu'on ne ſuit pas toujours.

De deux choſes, celle qui eſt d'une plus grande *valeur* vaut mieux ; & celle qui eſt d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il ſemble que le mot de *prix* ſupoſe quelque raport à l'achat ou à la vente ; ce qui ne ſe trouve pas dans le mot de *valeur.* Ainſi l'on dit que ce n'eſt pas être connoiſſeur, que de ne juger de la *valeur* des choſes que par le *prix* qu'elles coutent.

VALLÉE. VALLON.

Vallée ſemble ſignifier un eſpace plus étendu. *Vallon* ſemble en marquer un plus reſſerré.

Les Poëtes ont rendu le mot de *vallon* plus uſité ; parce qu'ils ont

ajouté à la force de ce mot une idée de quelque choſe d'agréable ou de champêtre ; & que celui de *vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & ſitué entre d'autres lieux plus élevés.

On dit la *vallée* de Joſaphat, où le vulgaire penſe que ſe doit faire le Jugement univerſel ; & l'on dit le ſacré *vallon*, où la fable établit une demeure des Muſes.

VANTER. LOUER.

On *vante* une perſonne pour lui procurer l'eſtime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'eſtime qu'on fait d'elle ou pour lui aplaudir.

Vanter c'eſt dire baucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, ſoit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer* c'eſt aprouver avec une forte dadmiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, ſoit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme: on *loue* ſa conduite.

Le mot de *vanter* ſupoſe que la perſonne dont on parle eſt differente de celle à qui la parole s'adreſſe; ce que le mot de *louer* ne ſupoſe point.

Les charlatans ne manquent jamais de ſe *vanter;* ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir ou ſe font honneur d'une eſtime qui ne leur a pas été accordée. Les perſonnes pleines d'amour-propre ſe donnent ſouvent des *louanges;* elles ſont ordinairement très contentes d'elles-mêmes.

Il eſt plus ridicule, ſelon mon ſens, de ſe *louer* ſoi-même que de ſe *vanter*; car on ſe *vante* par un grand deſir d'être eſtimé, c'eſt une vanité qu'on pardonne; mais on ſe *loue* par une grande eſtime qu'on a de ſoi, c'eſt une orgueil dont on ſe moque.

VARIATION. CHANGEMENT.

La *variation* conſiſte à être tantôt

d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* consiſte ſeulement à ceſſer d'être le même.

C'eſt *varier* dans ſes ſentimens, que de les abandonner & de les reprendre ſucceſſivement. C'eſt *changer* d'opinion que de rejetter celle qu'on avoit embraſſée pour en ſuivre une nouvelle.

Les *variations* ſont ordinaires aux perſonnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* eſt le propre des inconſtans.

Qui n'a point de principes certains eſt ſujet à *varier*. Qui eſt plus attaché à la fortune qu'à la vérité n'a point de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIÉTÉ.

Les changemens ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La multitude des différens objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement

où il n'y ait eû des *variations*. Il n'y a point d'eſpeces dans la nature où l'on ne remarque baucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* eſt à cheval. Une *ſentinelle* eſt à pied. L'une & l'autre veillent à la ſûreté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

VENERATION. RESPECT.

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens: mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération*; & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect*.

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes; & nous avons du *reſpect* pour celles qui ſont fort audeſſus de nous, ou par leur naiſſance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent véné-

rable. Le rang & la dignité rendent *respectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple : la crainte qu'on lui inſpire le tient dans le *reſpect*.

VETEMENT. HABILLEMENT. HABIT.

Vêtement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps ; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la coifure & la chauſſure, & rien au delà ; voilà pourquoi l'on s'en ſert avec grace en diſant que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée ; outre l'eſſenciel de vêtir, il renferme dans ſon idée un raport à la forme & à la façon dont on eſt vêtu ; & ſon diſtrict s'étend non ſeulement à tout ce qui ſert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'eſt que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierre-

ries, c'eſt par cette raiſon quon dit, la deſcription d'un *habillement* de cérémonie & de théâtre. *Habit* a un ſens bien plus reſtraint que les deux autres mots; il ne ſignifie que ce qui eſt robe ou ce qui tient de la robe; enſorte que le linge, le chapeau & les ſouliers ne ſont pas compris ſous l'idée de ce mot; ainſi l'on ne s'en ſert que pour marquer ce qui eſt l'ouvrage du Tailleur ou de la Coutûriere; le juſtaucorps, la veſte, la culotte, la robe, la jupe, le corſet ſont des *habits*; mais la chemiſe & la cravate ne le ſont point, quoiqu'ils ſoient *vêtemens*; & l'épée n'eſt ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle ſoit de l'*habillement* du cavalier.

VESTIGES. TRACES.

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoit les *veſtiges*. On ſuit les *traces*.

On voit les *veſtiges* d'un vieux

Château. On remarque les *traces* d'un Cerf ou d'un Sanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair*: mais ce dernier a un raport à la compoſition phyſique de l'animal, que n'a pas le premier. Ainſi l'on dit que le poiſſon & les légumes ſont *viandes* de Carême; que la Perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchériſſent l'un ſur l'autre, *antique* ſur *ancien* & celui-ci au-deſſus de *vieux*.

Une mode eſt *vieille* quand elle ceſſe d'être en uſage: elle eſt *ancienne* lorſque l'uſage en eſt entierement paſſé: elle eſt *antique* lorſqu'il y a déjà long-tems qu'elle eſt *ancienne*.

Ce qui eſt récent n'eſt pas *vieux*. Ce qui eſt nouveau n'eſt pas *ancien*. Ce qui eſt moderne n'eſt pas *antique*.

La *vieilleſſe* regarde particulierement l'âge. L'*ancienneté* eſt plus propre à l'égard de l'origine des familles. L'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieilleſſe* décrépite, *ancienneté* immémorable, *antiquité* reculée.

La *vieilleſſe* diminue les forces du corps, & augmente les lumieres de l'eſprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agrémens, & donne de l'éclat à la Nobleſſe. L'*antiquité* faiſant périr les preuves de l'Hiſtoire en affoiblit la vérité, & fait valoir les monumens qui ſe conſervent.

VIVACITÉ. PROMTITUDE

La *vivacité* tient baucoup de la ſenſibilité & de l'eſprit; les moindres choſes piquent un homme *vif*; il ſent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ſes réponſes. La *promtitude* tient davantage de l'humeur & de l'action; un

homme *prompt* eſt plus ſujet aux emportemens qu'un autre ; il a la main légere, & il eſt expéditif au travil. L'indolence eſt l'opoſé de la *vivacité* ; & la lenteur l'eſt de la *promtitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* ſemble plus agile, & doit baucoup au courage. Le *fort* paroit être plus ferme, & doit baucoup à la conſtruction de muſcles. Le *robuſte* eſt moins ſujet aux infirmités, & doit baucoup à la nature du tempérament.

On eſt *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On eſt *fort* par la ſolidité & par la réſiſtance des membres. On eſt *robuſte* par la bonne conformation des parties qui ſervent aux fonctions naturelles.

Vigoureux eſt d'un uſage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans

l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui eſt défenſe. *Robuſte* ſe dit à l'égard de la ſanté, & de l'aſſiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aiſé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuſte* eſt à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTÉ.

Il me ſemble que le *violent* va juſqu'à l'action; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt promt à lever la main; il frape auſſitôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt promt à dire des injures; il ſe fâche aiſément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais: les *violens* ſont plus dangereux.

Il faut ſe tenir ſur ſes gardes avec les perſonnes *violentes*; & il ne faut ſouvent que de la patience avec les perſonnes *emportées*.

VISION. APARITION.

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſupoſe que l'action de l'imagination. L'*aparition* frape de plus les ſens extérieurs, & ſupoſe un objet au-dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuir en Egypte avec ſa famille. La Magdelaine fut inſtruite de la Réſurrection du Sauveur par une *aparition*.

Les cerveaux échaufés & vuides de nourriture croyent ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules prennent quelquefois pour des *aparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

VITE. TOT. PROMTEMENT.

Le mot de *vite* paroit plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit, ſon opoſé eſt lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action ſe fait : ſon opoſé eſt tard. Le mot de *promte-*

ment ſemble avoir plus de raport au tems qu'on emploie à la choſe : ſon opoſé eſt long-tems.

On avance en allant *vîte* ; mais on va ſûrement en allant lentement. Le crime eſt toujours puni ; ſi ce n'eſt *tôt* c'eſt tard. Il faut être long-tems à délibérer ; mais il faut exécuter *promtement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vîte* acheve *promtement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui eſt *uni* n'eſt pas raboteux. Ce qui eſt *plain* n'a ni enfoncemens ni élévations.

Le marbre le plus *uni* eſt le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées eſt un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particulierement deux différentes choſes qui ſe trouvent bien enſemble. La *jonction* regarde proprement deux choſes éloignées qui ſe raprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* ſemble ſupoſer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées ; l'*union* de deux voiſins, & la *jonction* de deux rivieres.

Ce qui n'eſt pas *uni* eſt diviſé. Ce qui n'eſt pas *joint* eſt ſéparé.

On s'*unit*, pour former des corps de ſociété. On ſe *joint*, pour ſe raſſembler & n'être pas ſeuls.

Union s'emploie ſouvent au figuré : mais on ne ſe ſert de *jonction* que dans le ſens litéral.

L'*union* ſoutient les familles, & fait la puiſſance des Etats. La *jonction* des ruiſſeaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une choſe eſt *unique* lorſqu'il n'y en a point d'autre de la même eſpece. Elle eſt *ſeule* lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni freres ni ſeurs eſt *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reſte *ſeul*.

Rien n'eſt plus rare que ce qui eſt *unique*. Rien n'eſt plus ennuyant que d'être toujours *ſeul*.

VOIE. MOYEN.

On ſuit les *voies*. On ſe ſert des *moyens*.

La *voie* eſt la maniére de s'y prendre pour réüſſir. Le *moyen* eſt ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La premiere a un raport particulier aux meurs; & le ſecond aux événemens. On a égard à ce raport lorſqu'il s'agit de s'énoncer ſur leur bonté : celle de la *voie* dépend de l'honneur & de la probité : celle du *moyen* conſiſte dans la conſéquence & dans l'effet. Ainſi la bonne *voie* eſt celle qui eſt juſte; le bon *moyen* eſt celui qui eſt ſûr.

La ſimonie eſt une très-mauvaiſe *voie* mais un fort bon *moyen* pour avoir des bénéfices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frape la vûe. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui ſe préſentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curioſité.

On *voit* ou diſtinctement ou confuſément. On *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils ſe tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voient*, comme les autres, les agrémens du ſexe : mais ceux qui en ſont frapés les *regardent*.

Le connoiſſeur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit* : celui qui ne l'eſt pas *regarde* le tableau ſans en *voir* les beautés.

VOIR. APERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui ſe montrent ſont *vûs*. Ceux qui fuyent ou qui ſe cachent ſont *aperçus*.

On *voit* dans un viſage la régula-

rité des traits ; & l'on y *aperçoit* les mouvemens de l'ame.

Dans une nombreuſe Cour, les premiers ſont *vûs* du Prince, à peine les autres en ſont-ils *aperçûs*.

Une complaiſance *vûe* de tout le monde en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *aperçû*.

Les novices & les ſottes en amour ignorent les avantages du myſtere, & ſont voir ce qu'elles ont intérêt de cacher. Les plus fines, quelque attention qu'elles aient, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne s'*aperçoive* de ce qui ſe paſſe au fond de leur cœur.

L'amour qui ſe fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du ſpectateur. Celui qui ſe laiſſe ſeulement *apercevoir* fait, ſur le théatre du monde, une ſcène amuſante pour ceux à qui plait le jeu des paſſions.

VOLONTÉ. INTENTION. DESSEIN.

La *volonté* eſt une détermination

fixe, qui regarde quelque choſe de prochain ; elle le fait rechercher. L'*intention* eſt un mouvement ou un penchant de l'ame, qui enviſage quelque choſe d'éloigné ; elle y fait tendre. Le *deſſein* eſt une idée adoptée & choiſie, qui paroît ſupoſer quelque choſe de médité & de méthodique ; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de ſervir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ſes premieres *intentions* furent de faire une auſtere pénitence, & il forma pour cela le *deſſein* de ſe retirer dans ſon Abbaye & d'y établir la réforme.

Les *volontés* ſont plus connues & plus préciſes. Les *intentions* ſont plus cachées & plus vagues. Les *deſſeins* ſont plus vaſtes & plus raiſonnés.

La *volonté* ſuffit pour nous rendre criminel devant Dieu : mais elle ne ſuffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* eſt l'ame de

l'action & la ſource de ſon vrai mérite : mais il eſt difficile d'en juger bien ſainement. Le *deſſein* eſt un effet de la réflexion : mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaiſe.

On dit faire une choſe de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *deſſein* prémédité.

Perſonne n'aime à être contrarié dans ſes *volontés*, ni trompé dans ſes *intentions*, ni traverſé dans ſes *deſſeins* : pour cet effet il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ſes maîtres, d'autre *intention* que de faire ſon devoir, ni d'autre *deſſein* que de ſe conformer à l'ordre de la providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maître que de l'exécution de ſes dernieres *volontés*. Rien de moins ſuivi que l'*intention* de la plûpart des fondateurs de bénéfices. Rien n'eſt plus extravagant que le *deſſein* de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il eſt d'un grand homme d'être

ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir pluſieurs *tomes*; & le *tome* peut faire pluſieurs *volumes*: mais la reliûre ſépare les *volumes*; & la diviſion de l'ouvrage diſtingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la ſcience de l'Auteur par la groſſeur du *volume*. Il y a baucoup d'ouvrages en pluſieurs *tomes* qui ſeroient meilleurs s'ils étoient réduits en un ſeul.

VOULOIR. AVOIR-ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale; & il ſupoſe toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire; & la force de leur

ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit; avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux. On *veut* & on *a-envie* d'un objet préſent: mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & de réflexion; & l'on en *a-envie* avec plus de ſentiment & plus de gout. On *ſouhaite* & on *deſire* des choſes plus éloignées: mais les *ſouhaits* ſont plus vagues, & les *deſirs* plus ardens. On *ſoupire* pour des choſes plus touchantes.

Les *volontés* ſe conduiſent par l'eſprit; elles doivent être juſtes. Les *envies* tiennent des ſens, elles doivent être réglées. Les *ſouhaits* ſe nourriſſent d'imaginations; ils doivent être bornés. Les *deſirs* viennent des paſſions; ils doivent être modérés. Les *ſoupirs* partent du cœur; ils doivent être bien adreſſés.

On fait ſa *volonté*. On ſatisfait ſon

envie. On ſe repait de *ſouhaits*. On s'abandonne à ſes *deſirs*. On pouſſe des *ſoupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons-envie* de ce qui nous plait. Nous *ſouhaitons* ce qui nous flate. Nous *deſirons* ce que nous eſtimons. Nous *ſoupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle eſt éclairée ou aveugle; de l'*envie*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe; du *ſouhait*, qu'il eſt raiſonnable ou ridicule; du *deſir*, qu'il eſt foible ou violent; & du *ſoupir*, qu'il eſt naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une maniere abſolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les pareſſeux s'occupent à faire des *ſouhaits* chimériques. Les courtiſans ſe tourmentent par des *deſirs* ambitieux. Les amans romaneſques s'amuſent à de vains *ſoupirs*.

VRAI. VÉRITABLE.

Vrai marque préciſément la vé-

rité objective ; c'eſt-à-dire qu'il tombe directement ſur la réalité de la choſe ; & il ſignifie qu'elle eſt telle qu'on la dit. *Véritable* déſigne proprement la vérité expreſſive ; c'eſt-à-dire qu'il ſe raporte principalement à l'expoſition de la choſe ; & il ſignifie qu'on la dit telle qu'elle eſt. Ainſi le premier de ces mots aura une grace particuliere, lorſque, dans l'emploi, on portera d'abord ſon point de vûe ſur le ſujet en lui-même ; & le ſecond conviendra mieux, lorſqu'on portera ce point de vûe ſur le diſcours. Cette différence eſt extrêmement métaphyſique ; & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en ſubſiſte pas moins ; & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées où l'uſage n'en a mis que de très-délicates : peut-être que l'exemple ſuivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer ; & qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'aplication que dans la définition. Quel

Quelques Auteurs, même Proteſtans, ſoutiennent qu'il n'eſt pas *vrai* qu'il y ait eu une papeſſe JEANNE, & que l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coutume* paroit être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique eſt un *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis longtems eſt une *coutume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La ſeconde forme l'habitude. L'un & l'autre ſont des eſpeces de loix, entierement indépendantes de la raiſon dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe conformer à un mauvais *uſage* que de ſe diſtinguer, même par quelque choſe de bon. Bien des gens ſuivent la *coutume* dans la fa-

çon de penſer comme dans le cérémonial ; ils s'en tiennent à ce que leurs mores & leurs nourrices ont penſé avant eux.

USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.

Uſurper c'eſt prendre injuſtement une choſe à ſon légitime maître par voie d'autorité & de puiſſance : il ſe dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir* c'eſt prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, ſans prévenir par aucun acte d'hoſtilité. *S'emparer* c'eſt préciſément ſe rendre maître d'une choſe en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me ſemble auſſi que le mot d'*uſurper* renferme quelquefois une idée de trahiſon : que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé : que celui de s'*emparer* emporte une idée d'adreſſe & de diligence.

On n'*uſurpe* point la couronne, lorſqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces après que la guerre eſt déclarée, c'eſt en faire la conquête & non les *envahir*. Il n'y a point d'injuſtice à s'*emparer* des choſes qui nous apartiennent, quoique nos droits & nos prétentions ſoient conteſtées.

UTILITÉ. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* nait du ſervice qu'on tire des choſes. Le *profit* nait du gain qu'elles produiſent. L'*avantage* nait de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a ſon *utilité*. Une terre aporte du *profit*. Une grande maiſon a ſon *avantage*.

Les richeſſes ne ſont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point uſage. Les *profits* ſont plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires; il en facilite le ſuccès.

Je ſouhaite que cet ouvrage ſoit *utile* au Lecteur ; qu'il faſſe le *profit* du Libraire ; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en ſe déterminant pour une choſe, parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choiſit* en comparant les choſes, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne ſupoſe qu'une ſimple déciſion de la volonté, pour ſavoir à quoi s'en tenir. L'autre ſupoſe un diſcernement de l'eſprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choſes parfaitement égales, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choiſir*.

On eſt quelquefois contraint d'*opter* ; mais on ne l'eſt jamais de *choiſir*. Le *choix* eſt un plein exercice de la liberté ; c'eſt pourquoi lorſque le ſens ou l'expreſſion marque une néceſſité abſolue, il eſt mieux

de ſe ſervir du mot d'*opter* que de celui de *choiſir* ; delà vient que l'uſage dit, puiſqu'il eſt impoſſible de ſervir en même tems deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *choiſir* ne me paroit pas non plus être tout à fait à ſa place lorſqu'on parle de choſes entierement diſproportionnées, à moins qu'il n'y ſoit employé dans un ſens ironique : par exemple, je ne dirois pas, il faut *choiſir* ou de Dieu ou du monde ; mais je dirois, il faut *opter* : car le *choix* étant une préférence fondée ſur la comparaiſon des choſes, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaiſon à faire : un prédicateur diroit cependant avec baucoup de graces ; (Meſſieurs le joug du Seigneur eſt doux & nous conduit au comble de tous biens ; le joug du monde eſt dur & nous plonge dans l'abîme de tous maux, *choiſiſſez* maintenant auquel des deux vous voulez vous ſoumettre,) parce qu'alors il ſe trouve

près de l'autre.

une fine ironie dans l'emploi de *choisir*.

Je ne connois point de droit de *choix* : mais il y a un droit d'*option* ; c'est lorsqu'entre plusieurs choses à distribuer on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par conséquent la liberté de *choisir* ; car on peut *opter* par *choix* en examinant quelle est la meilleure, comme on peut *opter* sans *choix*, en se déterminant indifféremment pour la premiere venue.

Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choisissons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* sans *choisir* ; il n'y a qu'à suivre le hasard ou le conseil d'autrui : mais on ne peut *choisir* sans *opter* quand on *choisit* pour soi.

Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu il n'y a point d'accommodement ; il faut

opter pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroit plus difficile à *choisir* qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zélé mais indiscret, & un ami discret mais moins zélé, je *choisirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE-CHOIX.

Choisir se dit ordinairement de choses dont on veut faire usage. *Faire-choix* se dit proprement des personnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV. *choisit* Versailles pour le lieu de sa résidence ordinaire; & il *fit-choix* du Maréchal de Villeroi pour être Gouverneur de son petit-fils Louis XV.

Le mot de *choisir* marque plus particulierement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoitre ce qui vaut le mieux & le prendre. Le mot de *faire-choix* marque plus préciſément la simple distinction qu'on fait d'un

avoir des bénéfices.

ſujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choiſiſſent* pas toujours leurs Miniſtres ; on n'a pas *fait-choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvoi pour la Guerre.

CHOISIR. PRÉFERER.

On ne *choiſit* pas toujours ce qu'on *préfere* ; mais on *préfere* toujours ce qu'on *choiſit*.

Choiſir c'eſt ſe déterminer en faveur de la choſe par le mérite qu'elle a ou par l'eſtime qu'on en fait. *Préférer* c'eſt ſe déterminer en ſa faveur par quelque motif que ce ſoit, mérite, affection, complaiſance, ou politique, n'importe.

L'eſprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'eſt par cette raiſon qu'on *choiſit* ordinairement ce que l'on connoît, & qu'on *préfere* ce qu'on aime.

La ſageſſe nous défend quelquefois de *choiſir* ce qui paroit le plus brillant à nos yeux ; & ſouvent la

On *voit* dans un visage la régula-

justice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorsqu'il est question de *choisir* un état de vie, je ne crois pas qu'on fasse mal de *préférer* celui où l'inclination porte ; c'est le moyen de réussir plus facilement, & de trouver sa satisfaction dans son devoir.

On *choisit* l'étoffe. On *préfére* le marchand.

Le *choix* est bon ou mauvais, selon le gout & la connoissance qu'on a des choses. La *préférence* est juste ou injuste, selon qu'elle est dictée par la raison ou qu'elle est inspirée par la passion.

Les *préférences* de pure faveur sont quelquefois permises aux Princes dans la distribution des graces : mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la distribution des charges & des emplois publics.

L'amour *préfére* & ne *choisit* point : parconséquent il n'y a ni aplaudissemens à donner ni de reproches à faire aux Amans sur le bon ou le

La *volonté* eſt une détermination

mauvais *choix* : le mérite ne doit pas non plus ſe flater d'y obtenir la *préférence*, ni ſe piquer de ce qu'on la lui refuſe : cette paſſion, uniquement produite & guſidée par un gout ſenſitif, eſt toute pour le plaiſir & rien pour l'honneur.

CHOISIR. ÉLIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des Synonymes que parce que nôtre Dictionnaire les a définis l'un par l'autre. *Choiſir* c'eſt, comme je viens de le dire, ſe déterminer par la comparaiſon qu'on fait des choſes en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire* c'eſt nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque choſe de ſemblable. Ainſi le *choix* eſt un acte de diſcernement, qui fixe la volonté à ce qui paroit le meilleur : & l'*élection* eſt un concours de ſuffrages, qui donne à un ſujet une place dans l'Etat ou dans l'Egliſe.

Il peut très-aiſément arriver que

les hommes. L'*intention* eſt l'ame de

le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHÉTIF. MAUVAIS.

Le premier de ces mots commence à vieillir, & n'eſt pas d'un uſage fort fréquent ; il n'eſt pas néanmoins tout à fait ſuranné, & il trouve encore des places où il figure ; nous pouvons donc le caractériſer, ſans craindre de rien faire hors de propos. Quant au ſecond mot, il n'eſt pas pris ici dans toutes ſes ſignifications, mais ſeulement dans celle qui le rend ſynonyme au premier ; je veux dire, pour marquer uniquement une ſorte d'ineptitude à être avantageuſement placé ou mis en uſage.

L'inutilité & le peu de valeur rendent une choſe *chétive*. Les défauts & la perte de ſon mérite la rendent *mauvaiſe*: De là vient qu'on dit, dans le ſtile myſtique, que nous ſommes de *chétives* créatures, pour marquer que nous ne ſommes

Il eſt d'un grand homme d'être

rien à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas beſoin de nos ſervices; & qu'on appelle *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grace du Batême.

Un *chétif* ſujet eſt celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun ſervice dans la République. Un *mauvais* ſujet eſt celui qui, ſe laiſſant aller à un penchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui eſt *chétif* eſt mépriſable, & devient le rebut de tout le monde. Qui eſt *mauvais* eſt condamnable, & s'attire la haine des honnêtes-gens.

En fait des choſes d'uſage, comme étoffes, linges & ſemblables, le terme de *chétif* enchérit ſur celui de *mauvais*. Ce qui eſt uſé mais qu'on peut encore porter au beſoin eſt *mauvais*; ce qui ne peut plus ſervir & ne ſauroit être mis honnêtement eſt *chétif*.

Un *mauvais* habit n'eſt pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois ſous un *chétif* hail-

usage ordinaire ; & la force de leur

lon plus d'orgueil que ſous l'or & ſous la pourpre.

FUIR. ÉVITER. ÉLUDER.

On *fuit* les choſes & les perſonnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choſes qu'on ne veut pas rencontrer, & les perſonnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vû. On *élude* les queſtions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir ;* on tourne vers le côté oppoſé, & l'on s'éloigne avec viteſſe, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte ſubtilement, afin de n'être point apperçu, ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*, on fait ſemblant de n'avoir pas entendu, & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en ſe détournant. On *élude* en donnant le change.

cœur ; ils doivent être bien adroits.
On fait sa *volonté*. On satisfait son

Nous *fuyons* ceux qui nous poursuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les conversations qui nous déplaisent.

La peur fait *fuir* devant son ennemi ; la prudence en fait quelquefois *éviter* la présence ; & l'adresse en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuir* & *éviter* le danger : mais le *fuir* c'est ne s'y pas exposer ; l'*éviter* c'est n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup.

Le remede le plus sûr contre la peste est de *fuir* bien loin des lieux où elle est. Le moyen le plus propre pour conserver l'innocence des meurs est d'*éviter* les mauvaises compagnies. L'art de garder le secret demande de l'habileté à *éluder* les questions curieuses.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* est plus vif que la *galanterie* : il a pour objet la personne : fait qu'on cherche à lui plaire dans la vûe de la posséder ; & qu'on l'ai-

Vrai marque précisément la vé-

me autant pour elle-même que pour soi : il s'empare brusquement du cœur ; & doit sa naissance à un je ne sai quoi d'indéfinissable ; qui entraine les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La *galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*amour* : elle a pour objet le sexe ; fait qu'on noue des intrigues dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa maitresse : elle attaque moins le cœur que les sens ; doit plus au tempérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en observe le mérite avec des yeux plus connoisseurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les personnes qui plaisent à celle que nous aimons, pourvû qu'elles ne soient pas du nombre de celles qui peuvent exci-

ter nôtre jalousie. L'autre nous engage à ménager toutes les personnes qui sont capables de servir ou de nuire à nos desseins, jusqu'à nôtre rival, même si nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laisse pas la liberté du choix il commande d'abord en maitre; & regne ensuite en tiran, jusqu'à ce que ses chaines soient usées par la longueur du tems, ou qu'elles soient brisées par l'effort d'une raison puissante ou par le caprice d'un dépit soutenu. La seconde permet quelquefois qu'une autre passion décide de la préférence : la raison & l'intérêt lui servent souvent de frein; & elle s'accomode aisément à nôtre situation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une personne, & lui livre nôtre cœur sans aucune réserve; ensorte qu'elle le remplit entierement; & qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres,

quelque beauté & quelque mérite qu'elles aient. La *galanterie* nous entraine généralement vers toutes les perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſemens & à nos deſirs ; de façon cependant qu'il nous reſte encore du gout pour les autres.

Il ſemble que l'*amour* ſe plaiſe dans les difficultés : bien loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter : on en fait toujours une de ſes plus ſérieuſes occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités : le facile l'emporte ſouvent chez elle ſur le difficile : elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. C'eſt peutêtre par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fond plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour* : car il eſt rare de voir un premier *amour* ſuivi d'un ſecond ; & je doute qu'on ait jamais pouſſé juſqu'à un troiſieme ; il en coute

ligence.

trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépenſes : mais les *galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccedent juſqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toujours de la bonne foi dans l'*amour ;* mais il eſt gênant & capricieux ; on le regarde aujourd'hui comme une maladie ou comme foible d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *galanterie* ; mais elle eſt libre & enjouée ; c'eſt le gout de notre ſiécle.

L'*amour* grave dans l'imagination, l'idée flateuſe d'un bonheur éternel, dans l'entiere & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime : la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſingulier, dans la jouiſſance de l'objet qu'on pourſuit : mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes. Toute la différence qu'il y a c'eſt que l'*a-*

mour étant plus ſérieux, on eſt plus piqué de l'infidélité de ſon pinceau; & que le ſouvenir des peines qu'il a données ſert, en les voyant ſi mal récompenſées, à nous dégouter entierement de lui; au lieu que la *galantérie* étant plus badine, on eſt moins ſenſible à la tricherie de ſes peintures, & la vanité, qu'on a d'être venu à bout de ſes projets, conſole de n'avoir pas trouvé le plaiſir qu'on s'étoit figuré.

En *amour*, c'eſt le cœur qui goute principalement le plaiſir; l'eſprit l'y ſert en eſclave ſans ſe regarder lui-même; & la ſatisfaction des ſens y contribue moins à la douceur de la jouiſſance qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en poſſeſſion de ce qu'on aime, & d'avoir les plus ſenſibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frapé de l'objet; l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs

à ſe ſatisfaire y partagent le plaiſir avec plus d'égalité ; la jouiſſance y eſt plus agréable par la volupté que par la délicateſſe des ſentimens.

Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on eſt ſujet à ſe troubler la cervelle. Dans le ſecond on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles; mais la *galanterie* ne leur convient nullement ; parceque le monde ne leur permet que de s'attacher & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes ; on leur paſſe la *galanterie* ; mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il eſt à ſa place

qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion ; le ſpectateur naturellement touché s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle ; & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au lieu qu'un cœur ſoumis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tirannique qu'aveugle, lui paroit faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peut être par cette raiſon qu'une fille peut, avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bornent aux ſentimens que produiſent l'eſtime & le reſpect ; & qu'il eſt bien difficile qu'une femme mariée, qui s'aviſe d'aimer un quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ſes autres amis, ou qu'elle ne perde baucoup de l'eſtime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la premiere circonſtance, l'*amour* parle toujours ſon ton, & jamais ne prend celui de la

ſimple amitié ; ainſi les amis, ne perdant rien de ce qui leur eſt dû, ne ſont point allarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais, dans la ſeconde circonſtance, l'*amour* parle & ſe conduit ſur l'un & l'autre ton, l'amant fait l'ami ; de façon que les autres, s'ils ne ſont écartés, ſentent du moins diminuer la confiance, voient changer les manieres, & ont leur part de l'indifférence univerſelle qui nait de ce nouvel attachement ; ce qui ſuffit pour leur donner de juſtes allarmes ; & plus leur amitié eſt délicate, noble & fondée ſur l'eſtime, plus ils ſont touchés de ſe voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus ſouvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme ſage aux yeux d'une folle.

Le myſtere eſt, pour une femme mariée, encore plus néceſſaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie ;* parceque, dans celui-ci, elle riſque ſeulement la réputation de ſa vertu ; & dans l'autre, el-

le riſque également celle de ſa vertu & de ſon eſprit, car on dit alors qu'elle n'eſt pas plus ſage qu'une autre mais qu'elle eſt plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à conſerver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'eſprit; & que la *galanterie* étoit propre à former l'eſprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'uſage du monde juſtifie cet axiome en ce qui regarde l'eſprit; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le diſcernement, au lieu que la *galanterie* en fait jouer les reſſorts. Pour le cœur, c'eſt toujours le caractere perſonnel qui en décide: ces deux paſſions s'y conforment dans les divers ſujets qui en ſont atteints; & ſi l'une avoit du deſavantage à cet égard, ce ſeroit ſans doute l'*amour*; parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occaſionnent du mécontentement; & qu'étant auſſi plus perſonnel, il

fait agir avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en ſont point l'objet ou qui ne le flatent pas. La preuve en eſt dans l'expérience ; on voit aſſez ordinairement une femme *galante* careſſer ſon mari de bonne grace & ménager ſes amis ; au lieu que ceux-ci deviennent inſipides, & le mari un objet d'averſion à une femme priſe dans les filets de l'*amour*. On voit auſſi plus de choix dans la *galanterie ;* c'eſt toujours ou la figure, ou l'eſprit, ou l'intérêt, ou les ſervices, ou la commodité du commerce qui déterminent : mais dans l'*amour* toutes ces choſes manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache ; & ſes liens ſont alors comme des miracles, dont la cauſe eſt également inviſible & impénétrable.

BAISSER. ABAISSER.

Baiſſer ſe dit des choſes qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains

certains mouvemens de corps : on *baiſſe* une poutre, on *baiſſe* les voiles d'un navire, on *baiſſe* un bâtiment, on *baiſſe* les yeux & la tête. *Abaiſſer* ſe dit de choſes faites pour en couvrir d'autres, mais qui étant relevées les laiſſent à découvert; on *abaiſſe* le deſſus d'une caſſette, on *abaiſſe* les paupieres, on *abaiſſe* ſa coife & ſa robe.

Les opoſés de *baiſſer* ſont élever & exhauſſer; ceux d'*abaiſſer* ſont lever & relever; chacun ſelon les différentes occations où ils ſont employés, & les divers ſujets dont il eſt queſtion. On *baiſſe* un toit trop élevé, & un mur trop exhauſſé. On *abaiſſe* la trape qu'on avoit levée, & ſon voile qu'on avoit relevé.

Baiſſer eſt d'uſage dans le ſens neutre; *abaiſſer* ne l'eſt pas. Ils ſe joignent également au pronom réciproque: mais alors le premier garde toujours le ſens litéral; & le ſecond prend toujours le figuré.

On *baiſſe* en diminuant. On ſe

baiſſe en ſe courbant. On s'*abaiſſe* en s'humiliant, ou en ſe proportionnant aux perſonnes qui nous ſont inférieures par la condition ou par l'eſprit.

Les rivieres *baiſſent* en été. Les grandes perſonnes ſont obligées de ſe *baiſſer* pour paſſer par les petites portes. Il eſt quelquefois dangereux de s'*abaiſſer*; car on prend au mot nôtre humilité, & l'on nous mépriſe ſur notre parole. Ce n'eſt pas en s'*abaiſſant* juſqu'à la familiarité qu'un Prince acquiert la qualité & la réputation de bon; c'eſt par la douceur & la juſtice de ſon gouvernement. L'on n'eſt jamais bon maître, ſi l'on ne ſait s'*abaiſſer* juſqu'au niveau de l'eſprit de ſon écolier.

Le mot de *baiſſer* n'eſt jamais employé dans le ſens figuré à l'actif, ſoit qu'il ſoit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas; l'uſage ne s'en ſert en ce ſens qu'au neutre; ainſi l'on dit que les forces *baiſſent* quand on a paſſé quarante

ans. Pour le mot d'*abaiſſer*, il a quelquefois à l'actif un ſens figuré; & le bon uſage ne l'emploie jamais autrement avec le pronom réciproque; il ſeroit tout à fait déplacé ſi on lui donnoit alors le ſens propre & littéral; on ne dit pas d'un deſſus de coffre qu'il s'*abaiſſe*, on dit qu'il tombe.

L'adverſité fait *baiſſer* l'eſprit aux uns & le reveille aux autres. L'homme ſage & ſimple ne s'*abaiſſe* point, ni ne ſe ſoucie d'*abaiſſer* l'orgueil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur ſignification, l'idée d'un défaut d'attention; mais avec cette différence, que c'eſt nos propres idées intérieures qui nous rendent *abſtraits*, en nous occupant ſi fortement qu'elles nous empechent d'être attentifs à autre choſe qu'à ce qu'elles nous repréſentent; au lieu que c'eſt un nouvel objet ex-

térieur qui nous rend *diſtraits*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner. Si ces défauts ſont d'habitude, ils ſont graves dans le commerce du monde.

On eſt *abſtrait*, lorſqu'on ne penſe à aucun objet préſent ni à rien de ce qu'on dit. On eſt *diſtrait*, lorſqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propoſe, ou qu'on écoute d'autres diſcours que ceux qu'on nous adreſſe.

Les perſonnes qui font de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes paſſions ſont plus ſujettes que les autres à avoir des *abſtractions*; leurs idées ou leurs deſſeins les frapent ſi vivement qu'ils leur ſont toujours préſens. Les *diſtractions* ſont le partage ordinaire des jeunes gens; un rien les détourne & les amuſe.

La réverie produit des *abſtractions*; & la curioſité cauſe des *diſtractions*.

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt ; rien de ce qui l'environne ne le frape ; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris ; & quelquefois il penſe politique ou géométrie dans le tems que la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent ; il eſt frapé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre ; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au haſard de prendre les choſes de travers.

Les gens *abſtraits* ſe ſoucient peu de la converſation : les *diſtraits* en perdent le fruit. Lorſqu'on ſe trouve avec les premiers, il faut de ſon côté ſe livrer à ſoi-même & méditer : avec les ſecondes il faut attendre à leur parler que tout autre objet ſoit écarté de leur préſence.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt

forte, ne manque guere de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux, & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

AMANT. GALANT.

Il me ſemble que le mot de *galant*, dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *amant*, n'eſt plus ſi en uſage qu'il l'étoit autrefois; & que celui-ci s'eſt ſeul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées acceſſoires qui les caractériſent, & qui repréſentent un *amant* comme quelque choſe de plus permis & de plus honnête que n'eſt un *galant*; car le premier parle au cœur & ne demande que d'être aimé; le ſecond s'adreſſe au corps & veut être favoriſé. On peut être l'un & l'autre ſans aimer véritablement, & uniquement par des vûes d'intérêt. Une laide fille qui eſt

riche eſt ſujette à trouver de tels *amans* ; & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme ſe fait *amant* d'une perſonne qui lui plait : il devient le *galant* de celle à qui il plait. Dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour : dans le ſecond, il en a toujours.

Les *amans* font honneur aux Dames, & flatent leur amour-propre ; elles ne les ſouffrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance. Les *galans* leur font plaiſir, & fourniſſent matiere à la cronique ſcandaleuſe ; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſoufrir auprès d'elle d'autres *amans* que ceux que ſes parens agréent. Une femme adroite & prudente ſait mettre ſon *galant* au rang des amis de ſon mari.

ABANDONNER. DE'LAISSER.

Abandonner se dit des choses & des personnes. *Délaisser* ne se dit que des personnes.

Nous *abandonnons* les choses dont nous n'avons pas soin. Nous *délaissons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun secours.

On se sert plus communément du mot d'*abandonner* que de celui de *délaisser*. Le premier est également bien employé à l'actif & au passif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ses autres modes; & il a par lui seul une énergie d'universalité, qu'on ne donne au premier qu'en y joignant quelque terme qui la marque précisément. Ainsi l'on dit, c'est un pauvre *délaissé*, il est généralement *abandonné* de tout le monde.

On est *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts. On est *délaissé* de tous ceux qui peuvent nous secourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plûtôt que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous délaiſſent pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoit plus d'amis dans le bonheur ; on ne conte que ſur ſa propre conduite ; & l'on ne congratule que ſoi-même de tous les ſervices qne l'on reçoit alors de la part des hommes. Une perſonne qui ſe voit *délaiſſée* dans ſa miſere ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains diſcoureurs.

Il a été heureux pour certaines perſonnes d'être *abandonnées* de leurs proches ; c'eſt par-là qu'a commencé la chaine des événemens qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont beſoin d'être ſoutenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorſqu'ils ſe voient *délaiſſés*.

PRE'CISION. ABSTRACTION.

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, faire *abſtraction* d'une choſe, & non dans le ſens qui a rapport à celui de diſtraction? Je crois l'obſervation inutile; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *préciſion* ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vûe. J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend ſynonymes: que cette idée eſt peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie: qu'elle eſt celle d'une ſéparation faite par la force de l'eſprit dans la conſidération des objets: & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette ſignification eſſencielle à l'un & à l'autre de ces mots pour chercher leur propre différence; je penſe qu'il ſeroit très-difficile de la trouver ailleurs que dans les di-

verſités de cette idée principale & ſynonyme, & de former ſans elle leurs caracteres particuliers. Les voici donc ſur ce plan, tels que je ſuis capable de les repréſenter.

La *préciſion* ſépare les choſes véritablement diſtinctes, pous empêcher la confuſion qui nait du mêlange des idées. L'*abſtraction* ſépare les choſes réellement inſéparables, pour les conſidérer à part indépendamment les unes des autres. La premiere eſt un effet de la juſteſſe & de la netteté de l'entendement, qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile & hors d'œuvre au ſujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans ſa juſte totalité; par conſéquent elle convient partout, dans les affaires comme dans les ſciences. La ſeconde eſt l'effort d'un eſprit métaphyſique, qui écarte du point de vûe tout ce qu'on veut détacher du ſujet qu'on traite; elle le mutile un peu, mais elle contribue quelquefois à la découverte de la

vérité, & quelquefois elle entraine dans l'erreur; il s'en faut donc ſervir mais en même tems s'en défier.

Il me ſemble que la *préciſion* a plus de rapport aux choſes qu'on peut non ſeulement conſidérer à part, mais qu'on peut auſſi concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſeroient, par exemple, l'aumône & l'eſprit de charité. Il me paroit que l'*abſtraction* regarde plus particuliérement les choſes qu'on peut à la vérité conſidérer à part, mais qu'on ne ſauroit concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainſi le but de la *préciſion* eſt de ne point ſortir du ſujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui eſt étranger; & celui de l'*abſtraction* eſt de ne pas entrer dans toute l'étendue du ſujet, en n'en prenant qu'une partie ſans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de ſcience plus certaine ni plus claire que la Géométrie, parce qu'elle fait des *préciſions*

exactes ; on y a cependant mêlé certaines *abſtractions* méthapyſiques, qui font que les Géometres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il eſt queſtion de grandeur & de meſure, mais quand il eſt queſtion de phyſique.

On ne ſauroit ſe faire des idées trop *préciſes* mais il eſt quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abſtraites*. Les premieres ſont la voie la plus ſûre pour aller au vrai dans les ſciences & au but dans les affaires ; au lieu que les ſecondes ſouvent nous en éloignent.

La *préciſion* eſt un don de la nature né avec l'eſprit : ceux qui en ſont doués ſont d'un excellent commerce pour la converſation ; on les écoute avec plaiſir parce qu'ils écoutent auſſi de leur côté ; ils entendent également ce qu'on leur dit, comme ils font entendre ce qu'ils diſent. L'*abſtraction* eſt un fruit de l'étude produit par une profonde application : ceux à qui elle

eſt familiere parlent quelquefois avec trop de ſubtilité des choſes communes; les ſujets ſimples & naturels deviennent, dans leurs diſcours, très-difficiles à comprendre par la maniere dont ils les traitent.

Les idées *préciſes* embéliſſent le langage ordinaire; & en font, ſelon moi, le ſublime. Les idées *abſtraites* y ſont fatigantes; elles ne me paroiſſent bien placées que dans les écoles, ou dans certaines converſations ſavantes.

On exprime par des idées *préciſes* les vérités les plus ſimples & les plus ſenſibles: mais on ne peut ſouvent les prouver que par des idées très *abſtraites*.

DIFFEREND DÉMELÉ.

Le ſujet du *différend* eſt une choſe préciſe & déterminée ſur laquelle on ſe contrarie, l'un diſant oui & l'autre non. Le ſujet du *démêlé* eſt une choſe moins éclaircie, dont on n'eſt pas d'accord, & ſur laquelle

on cherche à s'expliquer pour ſavoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cauſe des *différends* entre les Particuliers. L'ambition eſt la ſource de bien des *démêlés* entre les Puiſſances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel*; mais ce qui eſt *continu* n'en ſouffre point. Deſorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervales & à diverſes repriſes; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la briéveté du tems que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit un jeu *continuel*, des pluies *continuelles*; & une fievre *continue*, une baſſe *continue*.

REPONSE. REPLIQUE. REPARTIE.

La *réponſe* ſe fait à une demande

ou à une queſtion. La *replique* ſe fait à une *réponſe* ou à une remontrance. La *repartie* ſe fait à une raillerie ou à un diſcours offenſant.

Les Scolaſtiques enſeignent à propoſer de mauvaiſes difficultés, & à y donner encore de plus mauvaiſes *réponſes*. Il eſt plus grand d'écouter une ſage remontrance & d'en profiter que d'y *repliquer*. On ne ſe défend jamais mieux contre des paroles piquantes que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *reponſe* a, dans ſa ſignification, plus d'étendue que les deux autres ; on *répond* aux queſtions des perſonnes qui s'informent ; aux demandes de celles qui attendent des graces ou des ſervices ; aux interrogations des maitres & des juges ; aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles ; aux lettres qu'on nous écrit ; & aux difficultés qu'on nous propoſe touchant la conduite, les affaires, & les ſentimens. Le mot de *replique* a

un ſens plus reſtraint ; il ſupoſe une diſpute commencée à l'occaſion des diverſes opinions qu'on ſuit ; ou des différens ſentimens dans leſquels on eſt, ou des partis & des intérêts opoſés qu'on a embraſſés : on *replique* à la réponſe d'un Auteur qu'on a critiqué ; aux réprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction ; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverſe. Le mot de *repartie* a une énergie propre & particuliere pour faire naitre l'idée d'une apoſtrophe perſonnelle contre laquelle on ſe défend, ſoit ſur le même ton en apoſtrophant auſſi de ſon côté, ſoit ſur un ton plus honnête, en émouſſant ſeulement les traits qu'on nous lance ; on fait des *reparties* aux gens qui veulent ſe divertir à nos dépens ; à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicules ; & aux perſonnes qui n'ont, dans la converſation, aucun ménagement pour nous.

La *réponſe* doit être claire & juſte ; il faut que ce ſoit le bon ſens & la raiſon qui la dictent. La *replique* doit être faite & convaincante ; il faut que la vérité y paroiſſe armée & fortifiée de toutes ſes preuves. La *repartie* doit être vive & prompte ; il faut que le ſel de l'eſprit y domine & la faſſe briller.

Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il ſe peut, des *réponſes* préciſes & judicieuſes ; & leur faire ſentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter qu'à faire des *repliques* à ceux qui ont la bonté de les inſtruire : mais il n'eſt pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoique un peu contraires à la docilité, de peur d'émouſſer leur eſprit par une gêne trop ſévere.

C'EST-POURQUOI. AINSI.

C'eſt-pourquoi renferme, dans ſa ſignification particuliere, un raport de cauſe & d'effet. *Ainſi* ne renfer-

me qu'un raport de prémice & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un événement ou d'un fait ; & le ſecond à faire entendre la concluſion d'un raiſonnement.

Les femmes pour l'ordinaire ſont changeantes ; *c'eſt-pourquoi* les hommes deviennent inconſtans à leur égard. Les orientaux les enferment & nous leur donnons une entiere liberté ; *ainſi* nous paroiſſons avoir pour elles plus d'eſtime.

Rome eſt non ſeulement un Siege eccléſiaſtique revêtu d'une autorité ſpirituelle, mais encore un Etat temporel, qui a, comme tous les autres Etats, des vûes de politique & des intérêts à ménager ; *c'eſt-pourquoi* l'on y peut très aiſément confondre les deux autorités. Tout homme eſt ſujet à ſe tromper ; *ainſi* il faut tout examiner avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choſes *croiſſent* par la nourri-

tions ; & la curioſité cauſe des *diſtractions.*

ture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choſes de la même eſpece. Les bleds *croiſſent :* la réçolte *augmente.*

Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y *croiſſent* ; & plus les revenus *augmentent.*

Le mot de *croître* ne ſignifie préciſément que l'agrandiſſement de la choſe, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait ſentir que cet agrandiſſement eſt cauſé par une nouvelle quantité qui y ſurvient. Ainſi dire que la riviere *croit*, c'eſt dire uniquement qu'elle devient plus haute, ſans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau : mais dire que la riviere *augmente*, c'eſt dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hauſſer. Cette différence eſt extrêmement délicate, c'eſt pourquoi l'on ſe ſert aſſez indifféremment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occaſions où cette délicateſſe de choix

n'eſt de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer ; car on dit également bien, la riviere *croit* & la riviere *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là ſon idée particuliere. Mais il y a d'autres occaſions où il eſt à propos & quelquefois même néceſſaire d'avoir égard à l'idée particuliere, & de faire un choix entre ces deux termes, ſelon la force du ſens qu'on veut donner à ſon diſcours : par exemple, lorſqu'on veut faire entendre, en parlant des paſſions, qu'elles ſont dans notre nature, que ce qui nous ſert d'alimens leur ſert auſſi de nourriture & leur donne des forces, on ſe ſert alors élégamment du mot de *croitre* ; ailleurs on emploie celui d'*augmenter*, ſoit pour les paſſions, ſoit pour les talens de l'eſprit.

Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec l'homme : mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté*

juſqu'à certain âge, diminuent enſuite & diſparoiſſent avec les forces de la nature : il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui *augmentant* toujours, ſont encore plus fortes dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

L'amour qui ſe forme dans l'enfance *croit* avec l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron ; il *augmente* à la vûe du péril. L'ambition *croit* à meſure que les biens *augmentent*.

Il eſt aiſé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre : car quelle eſt la perſonne aſſez peu délicate en fait d'expreſſions pour ne pas ſentir, du moins par gout naturel ſi ce n'eſt par reflexion, qu'il eſt mieux de dire, l'ambition *croit* à meſure que les biens *augmentent*, que de dire, l'ambition *augmente* à meſure que les biens *croiſſent*. S'il n'eſt pas difficile de ſentir cette délicateſſe, il

l'eſt d'en expliquer la raiſon ; il faut pour cela un peu de métaphyſique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'expoſer du mieux qu'il m'a été poſſible. Car enfin les biens conſiſtant dans pluſieurs différentes choſes, qui ſe réuniſſent dans la poſſeſſion d'une ſeule perſonne, le mot d'*augmenter* qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne marque préciſément que l'agrandiſſement d'une choſe unique, fait par la nourriture ou par une eſpèce de nourriture. Cette même force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le mot de *croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition ; puiſqu'elle eſt une ſeule paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent ſervir d'alimens, pour la ſoutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choſes matérielles *croiſſent* par une addition intérieure & mé-

canique, qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle ; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matiere. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpece de nourriture priſe dans un ſens figuré : elles *augmentent* par l'addition des degrés juſqu'où elles ſont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture ; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté* pour cauſer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Notre orgueil *croit* à meſure que nous nous élevons ; & il *augmente* quelquefois juſqu'à nous rendre haiſſables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardieſſe* quelque choſe de mâle : dans l'*audace* quelque

que choſe d'emporté; & dans l'*effronterie* quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage & de l'aſſûrance. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe le diſcours ne la démontent point. Une perſonne *audacieuſe* parle d'un ton élevé; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les régles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion, & rendent toujours de mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur au-

torité. L'*effronterie* fait qu'on déplaît à tout le monde, & qu'on passe chez les honnêtes gens pour être d'une vile naissance.

On n'est guere propre aux grands emplois si l'on n'est un peu *hardi*. Un homme d'un caractere *audacieux* peut servir à insulter l'ennemi. Un *effronté* n'est bon qu'à faire rougir ceux qui l'emploient.

Il me semble que la *hardiesse* est pour les grandes qualités de l'ame ce que le ressort est pour les autres pieces d'une Montre ; elle met tout en mouvement sans rien déranger : au lieu que l'*audace*, semblable à la main impétueuse d'un étourdi, met le desordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout sur les grandes qualités, parce qu'elles ne se trouvent jamais ensemble ; son influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais ; elle répand sur les défauts de l'ame un coloris qui lui

rend encore plus laids qu'ils ne ſont par eux-mêmes.

DE-MEME-QUE. AINSI-QUE. COMME.

De-même-que eſt toujours un terme de comparaiſon ; mais il y a des occaſions où *ainſi-que* & *comme* ne le ſont pas, ayant d'autres ſignifications, qu'on peut voir dans les Dictionnaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de raporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet ouvrage, & que je vas en faire la différence, qui eſt aſſurément une des plus délicates de nôtre Langue, & des plus difficiles à démêler.

De-même-que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la maniere dont eſt la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi-que* marque

particulierement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe ; ce qu'on peut nommer comparaiſon des qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence, les François penſent *de-même-que* les autres Nations, mais ils ne ſe conduiſent pas *de-même ;* parcequ'il n'eſt préciſément queſtion que d'une certaine maniere de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſupoſe en eux. Mais je dirois, il y a des Philoſophes qui croient que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes ; parcequ'il s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribue là à la bête auſſi-bien qu'à l'homme, & non d'aucune modification ou maniere de penſer : puiſqu'on peut ajouter que, quoique ces Philoſophes croient que les bêtes pen-

ſent *ainſi-que* les hommes, ils ne croient pourtant pas qu'elles penſent *de-même-qu'*eux. Je dirois enfin que les expreſſions d'une perſonne qui ne conçoit les choſes que confuſément ne ſont jamais juſtes *comme* celles d'une perſonne qui les conçoit clairement; parce qu'il eſt la queſtion d'une qualité de l'expreſſion, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raiſon on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel, & non pas *ainſi-que* ni *de-même-qu'*un lion, &c. L'uſage eſt fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorſque ces mots ſont placés à la tête de la comparaiſon, alors elle a deux membres, dont le ſecond, qui eſt la réduction de la comparaiſon, commence par le mot *ainſi* ſi c'eſt *ainſi-que* ou *comme* qui ſe trouve à la tête du premier membre; mais ſi c'eſt *de-même-que*, ce ſecond membre commence par le mot *de-*

même. L'exemple ſuivant va rendre cette obſervation ſenſible.

De-même-que l'ambitieux n'eſt jamais content, *de-même* le débauché n'eſt jamais ſatisfait. *Ainſi-que* l'ordonne la Providence, *ainſi* va la fortune des Etats & des Particuliers, des Princes & des ſujets. *Comme* les hommes vieilliſſent par le nombre des années, *ainſi* vieilliſſent les Empires par le nombre des ſiécles; tout a un terme preſcrit, au-delà duquel il ne paſſe pas.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions ſont ſynonymes dans le ſens où elles ſignifient qu'on fait une choſe en vûe d'une autre : mais *pour* marque une vûe plus préſente; *afin* en marque une plus éloignée.

On ſe préſente devant le Prince *pour* lui faire ſa cour. On lui fait ſa cour *afin* d'en obtenir des graces.

Il me ſemble que le premier de ces mots convient mieux, lorſque

la choſe qu'on fait en vûe de l'autre en eſt une cauſe plus infaillible ; & que le ſecond eſt plus à ſa place, lorſque la choſe qu'on a en vûe en faiſant l'autre en eſt une ſuite moins néceſſaire.

On tire le canon ſur une Place aſſiégée *pour* y faire une breche, & *afin* de pouvoir la prendre par aſſaut, ou de l'obliger à ſe rendre.

Pour regarde plus particulierement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de ſe procurer un mari.

AGRANDIR. AUGMENTER.

On ſe ſert d'*agrandir* lorſqu'il eſt queſtion d'étendue : & lorſqu'il s'agit de nombre, d'élévation, ou d'abondance, on ſe ſert d'*augmenter*. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépenſe, les revenus.

Le premier regarde particulierement la quantité vaſte & ſpacieuſe : le ſecond a plus de raport à la quantité groſſe & multipliée. Ainſi l'on dit qu'on *agrandit* ſa maiſon, quand on lui donne plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits ſur les côtés : mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de pluſieurs chambres.

En *agrandiſſant* ſon terrein, on *augmente* ſon bien.

Les Princes *s'agrandiſſent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croient par là *augmenter* leur puiſſance : mais ils ſe trompent quelquefois en cela ; car cet *agrandiſſement* ne produit qu'une *augmentation* de ſoins, & ſouvent même eſt la premiere cauſe de la décadence d'une Monarchie.

Il n'eſt pas de plus incommode voiſin que celui qui ne penſe qu'à *s'agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* ſon autorité qu'à faire un bon uſage de celle que les

loix lui ont donnée, eſt un maitre fâcheux pour ſes Sujets.

Toutes les choſes de ce monde ſe font aux dépens les unes des autres ; le riche n'*agrandit* ſes domaines qu'en reſſerrant ceux du pauvre ; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté ; & je croirois preſque que la nature n'a fait les gens d'eſprit qu'aux dépens des ſots.

Le deſir de l'*agrandiſſement* cauſe dans la politique la circulation des Etats, dans la police celle des conditions, dans la morale celle des vertus & des vices, & dans la phyſique celle des corps ; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine univerſelle, & qui nous en repréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle, ou d'*augmentation* ou de diminution : mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpece qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il lui eſt permis de s'*agrandir* ; ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal,

qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs efforts & d'*augmenter* leurs forces, pour ſe mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COMPLIQUÉ. IMPLIQUÉ.

Les affaires ou les faits ſont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mêlange & par leur dépendance. Les perſonnes ſont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorſqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choſes extrémement *compliquées* deviennent obſcures à ceux qui n'ont ni aſſez d'étendue ni aſſez de juſteſſe d'eſprit pour les démêler. Quand on eſt ſouvent à la compagnie des étourdis, on eſt expoſé à ſe voir *impliqué* dans quelque fâcheuſe avanture.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent ſimples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il eſt dangereux de ſe trouver *impliqué*

même innocemment dans les crimes des Grands ; on en eſt toujours la dupe ; ils ſacrifient à leurs intérêts leurs meilleurs ſerviteurs.

Compliqué a un ſubſtantif qui eſt d'uſage ; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas ; on dit *complication* & *impliquer ;* mais on ne dit pas *implication* ni *compliquer.*

Rien n'embarraſſe plus les médecins que la *complication* des maux dont le remede de l'un eſt contraire à la guériſon de l'autre. Il n'eſt pas gracieux d'avoir pour amis des perſonnes qui vous *impliquent* toujours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

POUR. QUANT.

Ces deux mots ſont très ſynonymes : *pour* me paroit cependant avoir meilleure grace, dans le diſcours, lorſqu'il s'agit de la perſonne ou de la choſe qui régit le verbe ſuivant : *quant* me paroit y mieux

ſigurer lorſqu'il s'agit de ce qui eſt régi par le verbe. Je dirois donc, *pour* moi je ne me mêle d'aucune affaire étrangere ; *quant* à moi tout m'eſt indifférent.

La religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une morale pure, & dans une conduite ſimple, guidées par l'autorité divine, & ſoutenues par la raiſon. *Pour* celle du peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Egliſe, on ne la connoîtra au juſte que quand on en aura ſéparé les intérêts temporels.

DÉCISION. RÉSOLUTION.

La *déciſion* eſt un acte de l'eſprit, & ſupoſe l'examen. La *réſolution* eſt un acte de la volonté, & ſupoſe la délibération. La premiere attaque de doute ; & fait qu'on ſe déclare. La ſeconde attaque l'incertitude ;

& fait qu'on ſe détermine.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le repentir. Nos *réſolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

Rien de plus deſagréable pour ſoi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans les démarches.

On a ſouvent plus d'embarras & de peine à *décider* ſur le rang & ſur la prééminence que ſur les intérêts ſolides & réels. Il n'eſt point de *réſolutions* plus foibles que celles que prennent au confeſſional & au lit le pécheur & le malade; l'occaſion & la ſanté rétabliſſent bientôt la premiere maniere de vivre.

Il ſemble que la *réſolution* emporte la *déciſion*; & que celle-ci puiſſe être abandonnée de l'autre; puiſqu'il arrive quelquefois qu'on n'eſt pas encore *réſolu* à entreprendre une choſe pour laquelle on a déja *décidé*; la crainte, la timidité ou

quelqu'autre motifs'opoſant à l'exécution de l'Arrêt prononcé.

Il eſt rare que les *déciſions* aient chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur. En-vain les hommes prennent des *réſolutions*; le gout & l'habitude triomphent toujours de leur raiſon.

En fait de ſcience, on dit la *déciſion* d'une queſtion, & la *réſolution* d'une difficulté.

C'eſt ordinairement où l'on *décide* le plus qu'on prouve le moins. Quoiqu'on réponde dans les écoles à toutes les difficultés, on y en *réſout* très peu.

PORTER. APORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a préciſément raport qu'à la charge du fardeau. *Aporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Tranſporter* a non ſeulement raport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le

prend. *Emporter* enchérit par deſſus toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la choſe dont on ſe charge.

Nous faiſons *porter* ce que, par foibleſſe ou par bienſéance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *aporte* ce que nous ſouhaitons avoir. Nous faiſons *tranſporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laiſſons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domeſtiques *aportent* ce que leurs maitres les envoient chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les commerçans envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Enée d'avoir *porté* ſon pere Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous aprend que

les premiers fideles *aportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la Providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *tranſportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractériſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit que le malin eſprit *emporta* au lieu de dire *tranſporta* Jeſus-Chriſt.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *deſſein* : le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux ; des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il

ne faut pas toujours se laisser éblouir par cette beauté ni par cette grandeur ; car souvent la pratique ne s'accorde pas avec la spéculation ; l'ordre admirable d'un sistême & l'idée avantageuse qu'on s'en est formée n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne se trouve dans l'impossibilité de venir à bout de son *dessein*.

L'expérience de tous les siecles nous aprend que les têtes à grands *déſſeins* & les esprits féconds en beaux *projets* sont sujets à donner dans la chimere.

Le mot de projet se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter ainsi que celui de *dessein*. Mais quoique ces mots soient alors encore plus synonymes, ōn ne laisse pas d'y trouver une différence, qui se fait sentir à ceux qui ont le gout fin & délicat. La voici telle que j'ai pû la développer. Il me semble que le *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné, & le

deſſein quelque choſe de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir : on forme des *deſſeins* pour le tems préſent. Le premier eſt plus vague : l'autre eſt plus déterminé.

Le *projet* d'un avare eſt de s'enrichir ; ſon *deſſein* eſt d'amaſſer.

Un bon Miniſtre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des Sujets. Un bon Général d'armée a autant d'attention à cacher ſes *deſſeins* qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un ſeul corps de république, pour le gouvernement général ou la diſcution des intérêts, ſans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henry IV, plus noble mais peut-être plus difficile à exécuter que le *deſſein* de la Monarchie univerſelle, dont l'Eſpagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a raport au grain ; c'eſt le bled qu'on *ſeme* dans le champ. *Enſemencer* a raport à la terre ; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de bled. Le premier de ces mots a une ſignification plus étendue & plus vaſte ; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terreins. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reſtraint ; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes pieces de terre préparées par le labourage. Ainſi l'on *ſeme* dans ſes terres & dans ſes jardins ; mais l'on n'*enſemence* que ſes terres & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré ; *ſemer* de l'argent, *ſemer* la parole. *Enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & litéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le tems de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant*

de l'argent à propos qu'on peut plus aiſément venir à bout de ſes projets. Envain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le ciel n'y répand ſes fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots ſont ſynonymes en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier : mais le *grain* eſt une ſemenſe de lui-même, c'eſt-à-dire qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueillir : la *graine* eſt une ſemence de choſes différentes, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On ſeme des *grains* de bled & d'avoine pour avoir de ces mêmes *grains*. On ſeme des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la récolte des *grains* : on ramaſſe les *graines*. Les premiers ſe ſement ordinairement dans les champs, & les ſecondes ſont le partage des jardins.

Le mot *de graine* fait préciſément naître l'idée d'une ſemence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainſi l'on dit que le chenevi eſt la *graine* du chanvre ; mais on ne dit pas qu'il en eſt le *grain*. Il conſervent même cette analogie de ſignification dans le ſens figuré.

Tel a ſa mémoire chargée des ſages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon ſens. Il eſt difficile que d'une mauvaiſe *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entrepriſe. On *ceſſe* en l'abandonnant. On *diſcontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* ſon diſcours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *ceſſer* ſes pourſuite dès qu'on s'aperçoit qu'elles ſont inutiles. Il ne faut *diſcontinuer*

le travail que pour ſe délaſſer, & pour le reprendre enſuite avec plus de gout & plus d'ardeur.

L'homme eſt né pour la peine ; il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en ſurvient une autre ; il a beau chercher le repos & la tranquillité, la Providence ne lui permet pas en cette vie de *ceſſer* de travailler ; & ſi l'ennui ou l'épuiſement lui font quequefois *diſcontinuer* ſon labeur, ce n'eſt pas pour long-tems ; il eſt bien-tôt contraint de retourner à ſa tâche & de reprendre la charue.

La maxime qui dit qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puiſſe *finir* eſt bonne : celle qui défend de *ceſſer* un ouvrage pour en commencer un autre ſans néceſſité me paroit encore meilleure. Il eſt ſouvent à propos de *diſcontinuer* le travail de l'eſprit ; mais ce n'eſt pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu, ſe trouve en l'état de mieux manier ſon ſujet ; c'eſt ſeulement au premier inſtant qu'on s'aperçoit

qu'elle ſe ralentit ; parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle eſt en train, ni la forcer lorſqu'elle s'arrête.

Les perſonnes qui ne *finiſſent* point leurs narrations & ne *ceſſent* de parler ſans *diſcontinüer*, ſont auſſi peu propres à la converſation que celles qui ne diſent mot.

PRÉCIPICE. GOUFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *goufre*. On ſe perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vuide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſqu'impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particuliere de voracité inſatiable, qui entraîne, fait diſparoître & conſume tout ce qui en aproche. Le troiſieme emporte l'idée d'une profondeur immenſe, juſqu'où l'on ne ſauroit parvenir, & où l'on perd également de vûe le point d'où l'on eſt parti & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans; la chûte y eſt rude. Le *goufre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas; & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abîme* ne préſente que des routes obſcures & incertaines qu'aucun but ne termine; on s'y jette quelquefois tête baiſſée dans l'eſpérance de trouver une iſſue; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipes*, où chacun vous pouſſe de ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *goufre* de malheurs; tout y périt, la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du Philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abîme* de ténebres.

L'avarice

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *goufre* des Provinces. L'infini eſt l'*abîme* du raiſonnement.

ABANDONNEMENT. ABDICATION. RENONCIATION. DE'MISSION. DE'SISTEMENT.

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *renonciation* ſe font : le *déſiſtement* ſe donne : la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens, une *abdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir ; une *rénonciation* à ſes droits & à ſes prétentions ; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices ; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers que de laiſſer ſaiſir & vendre le fond de ſon bien. Quelques politiques regardent l'*abdication* d'une *Couronne* comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de

l'eſprit, plûtôt que comme une grandeur d'ame. Les loix & la juſtice maintiennent les *renonciations* des particuliers : mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs intérêts les empêchent d'en apeler à la force des armes. L'amour du repos n'eſt pas toujours le motif des *démiſſions*; le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent & n'interviennent dans les procès que pour faire acheter leur *déſiſtement*.

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne ſauroit retenir ; *abdiquer* que lorſqu'on n'eſt plus en état de gouverner ; *renoncer* que pour avoir quelque choſe de meilleur ; ſe *démettre* que quand il n'eſt plus permis de remplir ſes devoirs avec honneur ; & ſe *déſiſter* que lorſque ſes pourſuites ſont injuſtes ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuſes.

CURE. GUÉRISON.

On fait une *cure* : on procure une *guériſon*. La premiere a plus de raport au mal & à l'action de celui qui traite le malade. La ſeconde a plus de raport à la ſanté & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une qu'elle eſt belle ; alors le ſuccès fait honneur à celui qui l'a entrepriſe : on dit de l'autre qu'elle eſt promte & parfaite ; c'eſt tout ce qu'on doit deſirer dans la maladie ; & l'on dit de toutes les deux qu'elles ſont faciles ou difficiles.

Il ſemble que la *cure* n'ait pour objets que les maux opiniâtres & d'habitude ; au lieu que la *guériſon* regarde auſſi les maladies légeres & de peu de durée.

Plus le mal eſt invétéré plus la *cure* en eſt difficile. C'eſt ſouvent plus à la force du tempérament qu'à l'effet des remedes qu'on doit la *guériſon*.

Les maux incurables ne ſont pas

ſeulement ceux dont la *cure* eſt abſolument impoſſible, mais encore ceux dont on ignore la maniere d'en procurer la *gueriſon*.

ABHORRER. DETESTER.

Ces deux mots ne ſont guere d'uſage qu'au préſent, & marquent également des ſentimens d'averſion, dont l'un eſt l'effet du gout naturel ou du penchant du cœur, & l'autre eſt l'effet de la raiſon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut ſoufrir, & tout ce qui eſt l'objet de l'antipathie. On *déteſte* ce qu'on deſaprouve & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remedes. Le malheureux *déteſte* le jour de ſa naiſſance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il ſeroit avantageux d'aimer ; & l'on *déteſte* ce qu'on eſtimeroit ſi on le connoiſſoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une

perſonne vertueuſe *déteſte* tout ce qui eſt crime & injuſtice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne ſont ſynonymes que lorſqu'ils marquent l'état où l'on eſt ; & la premiere de leurs différences ſe rencontre dans leur conſtruction avec le mot d'ÉTAT, auquel on les joint ſouvent. La délicateſſe de nôtre Langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainſi l'on dit état d'*abjection*, & *baſſeſſe* d'état.

L'*abjection* ſe trouve dans l'obſcurité où nous nous envelopons de nôtre propre mouvement, dans le peu d'eſtime qu'on a pour nous, dans le rebut qu'on en fait & dans les ſituations humiliantes où l'on nous réduit. La *baſſeſſe* ſe trouve dans le peu de naiſſance, de mérite, de fortune, & de condition.

La nature a placé des êtres dans l'élévation, & d'autres dans la *baſ-*

ſeſſe : mais elle ne place perſonne dans l'*abjection* ; l'homme s'y jette de ſon choix, ou y eſt plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection*. La ſtupidité empêche de ſentir tous les deſagrémens de la *baſſeſſe* de l'état. L'eſprit & la grandeur d'ame font qu'on ſe chagrine de l'un & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de ſe retirer de la *baſſeſſe* ; l'on n'en vient pas à bout ſans travail & ſans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection* ; le ſage uſage de ſa fortune & de ſon crédit en eſt le plus ſûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour-propre jouent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & y font quelquefois trouver de la ſatisfaction : mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puiſſe faire gouter à une ame noble la *baſſeſſe* de l'état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir se dit plûtôt à l'égard des coutumes, & *abroger* à l'égard des loix. Le non-usage suffit pour l'*abolition ;* mais il faut un acte positif pour l'*abrogation.*

Le changement de gout, aidé de la politique, a *aboli* en France les joutes, les tournois, & les autres divertissemens brillans. De grandes raisons d'intérêt, & peut être même de bonne discipline, ont été cause que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*abolissent.* La puissance despotique *abroge* souvent ce que l'équité avoit établi.

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux ; mais le tems seul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshonneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine perſon-

gloire qu'ils peuvent procurer. Il

nelle, ce que ſes Magiſtrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la République.

L'*abolition* d'une Religion coute toujours du ſang ; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occaſion, à celui qui le répand, le perſécuté y triomphant quelquefois du perſécuteur ; c'eſt ainſi que le Chriſtianiſme a triomphé du Paganiſme par le martire des premiers Fideles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale eſt ſouvent la cauſe de la ruine du Prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une perſonne au ſoin ou à la garde de qui l'on a confié quelque choſe : mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conſervation de la choſe ; au lieu que celui de *garde* renferme de plus dans ſon idée un office économique, dont on doit s'aquitter ſelon les ordres du ſupé-

rieur ou du maitre de la choſe. Ainſi l'on dit qu'on eſt *gardien* d'un dépôt, & *garde* du Tréſor Royal; parce que dans le premier cas; il n'y a qu'à veiller à la ſûreté de ce qui a été dépoſé; & dans le ſecond cas, il y a des devoirs à remplir, ſoit pour la recette, ſoit pour la diſtribution des deniers. Par la même raiſon on ſe ſert, dans le ſtile de la procédure, du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens ſaiſis; & dans le ſtile militaire, du terme de *garde* pour certaines fonctions, ſoit auprès de la perſonne du Prince ou du Commandant, ſoit dans divers poſtes qu'on fait occuper. Le *gardien* eſt reſponſable de tout ce qui eſt porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les poſtes que les *Gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a baucoup plus de grace dans le ſens figuré; de même qu'à

l'égard des choſes morales ; & de celles qui ne ſont ni à nôtre uſage ni à nôtre diſpoſition, mais ſeulement ſous nôtre protection, pour empêcher que d'autres n'en uſent ou ne les enlevent. *Garde* convient mieux dans le ſens litéral, & à l'égard des choſes matérielles, ainſi qu'à l'égard de celles qui ſont entre nos mains ou en notre gouvernement, & ſur leſquelles nous avons quelque droit d'uſage ou de maniement.

Je ne crois pas que les parens puiſſent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles que le bon exemple, l'amitié, l'éxactitude, & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commiſſion que celle de *garde* des ſceaux.

Il me ſemble que le *gardien* a un air de ſupériorité, & le *garde* un air de ſervice. C'eſt peutêtre par cette raiſon qu'on a donné le titre de *gardien* à certains ſupérieurs de Moi-

tems de la jeunesse. C'est en *jouant*

nes, tel qu'est le *Gardien* des Cordeliers; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le service du Roi ou du Public, comme *Garde*-notes, *Garde*-magasin.

Le sage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de son secret, que lui-même. Les meilleurs *gardes* sont les yeux du maitre.

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particuliere lorsqu'on parle des peuples ou des nations. *Regne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainsi l'on dit, l'*empire* des Assyriens, & l'*empire* des Turcs; le *regne* des Césars, & le *regne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de souveraineté, qui est celle qui le rend synonyme avec le second, a deux autres significations, dont l'une marque l'espece ou plûtôt le nom particulier de certains Etats; ce qui peut le rendre synonyme avec le

champs, & les ſecondes ſont le partage des jardins.

mot de ROYAUME ; l'autre marque une ſorte d'autorité qu'on s'eſt aquiſe, ce qui le rend encore ſynonyme avec les mots d'AUTORITÉ & de POUVOIR. Il n'eſt point ici queſtion de ces deux derniers ſens ; c'eſt ſeulement ſous la premiere idée, & par raport à ce qu'il a de commun avec le mot de *regne*, que nous le conſidérons à préſent, & que nous en faiſons le caractere.

L'époque glorieuſe de l'*empire* des Babiloniens eſt le *regne* de Nabucodonoſor : celle de l'*empire* des Perſes eſt le *regne* de Cyrus : celle de l'*empire* des Grecs eſt le *regne* d'Alexandre : & celle de l'*empire* des Romains eſt le *regne* d'Auguſte : ce ſont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophete Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'eſt une penſée fauſſe dans le ſens litéral ; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle ſent toujours la dépendance d'un ſujet qui parle de ſes maitres, ou du moins

de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un orateur Ruſſien ou Chinois s'en ſervît en faiſant l'éloge des Romains ; nous-mêmes nous ne nous en ſervons point en parlant de l'*empire* des autres nations ſous la puiſſance deſquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles aient étendu leur domination auſſi loin & ſur d'auſſi vaſtes contrées que l'a fait Rome. Louer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées ſous ſon *regne*, c'eſt ſaiſir ce que la gloire a de brillant : le louer par la douceur, par l'équité, & par la ſageſſe de ſon *regne*, c'eſt choiſir ce que la gloire a de ſolide.

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domeſtique des particuliers, auſſi bien qu'au gouvernement public des ſouverains : on dit d'un pere, qu'il a un *empire* deſpotique ſur ſes enfans ; d'un maitre, qu'il exerce un *empire* cruel ſur ſes valets ; d'un tiran, que la flaterie triomphe & que la vertu gémit ſous

premier instant qu'on s'aperçoit

son *empire*. Le mot de *regne* ne s'applique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme est malheureuse sous le *regne* mais bien sous l'*empire* d'un jaloux: il entraine même dans le figuré cette idée de pouvoir souverain & général; c'est par cette raison qu'on dit le *regne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors on ne suppose ni dans l'un ni dans l'autre un simple pouvoir particulier, mais un pouvoir général sur tout le monde & en toute occasion. Telle est aussi la raison qui est cause d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui se succedent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *regne* le tems passager de leurs amours; parce qu'on supose que, selon l'effet ordinaire de cette aveugle passion, chacun d'eux a dominé sur tous les sentimens de la personne qui s'est successivement laissé vaincre.

point d'où l'on eſt parti & celui où l'on vouloit aller.

Ce n'eſt ni les longs *regnes* ni leurs fréquens changemens qui cauſent la chûte des *Empires;* c'eſt l'abus de l'autorité.

Toutes les épithetes qu'on donne à *empire* pris dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *regne*, conviennent auſſi à celui-ci : mais celles qu'on donne à *regne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le ſens même où ils ſont ſynonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *regne*, les épithetes de LONG & de GLORIEUX; on ſe ſert d'un autre tour de fraſe pour exprimer la même choſe.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs : mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *regne* de Louis XIV. a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

me de ténebres.

L'avarice

EMPIRE. ROYAUME.

Ce ſont des noms qu'on donne à différens Etats, dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi; ce n'eſt pourtant pas cela ſeul qui en fait la différence.

Il me ſemble que le mot d'*empire* fait naitre l'idée d'un Etat vaſte & compoſé de pluſieurs peuples: que celui de *royaume* marque un Etat plus borné, & fait ſentir l'unité de la nation dont il eſt formé. C'eſt peut-être de cette différence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes; je remarque du moins que, ſi ce n'en eſt pas la cauſe, cela ſe trouve ordinairement ainſi, comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne, dans l'*Empire* de Ruſſie, & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoit la diverſité des peuples & des nations qui les compoſent, au-lieu que, dans les Etats qui portent le

nom de *royaume*, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en Provinces n'empeche pas que ce ne ſoit toujours un même peuple; & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de loix fondamendales; les différences des loix particulieres & de la juriſprudence n'y ſont que des variétés d'uſage, qui ne nuiſent point à l'unité de l'adminiſtration politique: c'eſt même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *roi* & de *royaume* tirent leur origine; c'eſt-pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un Miniſtere ſouverain, quoiqu'adminiſtré par pluſieurs. Il n'en eſt pas de même dans les *Empires*; une partie ſe gouverne quelquefois par des loix fondamentales très différentes de celles par leſquelles une autre partie du

même *Empire* se gouverne : cette diversité y romt l'unité de gouvernement ; & ce n'est que la soumission, dans certains chefs, au commandement d'un supérieur général qui fait l'union de l'Etat : c'est aussi précisément de ce droit de commander que tirent leur étimologie les mots d'*empereur* & d'*empire* ; de là vient qu'on y voit plusieurs Souverains & des *royaumes* même en être membres.

L'Etat Romain fut un *Royaume* tant qu'il ne fut formé que d'un seul peuple, soit originaire, soit incorporé : le nom d'*empire* ne lui convint & ne lui fut donné que lorsqu'il eut soumis d'autres peuples étrangers ; qui, en devenant membres de cet Etat, ne cessèrent pas pour cela d'être des nations différentes ; & sur lesquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement & non d'administration.

Un *Royaume* ne sauroit atteindre

à l'étendue que peut avoir un *Empire* : parce que l'unité de gouvernement & d'adminiſtration, ſur laquelle eſt fondé le *Royaume*, ne va pas ſi loin & demande plus de tems que le ſimple exercice de la ſupériorité & le droit de recevoir certains hommages, qui ſuffiſent pour former les *Empires*.

Les avantages qu'on trouve dans la ſociété d'un corps politique contribuent autant, de la part des ſujets, à former les *Royaumes* que l'envie de dominer de la part des Princes. La ſeule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établiſſent & ne ſe ſoutiennent que par la force des armes.

AUTORITÉ. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'eſt pas ici queſtion de toute l'étendue du ſens de ces mots, tel qu'eſt, par exemple, celui dans lequel on les aplique aux Souverains

ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une

& aux Magiſtrats ; mais ſeulement du ſens qui marque en général ce qu'on peut ſur l'eſprit des autres. Cela bien démêlé voici ce que je penſe ſur leurs différences.

L'*autorité* laiſſe plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroit avoir plus de force. L'*empire* eſt plus abſolu.

La ſupériorité du rang & de la raiſon donnent de l'*autorité* ; c'eſt ordinairement par la perſuaſion qu'elle agit ; ſes manieres ſont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous eſt propoſé. L'attachement pour les perſonnes contribue baucoup au *pouvoir* qu'elles ont ſur nous ; c'eſt par des inſtances qu'il obtient ; ſon action eſt preſſante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on deſire de nous. L'art de trouver & de ſaiſir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend ſur eux ; c'eſt par un ton affecté qu'il réuſſit ; ſes airs ſont tantôt ſouples, tantôt impérieux, &

toujours propres à ſoumettre nos idées à celles qu'on veut nous inſinuer.

L'*autorité* qu'on a ſur les autres vient toujours de quelque mérite, ſoit d'eſprit, de naiſſance, ou d'état; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon, ſoit de cœur ou d'intérêt; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécilité; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur notre eſprit: mais nous devons-nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raiſon. Les hommes cependant font ſouvent tout le contraire; ils regardent les avertiſſemens, que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il

s'arroge mal-à-propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils se livrent à l'*empire* d'un flateur étourdi, quelquefois d'un valet, & souvent d'une maîtresse emportée, qui leur fait embrasser avec effronterie le parti de l'injustice, & suivre opiniâtrement les routes de l'iniquité.

AUTORITÉ. POUVOIR. PUISSANCE.

Il se trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire sentir un droit d'administration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un raport particulier à l'exécution subalterne des ordres supérieurs. Le mot de *puissance* renferme dans sa valeur un droit & une force de domination.

Ce sont les loix qui donnent l'*autorité*; elle y puise toute sa force. Le *pouvoir* est communiqué par ceux qui, étant dépositaires des loix, sont chargés de leur exécution; par conséquent il est subordonné à

fois *abrogé*, par pure haine perſon-

l'*autorité*. La *puiſſance* vient du conſentement des peuples, ou de la force des armes; & elle eſt ou légitime ou tirannique.

On eſt heureux de vivre ſous l'*autorité* d'un Prince qui aime la juſtice, dont les Miniſtres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au-delà de celui qu'il leur donne; & qui regarde le zele & l'amour de ſes ſujets comme les vrais fondemens de ſa *puiſſance*.

Il n'y a point d'*autorité* ſans loix; & il n'y a point de loi qui donne ni même qui puiſſe donner à un homme une *autorité* ſans bornes ſur d'autres hommes; parce qu'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maitres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité*; le Créateur & la nature ayant toujours un droit impreſcriptible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice: il n'y a donc pas d'*autorité* plus authentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connues & preſcrites par les loix qui l'ont établie; celle

qui ne veut point de bornes ſe met au-deſſus des loix, par conſéquent ceſſe d'être *autorité*, & dégénere en uſurpation ſur la liberté & ſur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'eſt & ne peut jamais être exactement égal à la juſte étendue de leur *autorité*; il eſt ordinairement plus grand que le droit qu'ils ont d'en uſer; c'eſt la modération ou l'excès dans l'uſage de ce *pouvoir* qui les rend peres ou tirans des peuples. Il n'y a point de *puiſſance* légitime qui ne doive être ſoumiſe à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la nation; c'eſt pourquoi S. Paul dit que toute *puiſſance* qui vient de Dieu eſt une *puiſſance* réglée, ou, comme d'autres interpretent ce paſſage, que toute *puiſſance* eſt réglée par celle de Dieu; car il ſeroit ~~heureux~~ de ſoutenir que S. Paul a prétendu là autoriſer & rendre légitime toute ſorte de *puiſſance*;

ſance ; cela ne pouvoit pas tomber dans la penſée d'un homme raiſonnable & d'un homme chrétien, à qui l'idée de la *puiſſance* injuſte de l'Antecrit étoit préſente & familiere.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expoſe à être mépriſée ; il eſt également dangereux de n'en pas uſer dans l'occaſion comme d'en abuſer. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les juſtes cauſes de ſa ruine. Une *puiſſance* jalouſe qui ne ſoufre point de compagne ſe rend formidable, réveille l'ardeur de ſes ennemis, & prend par-là le chemin de ſa décadence.

Je remarque particulierement dans l'idée d'*autorité* quelque choſe de juſte & de reſpectable ; dans l'idée de *pouvoir* quelque choſe de fort & d'agiſſant ; & dans l'idée de *puiſſance* quelque choſe de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* ſans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puiſſance* abſolument ſouveraine & indépendante que la ſienne.

La nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des peres ſur leurs enfans; toutes les autres viennent du droit poſitif; & elle a même preſcrit des bornes à celle-là, ſoit par raport à l'objet, ſoit par raport à la durée; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la deſtruction, quelle qu'ait été & ſoit encore la pratique de quelques peuples; & cette *autorité* ceſſe dès que l'âge met les enfans en état de ſavoir uſer de la liberté. Je ne crois pas qu'une raiſon pure & ſimple, entierement dénuée du ſecours des paſſions, ait un grand *pouvoir* ſur la conduite ni ſur les actions de l'homme; parce qu'il me ſemble que le *pouvoir* de la raiſon n'eſt établi & n'agit effective-

ment que pour balancer le *pouvoir* des paſſions entre elles, & faire que la plus avantageuſe dans l'occurrence l'emporte ſur les autres. Ainſi le *pouvoir* des paſſions eſt le véritable reſſort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal; & le *pouvoir* de la raiſon eſt un contrepoids, qui ſert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un tantôt l'autre de ces différens reſſorts, qui ſont dans notre Etre pour le remuer, le pouſſer vers les objets, le rendre ſenſible aux peines & aux plaiſirs, & en faire un Etre véritablement vivant. Les paſſions font donc vivre: mais la raiſon fait vivre comme il faut pour ſon honneur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſition des loix civiles que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme; le différent partage que la nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari

ſur la femme ; car enfin les graces & la beauté n'ont droit que ſur le cœur ; elles en mérirent ſans doute l'attachement : mais la *puiſſance* eſt toujours l'apanage de la force & de la ſageſſe de l'eſprit.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SYNONYMES

Contenus dans ce volume.

A Baiſſer. Baiſſer. *page* 384
Abandonner. Délaiſſer. *p.* 392
Abandonnement. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. 433
Abhorrer. Déteſter. 436
Abîme. Goufre. Précipice. 431
Abjection. Baſſeſſe. 437
Abjurer. Renoncer. Renier. 296
Abolir. Abroger. 439
Aborder. Aprocher. Avoir-accès. 1
Abſtraction. Préciſion. 394
Abſtrait. Diſtrait. 387
Accepter. Recevoir. 287
Accident. Avanture. Evénement. 179
Accident. Malheur. Deſaſtre. 244
Accorder. Concilier. 103

Achever. Finir. Terminer. 165
Action. Acte. 3
Adhérer. Aquiescer. Consentir. Tomber-d'accord. 109
Administration. Direction. Régie. Gouvernement. Conduite. 289
Adresse. Dextérité. Habileté. 7
Adresse. Soupleſſe. Fineſſe. Ruſe. Artifice. 5
Affable. Honnête. Civil. Poli. Gracieux. 221
Affirmer. Aſſûrer. Confirmer. 25
Affront. Inſulte. Outrage. Avanie. 317
Afin. Pour. 414
Agir. Faire. 190
Agrandir. Augmenter. 415
Agréable. Gracieux. 8
Agrémens. Graces. 210
Aider. Secourir. Aſſiſter. 302
Ainſi. C'eſt-pourquoi. 402
Ainſi-que. De-même-que. Comme. 411
Air. Manieres. 12
Aiſé. Facile. 148
Ajouter. Augmenter. 10
Amant. Amoureux. 14
Amant. Galant. 390
Ambiguité. Equivoque. Double-ſens. 167
Amour. Galanterie. 374
Amoureux. Amant. 14
Ancien. Vieux. Antique. 345

Ane. Ignorant. 16
Antipathie. Averſion. Haine. Répugnance. 213
Antique. Vieux. Ancien. 345
Aparence. Extérieur. Dehors. 183
Aparition. Viſion. 349
Apas. Charmes. Attraits. 35
Apeler. Nommer. 253
Apercevoir. Voir. 353
Aporter. Porter. Emporter. Tranſporter. 422
Apréhender. Craindre. Redouter. Avoir-peur. 121
Aprendre. Etudier. 17
Aprendre. Inſtruire. Enſeigner. Informer. Faire-ſçavoir. 155
Aprendre. S'inſtruire. 18
Aprivoiſé. Privé. 281
Aprocher. Avoir-accès. Aborder. 1
Apui. Soutien. Suport. 20
Aquieſcer. Conſentir. Adhérer. Tomber-d'accord. 109
Arme. Armure. 22
Artifice. Ruſe. Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. 5
Aſſez. Suffiſamment. 23
Aſſiſter. Aider. Secourir. 302
Aſſûré. Sûr. Certain. 83
Aſſûrer. Affirmer. Confirmer. 25
Aſtrologue. Aſtronome. 27

Attaché. Avare. Intéreſſé. 31
Attachement. Attache. Dévouement. 29
Attacher. Lier. 239
Attendre. Eſpérer. 170
Attention. Exactitude. Vigilance. 32
Attraits. Charmes. Apas. 35
Audace. Hardieſſe. Effronterie. 408
Augmenter. Ajouter. 10
Augmenter. Agrandir. 415
Augmenter. Croître. 403
Auſſi. Encore. 153
Auſtere. Sévere. Rude. 49
Autorité. Empire. Pouvoir. 451
Autorité. Pouvoir. Puiſſance. 454
Avanie. Affront. Inſulte. Outrage. 317
Avant. Devant. 39
Avantage. Profit. Utilité. 363
Avanture. Accident. Evénement. 179
Avare. Attaché. Intéreſſé. 31
Avare. Avaricieux. 40
Averſion. Haine. Antipathie. Répugnance. 213
Avertiſſement. Avis. Conſeil. 43
Aveu. Confeſſion. 42
Avis. Sentiment. Opinion. 305
Avis. Conſeil. Avertiſſement. 43
Avoir. Poſſéder. 47
Avoir-accès. Aborder. Aprocher. 1
Avoir-envie. Envier. 167
Avoir-envie. Souhaiter. Vouloir. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 357

Avoir-peur. Craindre. Apréhender. Redouter, 121
Baiſſer. Abaiſſer. 384
Bande. Troupe. Compagnie. 332
Bandi. Vagabond. Libertin. 333
Baſſeſſe. Abjection. 437
Bataille. Combat. 51
Battre. Fraper. 53
Baucoup. Pluſieurs. 61
Béatitude. Félicité. Bonheur. 72
Beau. Joli. 56.
Bénéfice. Profit. Gain. Lucre. Emolument. 205
Benin. Doux. Humain. 63
Beſoin. Néceſſité. Indigence. Pauvreté. Diſette. 66
Bête. Stupide. Idiot. 69
Bien. Très. Fort. 327
Bigarrure. Variété. Diverſité. Différence. 136
Bizarre. Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bourru. 194
Bonheur. Félicité. Béatitude. 72
Bonheur. Proſpérité. 71
Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Intelligence. Entendement. Conception. Génie. Jugement. 171
Bo nes. Termes. Limites. 74
Bourgeois. Citoyen. Habitant. 75
Bourru. Fantaſque. Bizarre. Quinteux.

Capricieux. 194
Bout. Fin. Extrémité. 78
Bravoure. Valeur. Courage. Cœur. Intrépidité. 95
Bref. Court. Succint. 79
Brillant. Luſtre. Eclat. 148
But Vûe. Deſſein. 80
Cacher. Diſſimuler. Déguiſer. 81
Calme. Tranquilité. Paix. 324
Capacité. Habileté. 316
Capricieux. Fantaſque. Quinteux. Bizarre. Bourru. 194
Cas. Conjoncture. Occaſion. Circonſtance. Occurence. 255
Célebre. Illuſtre. Fameux. Renommé. 190
Cependant. Pourtant. Toutefois. Néanmoins. 277
Certain. Sûr. Aſſuré. 83
Ceſſer. Diſcontinuer. Finir. 429
C'eſt-pourquoi. Ainſi. 402
Chagrin. Triſteſſe. Mélancolie. 145
Chair. Viande. 345
Change. Echange. Troc. Permutation. 330
Changeante. Inconſtante. Légere. Volage. 237
Changement. Variation. 340
Charge. Fardeau. Faix. 85
Charme. Enchantement. Sort. 86

Charmes. Attraits. Apas. 35
Châtier. Punir. 88
Chef. Tête. 321
Chemin. Route. Voie. 299
Chétif. Mauvais. 371
Choiſir. Opter. 364
Choiſir. Faire-choix. 367
Choiſir. Préférer. 368
Choiſir. Elire. 370
Circonſpection. Egards. Conſidération. Ménagemens. 90
Circonſtance. Cas. Occaſion. Conjoncture. Occurence. 255
Citoyen. Bourgeois. Habitant. 75
Civil. Honnête. Poli. Gracieux. Affable. 221
Clair-voyant. Eclairé. 148
Clarté. Lueur. Splendeur. 244
Cœur. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité. 95
Colere. Emportement. Courroux. 97
Coloris. Couleur. 119
Combat. Bataille. 51
Commandement. Précepte. Ordre. Injonction. Iuſſion. 99
Comme. De-même-que. Ainſi-que. 411
Commentaire. Gloſe. 255
Commerce. Négoce. Trafic. 252
Commun. Trivial. Vulgaire. Ordinaire. 329

Compagnie. Troupe. Bande. 332
Complet. Entier. 164
Compliqué. Impliqué. 418
Comprendre. Concevoir. Entendre. 159
Conception. Entendement. Jugement. Eſprit. Bon-ſens. Raiſon. Génie. Intelligence. 171
Concerner. Regarder. Toucher. 100
Coucevoir. Entendre. Comprendre. 159
Concilier. Accorder. 103
Condition. Qualité. 103
Condition. Etat. 106
Conduire. Mener. Guider. 107
Conduite. Adminiſtration. Régie. Direction. Gouvernement. 289
Confeſſion. Aveu. 42
Confirmer. Affirmer. Aſſûrer. 25
Conformation. Forme. Figure. Façon. 185
Conjoncture. Occurrence: Cas. Occaſion. Circonſtance. 255
Conſeil. Avis. Avertiſſement. 43
Conſentir. Aquieſcer. Tomber-d'accord. Adhérer. 109
Conſidération. Egards. Ménagemens. Circonſpection. 90
Conſtance. Fermeté. Stabilité. 311
Conſtant. Durable. 147
Conſternation. Etonnement. Surpriſe. 174
Conte, Fable, Roman. 111

Content. Satisfait. 111
Contentement. Satisfaction. Joie. Plaisir. 110
Continuation. Continuité. 113
Continuel. Continu. 399
Continuellement. Toujours. 323
Contraindre. Forcer. Violenter. 113
Contre. Malgré. 115
Convoiter. Desirer. Souhaiter. Soupirer. Avoir-envie. Vouloir. 357
Copie. Modele. 116
Corriger. Reprendre. Reprimander. 118
Couleur. Coloris. 119
Courage. Cœur. Bravoure. Intrépidité. Valeur. 95
Courre. Courir. 121
Courroux. Emportement. Colere. 97
Court. Bref. Succint. 79
Coutume. Usage. 361
Craindre. Aprehender. Redouter. Avoir-peur. 121
Crime. Faute. Péché. Délit. Forfait. 199
Croître. Augmenter. 403
Cure. Guérison. 435
Dailleurs. De plus. Outre cela. 129
Danger. Péril. Risque. 122
Dans. En. 123
Dans-l'idée. Dans-la-tête. 124
Debon-gré. De-bonne-volonté. De-bon-cœur. De-bonne-grace. 125

Debout. Droit. 469
Déceler. Découvrir. Déclarer. Révéler. Manifeſter. 126
Décès. Mort. Trépas. 326
Déciſion. Réſolution. 420
Déclarer. Révéler. Découvrir. Manifeſter. Déceler. 126
Dédain. Fierté. 200
Dedans. Intérieur. 233
Défaut. Défectuoſité. Faute. Imperfection. Vice. 197
Déguiſé. Maſqué. Traveſti. 246
Déguiſer. Diſſimuler. Cacher. 81
Dehors. Extérieur. Aparence. 183
Délaiſſer. Abandonner. 392
Délicat. Fin. 201
Délice. Plaiſir. Volupté. 274
Délié. Fin. Subtil. 202
Délié. Menu. Mince. 248
Délit. Forfait. Crime. Faute. Péché. 199
Demander. Interroger. Queſtionner. 287
Démêlé. Différend. 398
De-même-que. Comme. Ainſi-que. 411
Demeurer. Loger. 127
Demeurer. Reſter. 128
Démiſſion. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Abandonnement. 433
Démon. Diable. 133
Deplus. Dailleurs. Outre-cela. 129
Deſaſtre. Malheur. Accident. 244

Deſirer. Souhaiter. Avoir-envie. Vouloir. Convoiter. Soupirer. 357
Déſiſtement. Démiſſion. Renonciation. Abdication. Abandonnement. 433
Deſſein. Volonté. Intention. 354
Deſſein. But. Vûe. 80
Deſſein. Projet. 424
Deſtin. Sort. Fortune. Haſard. 219
Déteſter. Abhorrer. 436
De-tous-côtés. De-toutes-parts. 130
Devant. Avant. 39
Devin. Prophete. 131
Devoir. Obligation. 132
Dévotion. Piété. Religion, 292
Dévouement. Attache. Attachement. 29
Dextérité. Adreſſe. Habileté. 7
Diable. Démon. 133
Diffamant. Infamant. Diffamatoire. 134
Différence. Diverſité. Variété. Bigarrure. 136
Différend. Démêlé. 398
Différend. Diſpute. Querelle. 137
Difficulté. Obſtacle. Empêchement. 152
Diligent. Promt. Expéditif. 138
Direction. Adminiſtration. Conduite. Gouvernement. Régie. 289
Diſcernement. Jugement. 139
Diſcontinuer. Ceſſer. Finir. 429
Diſcours. Harangue. Oraiſon. 217
Diſette. Néceſſité. Beſoin. Indigence.

Pauvreté. 66
Diſpute. Différend. Querelle. 137
Diſſimuler. Cacher. Déguiſer. 81
Diſtinguer. Séparer. 141
Diſtrait. Abſtrait. 387
Diverſité. Variété. Bigarrure. Différence. 136
Diviſer. Partager. 142
Docte. Savant. Habile. 212
Doctrine. Science. Savoir. Erudition. Littérature. 241
Donner. Offrir. Préſenter. 142
Double-ſens. Equivoque. Ambiguité. 167
Douleur. Mal. 144
Doute. Incertitude. Irréſolution. 225
Doux. Benin. Humain. 63
Droit. Debout. 146
Droit. Juſtice. 146
Duper. Tromper. Leurer. Surprendre. 314
Durable. Conſtant. 147
Echange. Change. Troc. Permutation. 338
Eclairé. Clairvoyant. 148
Eclat. Luſtre. Brillant. 148
Ecouter. Ouir. Entendre. 159
Effigie. Figure. Image. Portrait. 150
Effronterie. Audace. Hardieſſe. 408
Egards. Ménagemens. Circonſpection. Conſidération. 90

Eglise. Temple. 319
Elégance. Eloquence. 151
Elever. Lever. Hausser. Exhausser. Soulever. 239
Elire. Choisir. 370
Eloquence. Elégance. 151
Eluder. Fuir. Eviter. 373
Emolument. Profit. Gain. Lucre. Bénéfice. 205
Empêchement. Obstacle. Difficulté. 152
Empire. Autorité. Pouvoir. 451
Empire. Regne. 443
Empire. Royaume. 448
Emporté. Violent. 348
Emportement. Colere. Courroux. 97
Emporter. Porter. Aporter. Transporter. 422
En. Dans. 123
Enchantement. Charme. Sort. 86
Encore. Aussi. 153
Endroit. Lieu. Place. 240
Endurer. Soufrir. Suporter. 313
Enfant. Puéril. 154
Engager. Obliger. 115
Enjoué. Gai. Réjouissant. 155
Enseigner. Aprendre. Instruire. Informer. Faire-savoir. 155
Ensemencer. Semer. 427
Entendement. Intelligence. Bon-sens. Esprit. Raison. Génie. Conception. Ju-

gement. 171
Entendre. Ouir. Ecouter. 159
Entendre. Concevoir. Comprendre. 159
Entêté. Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. 162
Entier. Complet. 164
Envahir. Uſurper. S'emparer. 362
Envain. Inutilement. Vainement. 336
Envier. Avoir-envie. 167
Epais. Gros. 212
Epargne. Ménage. Ménagement. 247
Epreuve. Eſſai. Expérience. 182
Equipage. Train. 324
Equivoque. Ambiguité. Double-ſens. 167
Eriger. Etablir. Inſtituer. Fonder. 203
Erudition. Littérature. Science. Savoir. Doctrine. 241
Eſpérer. Attendre. 170
Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Jugement. Entendement. Conception. Intelligence. Génie. 171
Eſſai. Epreuve. Expérience. 182
Etablir. Inſtituer. Fonder. Eriger. 203
Etat. Situation. 311
Etat. Condition. 106
Etonnement. Surpriſe. Conſternation. 174
Etre. Exiſter. Subſiſter. 177
Etre-excellent. Exceller. 180
Etudier. Aprendre. 17
Eveiller. Réveiller. 178

Evénement. Avanture. Accident. 179
Eviter. Fuir. Eluder. 373
Exactitude. Attention. Vigilance. 32
Exceller. Etre-excellent. 180
Excuſe. Pardon. 181
Exhauſſer. Elever. Lever. Hauſſer. Soulever. 239
Exiſter. Etre. Subſiſter. 177
Expéditif. Promt. Diligent. 138
Expérience. Eſſai. Epreuve. 182
Expreſſion. Terme. Mot. 251
Extérieur. Dehors. Aparence. 183
Extravagant. Fou. Inſenſé. Imbécile. 204
Extrémité. Fin. Bout. 78
Fable. Conte. Roman. 111
Facile. Aiſé. 184
Façon. Figure. Forme. Conformation. 185
Façons. Manieres. 188
Faculté. Puiſſance. Pouvoir. 278
Fade. Inſipide. 189
Fainéantiſe. Pareſſe. 263
Faire. Agir. 190
Faire-choix. Choiſir. 367
Faire-ſavoir. Informer. Inſtruire. Aprendre. Enſeigner. 155
Faix. Charge. Fardeau. 85
Fameux. Illuſtre. Célebre. Renommé. 190
Famille. Maiſon. 193

Fanée. Flétrie. 194
Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bizarre. Bourru. 194
Fardeau. Charge. Faix. 85
Fatal. Funeſte. 196
Fatiguer. Laſſer. 237
Faute. Péché. Crime. Délit. Forfait. 199
Faute. Défaut. Imperfection. Vice. Défectuoſité. 197
Félicité. Bonheur. Béatitude. 72
Fermeté. Conſtance. Stabilité. 311
Fierté. Dédain. 200
Figure. Effigie. Image. Portrait. 150
Figure. Forme. Façon. Conformation. 185
Filou. Larron. Fripon. Voleur. 236
Fin. Extrémité. Bout. 78
Fin. Délicat. 201
Fin. Subtil. Délié. 202
Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. Ruſe. Artifice. 5
Fini. Parfait. 165
Finir. Ceſſer. Diſcontinuer. 429
Finir. Terminer. Achever. 165
Flétrie. Fanée. 194
Flots. Vagues. Ondes. 334
Fonder. Inſtituer. Etablir. Eriger. 203
Forcer. Violenter. Contraindre. 113
Forfait. Délit. Crime. Faute. Péché. 199
Forme. Figure. Façon. Conformation. 185

Fort. Robuſte. Vigoureux. 347
Fort. Très-Bien. 327
Fortune. Sort. Hazard. Deſtin. 219
Fou. Inſenſé. Extravagant. Imbécile. 204
Franchiſe. Naïveté. Sincérité. Ingénuité. 310
Fraper. Battre. 53
Fréquemment. Souvent 314
Fripon. Larron. Filou. Voleur. 236
Fuir. Eviter. Eluder. 373
Funeſte. Fatal. 196
Gai. Enjoué. Réjouïſſant. 155
Gaieté. Joie. 235
Gain. Lucre. Profit. Emolument. Bénéfice 205
Galant. Amant. 390
Galanterie. Amour. 374
Garder. Retenir. 206
Gardien. Garde. 440
Général. Univerſel. 207
Génie. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Entendement. Jugement. Intelligence. Conception. 171
Génie. Talent. 208
Gens. Perſonnes. 208
Gloire. Honneur. 209
Gloſe. Commentaire. 255
Goufre. Abîme. Precipice. 431
Gouvernement. Adminiſtration. Régie. Conduite. Direction. 289

Graces. Agrémens. 210
Gracieux. Agréable. 8
Gracieux. Honnête. Civil. Poli. Affable. 221
Grain. Graine. 428
Grave. Prude. Sérieux. 211
Gravité. Poids. Pesanteur. 269
Gros, Epais. 212
Grossier. Impoli. Rustique. 225
Guérison. Cure. 435
Guider. Conduire. Mener. 107
Habile. Savant. Docte. 212
Habileté. Capacité. 316
Habileté. Adresse. Dextérité. 7
Habillement. Habit. Vêtement. 343
Habitant. Bourgeois. Citoyen. 75
Haine. Aversion. Antipathie. Répugnance. 213
Harangue. Discours. Oraison. 217
Hardiesse. Audace. Effronterie. 408
Hasard. Fortune. Sort. Destin. 219
Hausser. Lever. Elever. Soulever. Exhausser. 239
Honnête. Civil. Poli. Gracieux. Affable. 221
Honneur. Gloire. 209
Honte. Pudeur. 222
Humain. Doux. Benin. 63
Ici. Là. 223
Idée. Pensée. Imagination. 223
Idiot. Bête. Stupide. 69

Ignorant. Ane. 16
Il-eſt-néceſſaire. Il-faut. On-doit. 224
Illuſtre. Fameux. Renommé. Célebre. 190
Image. Figure. Portrait. Effigie. 150
Imagination. Idée. Penſée. 223
Imbécile. Fou. Extravagant. Inſenſé. 204
Imperfection. Défaut. Vice. Faute. Défectuoſité. 197
Impliqué. Compliqué. 418
Impoli. Groſſier. Ruſtique. 225
Incertitude. Doute. Irréſolution. 225
Inclination. Penchant. 226
Inconſtante. Changeante. Legere. Volage. 237
Incroyable. Paradoxe. 227
Indigence. Beſoin. Néceſſité. Pauvreté. Diſette. 66
Indolent. Mou. 252
Indolent. Pareſſeux. Nonchalant Négligent. 228
Induſtrie. Savoir-faire. 229
Infamant. Diffamant. Diffamatoire. 134
Informer. Inſtruire. Enſeigner. Aprendre. Faire-ſavoir. 155
Ingénuité. Franchiſe. Naïveté. Sincérité. 310
Inimitié. Rancune. 230
Injonction. Ordre. Commandement. Juſſion. Précepte. 99
Injure. Tort. 317

Insensé. Fou. Extravagant. Imbécile. 204
Insinuer. Suggérer. Persuader. 232
Insipide. Fade. 189
Instant. Moment. 249
Instituer. Etablir. Fonder. Eriger. 203
Instruire. Aprendre. Enseigner. Informer. Faire-savoir. 155
Insulte. Affront. Avanie. Outrage. 317
Intelligence. Entendement. Conception. Jugement. Raison. Esprit. Génie. Bon-sens. 171
Intention. Dessein. Volonté. 354
Intéressé. Avare. Attaché. 31
Intérieur. Dedans. 233
Intérieur. Interne. Intrinseque. 234
Interroger. Questionner. Demander. 287
Intrépidité. Bravoure. Cœur. Courage. Valeur. 95
Intrinseque. Interne. Intérieur. 234
Inutilement. Vainement. Envain. 336
Inventer. Trouver. 234
Irrésolution. Doute. Incertitude. 225
Joie. Gaieté. 235
Joie. Plaisir. Contentement. Satisfaction. 110
Joli. beau. 56
Jonction. Union. 350
Jugement. Entendement. Intelligence. Esprit. Raison. Bon-sens. Génie. Conception

ception. 171
Jugement. Diſcernement. 139
Jurement. Juron. Sérment. 307
Juſſion. Commandement, Ordre. Précepte. Injonction. 99
Juſteſſe. Préciſion. 235
Juſtice. Droit. 146
Là. Ici. 223
Lâche. Poltron. 236
Laquais. Valet. 337
Larron. Voleur. Filou. Fripon. 236
Laſſer. Fatiguer. 237
Légere. Volage. Changeante. Inconſtante. 237
Leurer. Tromper. Duper. Surprendre. 314
Lever. Elever. Soulever. Hauſſer. Exhauſſer. 239
Libertin. Bandi. Vagabond. 333
Lier. Attacher. 239
Lieu. Endroit. Place. 240
Limites. Bornes. Termes. 742
Littérature. Erudition. Science. Savoir. Doctrine. 241
Loger. Demeurer. 127
L'on. On. 258
Lorſque. Quand. 283
Louer. Vanter. 339
Lourd. Peſant. 243
Lucre. Gain. Profit. Bénéfice. Emolu-

ment. 205
Lueur. Clarté. Splendeur. 244
Luſtre. Brillant. Eclat. 148
Maiſon. Famille. 193
Mal. Douleur. 144
Malheur. Accident. Deſaſtre. 244
Malgré. Contre. 115
Malicieux. Malin. Mauvais. Méchant. 245
Manier. Toucher. 322
Manieres. Air. 12
Manieres. Façons. 188
Manifeſter. Découvrir. Déclarer. Déceler. Révéler. 126
Maſqué. Déguiſé. Traveſti. 246
Matiere. Sujet. 246
Mauvais. Chétif. 371
Mauvais. Méchant. Malin. Malicieux. 245
Mélancolie. Triſteſſe. Chagrin. 145
Ménage. Epargne. Ménagement. 247
Ménagemens. Egards. Conſidération. Circonſpection. 90
Mener. Conduire. Guider. 107
Menu. Délié. Mince. 248
Mettre. Poſer. Placer. 248
Modele. Copie. 116
Modeſtie. Retenue. 93
Moment. Inſtant. 249
Monceau. Tas. 318
Monde. Univers. 250

Mort. Décès. Trépas. 326
Mot. Parole. 264
Mot. Terme. Expreſſion. 251
Mou. Indolent. 252
Moyen. Voie. 352
Naïveté. Ingénuité. Sincérité. Franchiſe. 310
Néanmoins. Cependant. Pourtant. Toutefois. 277
Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. Diſette. 66
Négligent. Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. 228
Négoce. Trafic, Commerce. 252
Neuf. Nouveau. Récent. 253
Nommer. Appeler. 253
Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. Négligent. 228
Notes. Remarques. Obſervations. Réflexions. 254
Nouveauté. Neuf. Récent. 253
Nuit. Ténebres. Obſcurité. 316
Obligation. Devoir. 1, 2
Obliger. Engager. 115
Obſcurité. Nuit. Ténebres. 316
Obſervations. Réflexions. Remarques Notes. 254
Obſerver. Remarquer. 294
Obſtacle. Empêchement. Difficulté. 152
Obſtiné. Opiniâtreté. Têtu. Entêté. 162

Occaſion. Concurrence. Conjoncture. Cas. Circonſtance. 255
Œuvre. Ouvrage. 257
Offrir. Préſenter. Donner. 142
On. L'on. 258
On-a-été. On-eſt-allé. 259
Ondes. Vagues. Flots. 334
On-doit. Il-faut. Il-eſt-néceſſaire. 224
On-eſt-allé. On-a-été. 259
On-ne-ſauroit. On-ne-peut. 260
Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. Entêté. 162
Opinion. Avis. Sentiment. 305
Opinion. Sentiment. Penſée. 306
Opter. Choiſir. 364
Oraiſon. Harangue. Diſcours. 217
Ordinaire. Commun. Vulgaire. Trivial. 329
Ordre. Commandement. Précepte. Juſſion. Injonction. 99
Ordre. Regle. 261
Orgueil. Vanité. Préſomption. 262
Ouïr. Entendre. Ecouter. 159
Outrage. Inſulte. Avanie. Affront. 317
Outre cela. Deplus. Dailleurs. 129
Ouvrage. Œuvre. 257
Paix. Tranquilité. Calme. 324
Paradoxe. Incroyable. 227
Pardon. Excuſe. 181
Pareſſe. Fainéantiſe. 263
Pareſſeux. Nonchalant. Indolent. Négli-

gent. 228
Parfait. Fini. 165
Parole. Mot. 264
Part. Partie. Portion. 265
Partager. Diviſer. 142
Pas. Point. 266
Pauvreté. Indigence. Beſoin. Néceſſité. Diſette. 66
Péché. Faute. Crime. Délit. Forfait. 199
Penchant. Inclination. 226
Pénétrant. Perçant. 269
Penſée. Idée. Imagination. 223
Penſée. Sentiment. Opinion. 306
Penſer. Songer. Réver. 268
Perçant. Pénétrant. 269
Perception. Sentiment. Senſation. 303
Péril. Riſque. Danger. 122
Permettre. Tolérer. Souffrir. 321
Permutation. Troc. Echange. Change. 330
Perſonnes. Gens. 208
Perſuader. Suggérer. Inſinuer. 232
Peſant. Lourd. 243
Peſanteur. Poids. Gravité. 269
Piété. Dévotion. Religion. 292
Place. Lieu. Endroit. 240
Placer. Mettre. Poſer. 248
Plaindre. Regretter. 272
Plain. Uni. 350
Plaiſir. Joie. Contentement. Satisfaction.

Plaiſir. Délice. Volupté. 274
Plein. Rempli. 277
Pluſieurs. Baucoup. 61
Poids. Peſanteur. Gravité. 269
Point. Pas. 266
Poli. Civil. Honnête. Affable. Gracieux. 221
Poltron. Lâche. 236
Porter. Aporter. Tranſporter. Emporter. 422
Portion. Part. Partie. 265
Portrait. Image. Figure. Effigie. 150
Poſer. Placer. Mettre. 248
Poſſéder. Avoir. 47
Pour, Afin. 414
Pour. Quand. 419
Pourtant. Néanmoins. Toutefois. Cependant. 277
Pouvoir. Puiſſance. Faculté. 278
Pouvoir. Empire. Autorité. 451
Pouvoir. Autorité. Puiſſance. 454
Précepte. Commandement. Ordre. Injonction. Juſſion. 99
Précipice. Goufre. Abîme. 431
Préciſion. Abſtraction. 394
Préciſion. Juſteſſe. 235
Prédication. Sermon. 280
Préférer. Choiſir. 368
Prérogative. Privilége. 281
Préſenter. Offrir. Donner. 142

Préſomption. Vanité. Orgueil. 262
Privé. Aprivoiſé. 281
Privilége. Prérogative. 281
Prix. Valeur. 338
Profit. Gain. Lucre. Emolument. Bénefice. 205
Profit. Utilité. Avantage. 363
Projet. Deſſein. 424
Promt. Diligent. Expéditif. 138
Promtement. Vîte. Tôt. 349
Promtitude. Vivacité. 346
Prophete. Devin. 131
Proſpérité. Bonheur. 71
Prude. Grave. Sérieux. 211
Prudence. Sageſſe. 301
Pudeur. Honte. 222
Puéril. Enfant. 154
Puiſſance. Faculté. Pouvoir. 454
Punir. Châtier. 88
Qualité. Condition. 104
Qualité. Talent. 282
Quand. Lorſque. 283
Quand. Pour. 419
Querelle. Diſpute. Différend. 137
Queſtionner. Interroger. Demander. 287
Quinteux. Capricieux. Fantaſque. Bourru. Bizarre. 194
Raiſon. Bon ſens. Eſprit. Génie. Conception. Jugement. Intelligence. Entende-

ment. 171
Rancune. Inimitié. 230
Rangé. Réglé. 290
Récent. Nouveau. Neuf. 253
Recevoir. Accepter. 287
Redouter. Craindre. Aprehender. Avoir-peur. 121
Réflexions. Remarques. Notes. Obſervations. 254
Réforme. Réformation. 288
Regarder. Voir. 353
Regarder. Concerner. Toucher. 100
Régie. Adminiſtration. Gouvernement. Conduite. Direction. 289
Regle. Ordre. 261
Regle. Réglement. 261
Réglé. Rangé. 290
Regne. Empire. 443
Regretter. Plaindre. 272
Réjouiſſant. Gai. Enjoué. 155
Relâche. Relâchement. 291
Relevé. Sublime. 291
Religion. Piété. Dévotion. 292
Remarquer. Obſerver. 294
Remarques. Notes. Réflexions. Obſervations. 254
Remettre. Rendre. Reſtituer. 295
Rempli. Plein. 277
Rencontrer. Trouver. 332
Rendre. Reſtituer. Remettre. 295

Renier. Renoncer. Abjurer. 296
Renommé. Célebre. Fameux. Illuſtre. 290
Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. Abandonnement. Abdication. 433
Réponſe. Replique. Repartie. 399
Reprendre. Réprimander. Corriger. 118
Répugnance. Averſion. Haine. Antipathie. 213
Réſolution. Déciſion. 420
Reſpect. Vénération. 342
Reſter. Demeurer. 128
Reſtituer. Rendre. Remettre. 295
Retenir. Garder. 206
Retenue. Modeſtie. 93
Retourner. Revenir. 298
Réveiller. Eveiller. 178
Révéler. Déclarer. Découvrir. Déceler. Manifeſter. 126
Revenir. Retourner. 298
Réver. Songer. Penſer. 268
Rigueur. Sévérité. 308
Riſque. Péril. Danger. 122
Robuſte. Fort. Vigoureux. 347
Roman. Fable. Conte. 111
Route. Voie. Chemin. 299
Royaume. Empire. 448
Rude. Auſtere. Sévere. 49
Ruſe. Artifice. Soupleſſe. Adreſſe. Fineſſe. 5

Ruſtique. Groſſier. Impoli. 225
Sageſſe. Prudence. 301
Satisfaction. Joie. Plaiſir. Contentement. 110
Satisfait. Content. 111
Savant. Docte. Habile. 212
Savoir. Science. Erudition. Doctrine. Littérature. 241
Savoir-faire. Induſtrie. 229
Secourir. Aider. Aſſiſter. 302
Semer. Enſemencer. 427
S'emparer. Uſurper. Envahir. 362
Senſation. Sentiment. Perception. 303
Sentiment. Penſée. Opinion. 306
Sentiment. Avis. Opinion. 305
Sentinelle. Vedette. 342
Séparer. Diſtinguer. 141
Serieux. Grave. Prude. 211
Serment. Jurement. Juron. 307
Sermon. Prédication. 280
Seul. Unique. 351
Sévere. Auſtere. Rude. 49
Sévérité. Rigueur. 308
Signe. Signal. 309
Sincérité. Franchiſe. Naïveté, Ingénuité. 310
S'inſtruire. Aprendre. 18
Situation. Etat. 311
Solide. Solidité. 312
Songer. Penſer. Réver. 268

Sort. Charme. Enchantement. 68
Sort. Fortune. Deſtin. Haſard. 219
Soufrir. Endurer. Suporter. 313
Soufrir. Tolérer, Permettre. 321
Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. Avoir-envie. Vouloir. 357
Soulever. Lever. Elever. Hauſſer. Exauſſer. 239
Soupleſſe. Fineſſe. Adreſſe. Ruſe. Artifice. 5
Soutien. Suport. Apui. 20
Souvent. Fréquemment. 314
Splendeur. Lueur. Clarté. 244
Stabilité. Conſtance. Fermeté. 311
Stupide. Bête. Idiot. 69
Sublime. Relevé. 291
Subſiſter. Etre. Exiſter. 177
Subtil. Fin. Délié. 202
Succint. Bref. Court. 79
Suffiſamment. Aſſez. 23
Suggérer. Inſinuer. Perſuader. 232
Sujet. Matiere. 246
Suport. Apui. Soutien. 20
Suporter. Soufrir. Endurer. 313
Sûr. Aſſûré. Certain. 83
Surmonter. Vaincre. 335
Surprendre. Tromper. Leurer. Duper. 314
Surpriſe. Etonnement. Conſternation. 174
Talent. Génie. 208
Talent. Qualité. 282

Tas. Monceau. 318
Temple. Eglise. 319
Ténebres. Nuit. Obscurité. 316
Terme. Limites. Bornes. 74
Terme. Mot. Expression. 251
Terminer. Finir. Achever. 165
Tête. Chef. 321
Têtu. Entêté. Opiniâtre. Obstiné. 162
Tolérer. Soufrir. Permettre. 321
Tomber-d'accord. Consentir. Adhérer. Aquiescer. 109
Tome. Volume. 357
Tort. Injure. 317
Tôt. Vîte. Promtement. 349
Toucher. Concerner. Regarder. 100
Toucher. Manier. 322
Toujours. Continuellement. 323
Toutefois. Néanmoins. Pourtant. Cependant. 277
Traces. Vestiges. 344
Traduction. Version. 323
Trafic. Commerce. Négoce. 252
Train. Equipage. 324
Tranquilité. Calme. Paix. 324
Transporter. Emporter. Aporter. Porter. 422
Travesti. Déguisé. Masqué. 246
Trépas. Mort. Décès. 326
Très. Fort. Bien. 327
Tristesse. Chagrin. Mélancolie. 145

Trivirl. Commun. Vulgaire. Ordinaire. 329
Troc. Changement. Echange. Permutation. 330
Tromper. Leurer. Duper. Surprendre. 314
Troupe. Bande. Compagnie. 332
Trouver. Inventer. 234
Trouver. Rencontrer. 332
Tumulte. Vacarme. 333
Uni. Plain. 350
Union. Jonction. 350
Unique. Seul. 351
Univers. Monde. 250
Univerſel. Général. 207
Uſage. Coutume. 361
Uſurper. Envahir. S'emparer. 362
Utilité. Avantage. Profit. 363
Vacarme. Tumulte. 333
Vagabon. Bandi. Libertin. 333
Vagues. Ondes. Flots 334
Vaincre. Surmonter. 335
Vainement. Envain. Inutilement. 336
Valet. Laquais. 337
Valeur. Prix. 338
Valeur. Cœur. Courage. Bravoure. Intrépidité. 95
Vallon. Vallée. 338
Vanité. Orgueuil. Préſomption. 262
Vanter. Louer. 339

Variation. Changement. 340
Variation. Variété. 341
Variété. Diverſité. Bigarrure. Différence. 136
Vedette. Sentinelle. 342
Vénération. Reſpect. 342
Véritable. Vrai. 359
Verſion. Traduction. 323
Veſtiges. Traces. 344
Vêtement. Habit Habillement. 343
Viande. Chair. 345
Vice. Défaut, Imperfection. Défectuoſité. Faute. 197
Vieux. Ancien. Antique. 345
Vigilance. Attention. Exactitude. 32
Vigoureux. Fort. Robuſte. 347
Violent. Emporté. 348
Violenter. Forcer. Contraindre. 113
Viſion. Aparition. 349
Vîte. Tôt. Promptement. 349
Vivacité. Promptitude. 346
Voie. Route. Chemin. 299
Voie. Moyen. 352
Voir. Regarder. 353
Voir. Apercevoir. 353
Volage. Légere. Inconſtante. Changeante. 237
Voleur Larron. Fripon. Filou. 236
Volonté. Intention. Deſſein. 354
Volume. Tome. 357

Volupté. Plaiſir. Délice. 274
Vouloir. Avoir-envie. Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 357
Vrai. Véritable. 359
Vûes. But. Deſſein. 80
Vulgaire. Trivial. Commun. Ordinaire. 329

Fin de la Table.